


Bibliotheca
Boeniana





Rieu de Montvaillant.

THÉATRE

DE MONSIEUR

LE GRAND,

COMEDIEN DU ROY.

TOME QUATRIEME.

Ex libris petri-stephani Rivié,
Equitis Ordinis sancti Ludovici,
Regiorum munimentorum præfecti.

THÉATRE
DE MONSIEUR
LE GRAND,
COMEDIEN DU ROY.

TOME QUATRIEME.

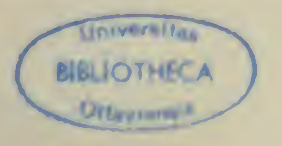


A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. XLII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.



PIECES

Contenues dans ce quatriéme Volume.

LE MAUVAIS MÉNAGE,

PARODIE.

REPRE'SENTE'E SUR LE THE'ATRE DE L'HÔTEL DE BOURGOGNE.

PAR LES COMÉDIENS Italiens Ordinaires du Roi, en 1725,

ACTEURS.

BARBARIN.
MARIAMNE.
SIMONNE.
CLEON.
JOLICOEUR.
MARAUDIN.
GRIFFON.
ARLEQUIN.
SCARAMOUCHE.
Troupe de DRAGONS.
Troupe d'ARCHERS.
Deux SUIVANTES de Mariamne.

La Scene est dans une Ville de Normandie, sur le bord de la Mer.



LE MAUVAIS MÉNAGE, PARODIE.

SCENE PREMIERE.

SIMONNE, MARAUDIN.

MARAUDIN.



Ui, cette autorité qu'un Frere vous confie,
Est reconnuë en Haute & Basse Normandie :
J'ai volé vers Gisors, & traversant Roüen,
Repassé par Avranches, & de Falaise à Caën.

Madame, il étoit tems; car prompts à se dédire,
Nos Normands commençoient par tout à vous détruire :
Barbarin votre Frere, à Roüen revenu,
Déja dans ces Cantons n'étoit plus reconnu;
Et ce Prevôt altier, accusé d'injustice,
De ses fraudes devoit recevoir le supplice.
J'ai vû par ces faux bruits tout ce Peuple ébranlé,
Mais j'ai parlé, Madame, & ce Peuple a tremblé :
J'ai dit que Barbarin étoit de son affaire,
Sorti blanc comme neige, & que plein de colére
Il revenoit ici plus fier, plus orgueilleux,
Se vanger hautement de tous ses envieux.

SIMONNE.

Il revient en effet, c'est une chose sûre?

MARAUDIN.

Que sa Femme nous va donner de tablature!
Il la verra, Madame, & va plus que jamais,
Se laisser enchanter par ses puissans attraits.
Elle va nous confondre & jouer de son reste.

SIMONNE.

Ne craignez rien, j'ai sçû parer ce coup funeste,
Et par un artifice, obtenir un Arrêt,
Qu'à faire exécuter, un Exempt est tout prêt.

MARAUDIN.

Expliquez-vous....

SIMONNE.

J'ai sçû par mes intelligences,

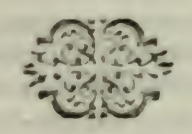
Donner à Barbarin d'étranges défiances ;
J'ai même fait partir deux faux témoins exprès ,
Dont ici , grace au Ciel , on ne manqua jamais :
Ils ont jusqu'à Roüen été trouver mon Frere ,
Et sous le faux semblant d'un avis salutaire.
Contre sa femme ils l'ont si fortement aigri ,
Qu'il l'a fait condamner pour le Mississipy.

MARAUDIN.

Il n'en faut point douter , ce coup est nécessaire ;
Mais avez-vous prévû si l'Officier austére ,
Qui commande en ces lieux le parti de Dragons ,
Que l'on a depuis peu logés dans nos maisons :
Si Cleon , ce Marquis si fier de sa noblesse ,
Souffrira que l'on ose enlever son Hôtesse
Il est logé chez elle , il peut dans son courroux . . .
Mais le voici lui-même.

SIMONNE.

Allons , retirons-nous.



SCENE II.

CLEON, JOLI-COEUR, MARAUDIN.

CLEON.

SImonne & Maraudin s'éloignent de ma vûë !
Par-là leur trahiſon ne m'eſt que trop connuë !
Maraudin, demeurez : vous êtes un fripon ;
Je vous ferai donner mille coups de bâton.

MARAUDIN.

Monſieur ....

CLEON.

De Barbarin vous empoiſonnez l'ame,
Vous étiez d'un complot tramé contre ſa femme,
Je voudrois bien ſçavoir ce qu'elle vous a fait ?
Il faut avoir du moins des raiſons quand on hait ;
Mais vous n'en avez point : vous les feriez connoître,
Et vous n'êtes méchant ſeulement que pour l'être.
Quel caractére affreux ! ſe peut-il tolérer ?
Jamais fit-on du mal ſans en rien eſpérer ?
Quoiqu'il en ſoit, ſçachez que je prends la défenſe
De celle contre qui s'armoit votre inſolence :
Vous ſçavez de quel bois ſe chauffent les Dragons,

MARAUDIN.

Monsieur....

CLEON.

C'en est assez, tournez-moi les talons.

SCENE III.

CLEON, JOLI-COEUR.

CLEON.

Joli-Cœur, que dis-tu? Quoi sans ton arrivée,
La belle Mariamne alloit être enlevée?

JOLI-COEUR.

Oui, Monsieur, un Exempt, dont j'ignore le nom,
Chargé d'Ordres secrets, étoit dans sa maison.
Il avoit tout au moins douze Archers à sa suite,
Fiers comme des Césars, enfin tous gens d'élite,
Et qui déja par tout avoient jetté l'effroi.
Quand j'ai crié soudain, à moi Dragons, à moi:
Ils ont paru: l'Exempt & sa brave cohorte,
On pris tout aussi-tôt le chemin de la porte,
Et leurs jambes alors les servant à propos,
De cent coups de bâton ont garanti leur dos.

CLEON.

Ah! mon cher Joli-Cœur, tu m'as rendu la vie;
Quoi! sans toi Mariamne, hélas m'étoit ravie!
Et mon amour....

JOLI-COEUR.

Ah ! ah ! voici du fruit nouveau :
Vous avez donc enfin donné dans le panneau ?
Vous qui pour le beau ſexe auſſi froid qu'une ſouche,
Ne l'abordiez jamais qu'avec un œil farouche ?
Vous qui voulez paſſer par tout pour vertueux,
De la femme d'un autre on vous voit amoureux ?

CLEON.

Les beautés de Paris, par leurs minauderies,
Par leurs airs affectés, par leurs coquetteries,
M'avoient contre l'amour déchaîné tellement,
Que de n'aimer jamais, j'avois fait le ferment :
De leurs chignons friſés la bizare ſtructure,
De leurs nouveaux Paniers la ridicule amplure,
Et ſur tout de leur cœur tous les plis & replis,
Pour elles ne m'avoient inſpiré que mépris.
Mais j'ai vû Mariamne, une beauté ſi pure
Tire tout ſon éclat de la ſimple nature :
Jamais dans ſon maintien aucun air affecté ;
Jamais dans ſes diſcours la moindre fauſſeté.
Cette rare vertu, de tous les lieux bannie,
L'aimable vérité, qui dans la Normandie
N'avoit pû juſqu'ici trouver d'appartement,
Sur ſes lévres habite, & loge inceſſamment ;
Et voilà ce qui fait que je brûle pour elle,
Mais c'eſt d'une maniére à vrai dire nouvelle,
C'eſt ſans en rien attendre & ſans rien déſirer.

JOLI-COEUR.

Bon, quel conte ! aima-t-on jamais ſans eſpérer ?
Vous nous la donnez belle avec un tel langage ?

CLEON.

Excuſez-moi, je ſuis à mon apprentiſſage :
Je te dirai bien plus, j'ignore encor comment
On doit s'y prendre à faire un tendre compliment ;
Mais, j'entens Mariamne, évitons ſa préſence,
Je crains de proférer quelque mot qui l'offenſe.

JOLI-COEUR.

Dites-lui franchement ce que ſent votre cœur.

CLEON.

Non, je ſuis trop timide, & j'ai trop de pudeur.



SCENE IV.

MARIAMNE, ARLEQUIN, DEUX SUIVANTES.

MARIAMNE.

JE ſuis tout effrayée, à peine je reſpire,
Arlequin, demeurez ; & vous, qu'on ſe retire.
Un fauteüil, ſans cela je ne pourrois parler.
Qu'on me cherche Cléon ?

ARLEQUIN.

Il vient de s'en aller.

MARIAMNE.

Hé bien dans un moment dites-lui qu'il revienne ;
En l'attendant, il faut que je vous entretienne.



SCENE V

MARIAMNE, ARLEQUIN.

MARIAMNE.

ENfin, ſage Vieillard, vous voyez mes chagrins ;
Et ſi de mon Epoux, ſans raiſon je me plains :
Je ne vous parle point de ce nouvel outrage ;
De mon cruel Epoux vous connoiſſez la rage,
Yvrogne, libertin, joüeur, traître, jaloux,
Toujours m'injuriant, ou me roüant de coups ?
Vous fûtes le témoin de mon triſte hymenée ;
Ah ! que j'en ai maudit mille fois la journée !
Depuis ce tems, hélas ! que de cruels ennuis !
Que de malheureux jours !

ARLEQUIN.

Et de mauvaiſes nuits !
A qui le dites-vous ? feu Monſieur votre Pere,
Cet honnête Normand, qui fut ſi debonnaire,
Qu'à perſonne en ſa vie il ne dit oüi ni non,
N'a-t-il pas eu de lui mille coups de bâton ?
C'étoit dans cet endroit, je reconnois la place ;
Là, votre frere encore eut la même diſgrace :
Hélas ! depuis ce tems, ils n'ont pas été loin,
Tous deux de Médecins n'eurent pas grand beſoin,
Pour aller voyager bien-tôt dans l'autre monde.

MARIAMNE.

C'eſt ſur ces traitemens que ma raiſon ſe fonde,
Pour quitter un Epoux que je ne puis ſouffrir,
Et qui ne cherche enfin qu'à me faire périr.
Déja ſur mon deſſein j'ai conſulté ma Mere;
Ma fille, a-t-elle dit, vous ne ſçauriez mieux faire;
Prenez ſans différer le chemin de Paris;
Mais ſur tout avec vous emmenez vos deux Fils.

ARLEQUIN.

C'eſt parler ſagement; car certaine Sorciere,
Qui vous prédit jadis la mort de votre Pere,
Vous dit en même tems que vos deux Fils & vous,
Vous pourriez bien un jour périr des mêmes coups,
Mettez donc à couvert ces trois têtes ſi chéres;
Et pour que vos Enfans entendent les affaires,
A Paris mettez-les chez un bon Procureur;
Déſintéreſſé, franc, habile & plein d'honneur,
(S'il s'en peut rencontrer.) Je ſerai du voyage;
Quand je ne ſerois pas prudent, diſcret & ſage,
Mon âge ſuffiroit pour ôter tout ſoupçon;
Je m'offre à vous ſervir par tout de chaperon.
Mais, Madame, avez-vous une voiture prête,

MARIAMNE.

Pour me la refuſer, Cleon eſt trop honnête;
Je vais lui demander, & vous de votre part,
Allez tout diſpoſer pour notre prompt départ.

SCENE VI.

MARIAMNE, CLEON.

MARIAMNE.

MOnſieur, vous voulez bien que je vous remercie,
Vos Dragons ce matin m'ont à propos ſervie ;
Ils ont tous fait merveille ; hélas ! ſans leur ſecours
Dans le Miſſiſſipy j'allois finir mes jours.

CLEON.

Madame, en vérité c'eût été grand dommage,
Qu'un objet ſi charmant eût reçû cet outrage.
Votre Mari devroit être aſſommé de coups,
De former des projets ſi cruels contre vous.

MARIAMNE.

Ah ! vous ne ſçavez pas la centiéme partie,
Des tourmens qu'avec lui depuis long-tems j'eſſuye,
Mais laiſſons le paſſé, ſongeons à l'avenir ;
Connoiſſant ſes deſſeins je veux les prévenir.
Je prétends pour jamais quitter la Normandie,
Pour aller à Paris finir ma triſte vie :
Mon Mari, m'a-t-on dit, arrive inceſſamment,
Et je voudrois partir dans ce même moment :
Ainſi pour ce départ, Monſieur, je m'imagine,
Que vous me voudrez bien prêter votre Berline,

Et me faire efcorter par fix de vos Dragons?
Pour me mettre à couvert de toutes trahifons.
Vous ne répondez rien à mes humbles inftances?
Cependant je vous faits me femble affez d'avances.
Ce filence, Monfieur, feroit-il un refus?

CLEON.

Non, vos prieres font des ordres abfolus.
Mais, Madame, excufez un généreux fcrupule,
Qui pour un Officier paroîtra ridicule:
Vous êtes mariée, & je plains votre Epoux.
Il fera trop puni s'il fe voit loin de vous.
Il ne vous verra plus, graces à fon injuftice,
Et je fens qu'il n'eft point de plus cruel fupplice.
Vos yeux doux & charmans.... mais qu'eft-ce que j'ai fait!
Je vous ai découvert, je penfe mon fecret.

MARIAMNE.

La déclaration, quoiqu'à vrai dire, obfcure,
Paroît à mon honneur une cruelle injure:
Un autre à vos difcours voudroit n'entendre rien.
Mais, malgré ma vertu, moi je vous entends bien.
Je vois que vous m'aimez; & comme je fuis bonne,
Je plains votre foibleffe, & je vous la pardonne.
Quoiqu'un jufte couroux en dût être le prix,
Pour fi peu; doit-on rompre avec fes bons amis
Je fçais bien qu'on ne peut jamais m'aimer fans crime,
Et pourtant j'ai toujours pour vous la même eftime,

Pour la premiére fois c'eſt vous donner beau jeu.
Si vous m'entendez mal, c'eſt votre faute. Adieu.

SCENE VII.

CLEON, JOLI-COEUR.

JOLI-COEUR.

Que veut dire cela, vous changez de viſage?
Morbleu, la Dame en tient, allons, Monſieur, courage.

CLEON.

Non, c'eſt une action qui n'eſt pas d'un grand cœur.
Que de vouloir ſéduire une femme d'honneur.

JOLI-COEUR.

Morbleu, d'un Officier eſt-ce-là le langage?
Vous qu'on a vû cent fois au milieu du carnage....

CLEON.

Hélas! lorſqu'à Paris j'étois petit collet,
Je n'aurois pas été ſi ſage & ſi diſcret.
A l'ombre d'un manteau, plus hardi, plus alerte,
J'aurois pris aux cheveux l'occaſion offerte.
Mais je ſuis Colonel, & cette qualité,
Me donne auprès du Sexe une timidité,
Qui malgré mon amour me retient & m'arrête;
Mariamne m'a fait un compliment honnête,

Je prétends la servir, la vanger, & c'eſt tout.
Bien plus à ſe guérir mon ame ſe réſout.
Comme ſur ma vertu toujours je me retranche....
Mais que veut ce jeune homme avec ſa barbe blanche.

SCENE VIII.

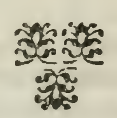
CLEON, JOLI-COEUR, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MAriamne, Monſieur, m'a dit de vous chercher,
Pour ſçavoir, ſi bien-tôt les chevaux, le Cocher,
Auront mangé l'avoine : Elle veut tout-à-l'heure
Monter dans ſa Berline, & changer de demeure.

CLEON.

Pour les faire hâter, Joli-Cœur allez-y.



SCENE

SCENE IX.

CLEON, ARLEQUIN.

CLEON.

ENfin cette beauté va donc partir d'ici ;
Grêle, vents furieux, Tonnere, pluye, orage,
Gardez-vous de troubler le cours de ſon voyage :
Soleil, luis ſur la route afin de la ſécher,
Chevaux qui la traînez, gardez-vous de broncher :
Et vous qui conduiſez à Paris cette belle,
Que vous ſerez heureux, vous vivrez auprès d'elle !

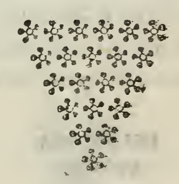
ARLEQUIN.

Ah ! ah ! vous aimez donc Mariamne, indiſcret,
Quel beſoin de m'apprendre ainſi votre ſecret ?
Vous êtes bien badaut, il faut que je le diſe,
Mais baſte ce n'eſt pas la derniere ſottiſe,
Que vous ferez peut-être avant la fin du jour.

SCENE X.

CLEON *seul.*

IL a parbleu raison, avec mon sot amour,
Qui ne sçait ce qu'il veut, qui n'est d'aucun usage,
Je l'avourai, je jouë un fort sot personnage.
La Cour m'envoye ici, j'y suis depuis un mois,
Pour y rétablir l'ordre & calmer le Bourgeois ;
Et pour premier Exploit, sans craindre qu'on me blâme,
Du Prevôt par mes soins on enléve la femme,
Comment ; si j'ignorois que jamais on ne doit,
Entre l'arbre & l'écorce, aller mettre le doigt.



SCENE XI.

CLEON GRIFFON.

GRIFFON.

Monsieur, préparez-vous, notre Prevôt arrive,
Au devant de ses pas, chacun court sur la rive :
Comme il sçait son devoir, il vient publiquement
Vous faire sa harangue ou bien son compliment
Suivi pompeusement des tambours de la Ville.

CLEON.

Dites lui que ce soin est assez inutile :
De tous ces vains honneurs je m'embarasse peu,
On y fait bonne mine & souvent mauvais jeu.

GRIFFON.

Quoi ! de notre Prevôt vous fuyez la présence !

CLEON.

Contre sa femme il peut user de violence.
Simonne & Maraudin sont des gens que je crains,
Et qui peuvent avoir de dangereux desseins,
Je dois les prévenir dans l'ardeur qui m'anime,
Et mon premier devoir est d'empêcher le crime.



SCENE XII.

GRIFFON *seul.*

DIsons ici deux vers, afin que Barbarin
Ne puisse rencontrer Cleon dans son chemin.

SCENE XIII.

BARBARIN, MARAUDIN.

BARBARIN.

QUe veut dire ceci, Cleon aussi me quitte ?
A qui donc venoit-il ici rendre visite ?
Suis-je dans mon logis, ou s'il est dans le sien ?
C'est, à dire le vrai, ce qu'on ne sçait pas bien ;
Mais ce qui me surprend, & ce qui m'embarasse,
Il a l'ordre absolu de me remettre en place,
Je ne sçaurois sans lui, rentrer dans mon Emploi ;
Et quand j'arrive il jouë aux barres avec moi ;
Sans l'avoir vû, je n'ose ici parler en Maître,
Et je ne le verrai de tout le jour peut-être.
Je ne comprends pas bien cette conduite là,
Ni tout ce que je dois soupçonner de cela.

Quoi qu'il en ſoit, ſortez vous autres, qu'on me laiſſe.
Maraudin, demeurez : accablé de triſteſſe,
Je voudrois avec vous un peu me lamenter,
O Ciel !

MARAUDIN.

Quoi ! vous pleurez ? voilà bien débuter !
Comment : ce Barbarin triomphant, plein de gloire,
Qui ſur ſes envieux remporte la victoire,
Que j'ai peint animé des plus vives fureurs,
Commence en arrivant à répandre des pleurs !
Eſt-ce là ce Prevôt ſi fier & ſi ſévére ?

BARBARIN.

Ah ! Mon ami, j'ai bien changé de caractére,
Je ſuis défiguré d'une telle façon,
Qu'on me méconnoîtroit aujourd'hui, ſans mon nom.

MARAUDIN.

Vous avez l'air galant, & des plus à la mode,
Et l'on ne dira pas qu'il eſt plus vieux qu'Herode.

BARBARIN.

Sçais-tu bien d'où je viens dans ce même moment ?

MARAUDIN.

Non.

BARBARIN.

De voir Mariamne en ſon appartement :
Je me ſuis dérobé ſans rien dire à perſonne,
J'ai trompé tous mes Gens, juſqu'à ma Sœur Simonne :

MARAUDIN.

Mariamne a ſauté d'abord à votre cou ?

BARBARIN.

Non, j'ai voulu ſauter au ſien.

MARAUDIN.

Etes-vous fou ?
Quoi ! malgré les ſujets de colére & de haine,
Que vous a juſqu'ici donné cette inhumaine,
Vos reſpects dangereux nourriſſent ſa fierté.

BARBARIN.

Elle me hait, Hélas ; je l'ai bien mérité.
Après le traitement que j'ai fait à ſon Pere,
Je devrois bien m'attendre à toute ſa colére.
C'en eſt fait, à m'aimer je prétend l'engager ;
Et de tous mes défauts je veux me corriger,
Je veux des bons maris devenir le modéle,
Et par mon repentir, me rendre digne d'elle,
En un mot je prétens vivre en homme de bien,
Et gâgner tous les cœurs pour mériter le ſien,
Il le faut avouer, j'ai dans la Normandie,
Hanté juſqu'ici mauvaiſe compagnie ;
Quoiqu'on me faſſe accueil en cent lieux différens,
Je n'ai pas un ami qui me prêta vingt frans.
Ma Sœur vindicative, arrogante, ſévére,
N'a dans le fond du cœur jamais aimé ſon frere,
Elle eſt bigotte, enfin, c'eſt tout dire, & jamais,
Elle ne m'inſpira, que des conſeils mauvais :
Toutes ces prudes là ne vaillent pas la maille,

De chez moi dans ce jour je veux qu'elle s'en aille,
Et que ma femme soit maitresse en ma maison.

MARAUDIN.

Quoi ! Monsieur, vous voulez ....

BARBARIN.

Je le veux, j'ai raison.
Allez-vous-en trouver tout de ce pas ma femme,
Peignez lui les remords qui déchirent mon ame,
Et le vrai repentir que je sens dans mon cœur;
Peignez lui mon amour .... mais on vient, c'est ma Sœur.



SCENE XIV.

BARBARIN, SIMONNE.

SIMONNE.

HE' bien, vous venez donc de voir votre Pimbêche;
Eſt-elle toujours fiere, & toujours pigrièche,
Avez-vous bien encore eſſuyez des mépris?

BARBARIN.

Ma ſœur, n'aigriſſez plus, s'il vous plaît, mes eſprits,
Et ne me rompez-pas la tête davantage :
Depuis aſſez long-tems vous brouillez mon ménage,
Je m'en laſſe à la fin, je vous le tranche net,
Pour ſortir de chez moi faites votre paquet,
Délogez ſans trompette.

SIMONNF.

Ah! quelle ignominie!

BARBARIN.

Un Prevôt vous l'ordonne, un frere vous en prie,
Faites le diable à quatre, emportez-vous, peſtez,
Murmurez, plaignez-vous, plaignez-moi, mais partez.

SIMONNE.

SIMONNE.

Je ne me plaindrai point de voir votre ame dure,
A votre passion immoler la nature,
Je n'attends pas de vous ces tendres mouvemens,
De l'amour fraternel trop justes sentimens ;
Je sçais qu'en vos pareils, le sang ne touche guére,
Et qu'un Prevôt Normand feroit pendre son Pere ;
Mais croyez-vous qu'après ce que vous avez fait,
Mariamne oublira jamais ce dernier trait ?
Après ce que contre elle on vous vit entreprendre.

BARBARIN.

Non, ma Sœur, taisez-vous, je ne veux rien entendre ;
Je crois que par vos soins je fus toujours trahi,
Et que sans vous enfin j'eusse été moins haï.

SIMONNE.

Ah ! c'est trop endurer un discours qui m'offense,
Dussiez-vous m'en punir, je romprai le silence,
Frere dénaturé, benêt, crédule Epoux,
Pauvre duppe, apprenez ce qui se fait chez-vous.
C'est peu que Mariamne orgueilleuse & sevére,
Dans ses rigueurs pour vous jusqu'au bout persévere,
Et que de ses mépris vous soyez convaincu,
C'est peu de vous haïr, elle vous fait cocu :

BARBARIN.

Elle me fait cocu ! pouvez-vous bien, cruelle,
Annoncer à mon front une telle nouvelle !
Nommez-moi, nommez-moi, l'indigne suborneur,

SIMONNE.

Vous le voulez ?

BABARIN.

Parlez, je l'ordonne.

SCENE XV.

BARBARIN, SIMONNE, MARAUDIN.

MARAUDIN.

Ah ! Monsieur ;
Venez, ne souffrez pas que le crime s'achéve.
Votre Epouse vous fuit, & Cleon vous l'enléve.

BARBARIN.

Mariamne ! Cleon ! qu'entens-je ! justes Cieux !

MARAUDIN.

Cleon & ses Dragons sont sortis de ces lieux,
Il les a tous conduits au-de-là de la porte,
Il place auprès des murs une secrette escorte,
Mariamne dans peu le doit aller chercher,
Monter dans sa Berline, & puis touche Cocher.

BARBARIN.

Ah tête ! ah ventre ! ah mort ! courons à la vengeance,
On verra ce que c'est qu'un Prevôt qu'on offense !

Surprenons l'infidelle ; & quant à son Mignon,
Je prétens lui joüer un tour de ma façon.
Déja pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflâme,
Je vais dire par tout qu'il couche avec ma femme.

SIMONNE.

La plaisante vengeance, & pendant ce tems-là !
Mariamne avec lui de ces lieux partira.
Ordonnez qu'on l'arrête en toute diligence,
Et confiez le soin du reste à ma prudence ;
Cependant, dans ma chambre allez vous reposer.

BARBARIN.

Non, ma Sœur, je voudrois l'entendre un peu jaser
Elle ignore à quel point la rage me surmonte,
Je prétens la confondre & la couvrir de honte ;
Jouir de sa douleur....

SIMONNE.

Mon Frere, je crains bien....

BARBARIN.

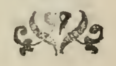
Je vous réponds de tout, ma Sœur, ne craignez rien,
Je n'ai pas, grace au Ciel, comme on sçait le cœur tendre,
C'est pour la mieux punir que je prétens l'entendre,
Je veux que son aspect augmente mon couroux.
Qu'on la fasse venir ; & vous, retirez-vous.



SCENE XVI.

BARBARIN *seul.*

A Quoi te résous-tu ? que veux-tu davantage !
Quoi n'es-tu pas assez instruit de ton dommage ?
Epoux infortuné, faut-il pour t'animer,
Que ta femme elle-même ose le confirmer ?
Vas-tu lui demander pour mieux sçavoir la chose,
Qui ? quoi ? par quels secours ? le tems, le lieu, la cause ?
Comment . . . Ah ! sans vouloir chercher plus de clarté,
Ne te suffit-il pas de l'avoir mérité ?
Si les meilleurs maris & les plus raisonnables,
Ne sont pas à couvert de disgraces semblables,
Cruel, brutal, jaloux, osois-tu te flater,
Que de la Confrerie on voulut t'excepter ?
Rends-toi, rends-toi justice, & sans tant de scrupule
Comme ceux que tu vois, avalle la pillule ;
Mais voici Mariamne, & je sens la fureur,
Qui vient tout de nouveau s'emparer de mon cœur.



SCENE XVII.

BARBARIN, MARIAMNE, ſoutenuë par deux Suivantes.

MARIAMNE.

Que vois-je ? où ſuis-je ? où vais-je ? ah ! ma force ſuccombe,
Filles, ſoutenez-moi, de peur que je ne tombe :
Ah ! j'ai crû voir le diable en voyant mon Epoux.
Hé bien, pour quel deſſein ici m'appellez-vous ?
Eſt-ce pour m'aſſommer ? dépêchez au plus vîte,
Du tourment qui m'attend, je voudrois être quitte.

BARBARIN.

Non, non, auparavant je veux vous écouter :
Dites quelle raiſon vous faiſoit me quitter ?
A quoi tendoit enfin ce beau pèlerinage ?
Quand on a de l'honneur, quitte-t-on ſon ménage ?

MARIAMNE.

Pouvez-vous de ma fuite ignorer le ſujet,
Barbare Epoux ! après ce que vous m'avez fait ?
Et jamais un Breton dans ſa plus grande yvreſſe,
Traita-t-il une femme avec plus de rudeſſe ?
Et vous oſez vous plaindre & demander pourquoi
J'oſe ſans votre aveu m'éloigner de chez moi ?

Quoiqu'ici votre eſprit malin vous perſuade,
Vous ſçavez bien que c'eſt ma premiére eſcapade;
Depuis plus de cinq ans que je vis dans vos fers,
Chaque jour expoſée à cent chagrins divers,
Voulant me retirer d'un cruel eſclavage,
Je m'étois réſoluë enfin à ce voyage.

BARBARIN.

Et pour dans le chemin ne vous point ennuyer,
Vous allez voyager avec un Officier,
Et de Dragons encor : la partie eſt jolie,
Et mon front....

MARIAMNE.

Ah ! tout doux, arrêtez je vous prie,
Et ne m'inſultez pas par vos ſoupçons jaloux,
Reſpectez Mariamne, & même ſon Epoux.

BARBARIN.

Perfide, il vous ſied bien de proférer encore
Un nom que votre amour aujourd'hui deshonnore.

MARIAMNE.

Ah ! ne le croyez pas. Non, d'un honteux affront,
Votre femme jamais ne tacha votre front :
Vous le méritiez bien, après vos injuſtices,
Vos cruels traitemens, vos bizares caprices :
Mais vous aviez pour femme un Phénix en vertu,
Et qui vous eût aimé ſi vous l'aviez voulu.

BARBARIN.

Hé bien ! faiſons la paix, quand tu ſerois traîtreſſe,
Je te pardonne tout, & te rends ma tendreſſe;

Considére par-là l'amour que j'ai pour toi,
Et me voyant si bon, en revanche, aime-moi.
Va, touche dans la main ;

MARIAMNE.

Ah ! que voulez-vous faire,
Songez que votre main a maltraité mon pere !

BARBARIN.

Hé bien, oui, tu te plains avec juste raison,
Oui, ton pere expira sous mes coups de bâton ;
Mais tu dois oublier un si sensible outrage,
Songe qu'à cet oubli mon repentir t'engage ;
L'effort de ces vertus que renferme ton sein,
Consiste à pardonner, sur tout à ton prochain.

MARIAMNE.

Ah ! si ce repentir étoit bien véritable !

BARBARIN.

Oui, rien n'est plus sincére, ou je me donne au diable.
Si du passé je puis obtenir le pardon,
Tu me verra plus souple & plus doux qu'un mouton
ensemble nous vivrons dans nos ardeurs fidelles,
Comme des vrai agneaux, comme deux tourte-
relles ;
Sans cesse jour & nuit je te caresserai,
Je te bouchonnerai, baiserai, mangerai :
Quelle preuve veux-tu de mon amour extrême ?
Veux-tu me voir pleurer, me voir battre moi-même ?
Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux ?
Veux-tu que je me tue ? oui, dis si tu le veux ?
Je suis tout prêt ....

SCENE XVIII.

BARBARIN, MARIAMNE, GRIFFON.

GRIFFON.

MOnſieur, Cleon eſt dans la place,
Il fait le Diable, il jure, il tempête, il menace,
Il vient, il va paroître, & veut dans ſon dépit....

BARBARIN.

Hola, je me dédis de tout ce que j'ai dit,
Ah perfide ! ah guenon ! ah traitreſſe ! ah friponne !
Quoi ! dans le même tems que mon cœur vous pardonne...,

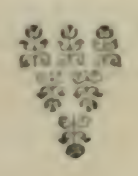
MARIAMNE.

Allez, vous radotez, un ſi prompt changement
Révolte tout le monde & n'a nul fondement,
Et je dois être miſe au nombre des plus folles
De m'être ainſi renduë à vos tendres paroles,
Après tous mes malheurs, c'étoit bien à mes yeux
De vous lancer encor des regards amoureux !
Mais ſuppoſé tantôt que je fuſſe coupable,
Depuis votre pardon, qu'ai-je fait de blamable ?
Puis-je... mais ſi Cleon touché de mes malheurs,
Veut peut-être empêcher l'effet de vos fureurs.

Puisqu'ainsi, sans sujet s'enflâme votre bile,
Cette Scene si tendre étoit bien inutile.

BARBARIN.

J'agis sans régles, moi, je me mets au-dessus.
Mais c'est trop écouter des discours superflus;
Qu'on me l'a garde ici liée & garottée,
Et vous braves Records dont la troupe augmentée,
Par la Maréchaussée, & la Pousse, & le Guet,
Est plus que suffisante à remplir mon projet,
Venez vous retrancher au-devant de ma porte,
Et sur tout empêchez qu'aucun n'entre ou ne sorte:
Les Dragons de Cleon autre part dispersés,
Ne seront pas si-tôt en un corps ramassés,
Nous serons six contre un avant qu'il les rassemble.
Hâtons-nous & sur-tout qu'aucun de vous ne tremble,
C'est tout ce que je crains....



SCENE XIX.

BARBARIN, MARIAMNE, SIMONNE, ARCHERS.

SIMONNE.

Mon Frere, où courrez-vous ?
Ah ! voici les Dragons qui viennent, ſauvons-nous,
Ils veulent de vos mains arracher Mariamne ;
Maraudin a déja reçû cent coups de canne.

BARBARIN.

Allons .... je veux .... j'ordonne .... il faut ....
ah ! malheureux ....
Je m'égare, & ne ſçai ma foi ce que je veux.



SCENE XX.

MARIAMNE *seule.*

TAndis que l'on se bat, & qu'un moment me reste,
Composons quelques vers sur mon destin funeste :
Les stances n'étant plus à present de saison,
En vers Aléxandrins faisons notre Oraison.
O Ciel ! fut-il jamais plus triste destinée,
De parens opulens en ces lieux je suis née,
Tous Prevôts ou Baillifs, & pour tout dire enfin,
Mon Pere étoit issu de sang Chicanéen.
A quinze ans mille attraits brilloient sur mon visage,
J'étois belle & bien faite, & sur tout j'étois sage ;
On vouloit m'épouser si-tôt qu'on me voyoit,
Que de coups de chapeau mon Pere recevoit !
Mais il refusoit tout. Helas ! on peut bien dire,
Qu'en voulant trop choisir, souvent on prend le pire,
Pour Barbarin enfin mon Pere décida,
Et quelque tems aprés cet amant m'épousa.
Pendant les premiers jours il étoit doux, traitable,
Mais au bout de deux mois, helas ! ce fut un diable.
A mon Pere en un an il fit trente procès ;
Et les ayant perdus, s'en vengea tôt après,

Il l'aſſomma de coup. O ſouvenir terrible !
Mais parlons du préſent, il eſt bien plus ſenſible,
Il me faut donc partir pour le Miſſiſſipy,
Sans que de ſes ſoupçons mon mari ſoit guéri ;
Et pour dire encore plus, dans mon état funeſte
On m'ôte pour ſi peu de vertu qui me reſte :
Il faut donc ſans honneur m'éloigner de ces lieux,
Mais qu'eſt ce que j'entens ! & quel tapage affreux !
A grands coups redoublés, on enfonce la porte.
Et qui peut donc ainſi s'en venir à main forte !
Je ne ſçais que penſer ! que vois-je ! c'eſt Cleon,
Il vient me ſecourir, hélas, qu'en dira-t-on ?

SCENE XXI.

MARIAMNE, CLEON, DRAGONS, ARCHERS.

CLEON.

ARchers diſparoiſſez, fuyez troupes pagnottes, *
Et vous braves Dragons, mettez-leur les menottes.
Allons Madame, allons, ſuivez-moi promptement,
Tandis que mes Dragons combattent vaillamment :
Je me ſuis doucement eſquivé ſans rien dire,

* *Les Archers s'en vont.*

Souffrez que dans ces lieux en hâte on vous retire.
Le tems presse, venez.

MARIAMNE.

Alte-là, s'il vous plaît,
Respectez mon honneur, laissez-le tel qu'il est;
Les soupçons d'un Epoux n'y sont que trop d'outrage,
Sans que l'on aille encore l'altérer davantage.
Quand Barbarin combat & se trouve en danger,
Je dois moins que jamais de ces lieux déloger :
De mon Epoux encor la personne m'est chere;
Je tremble pour ses jours!....

CLEON.

La plaisante chimere,
Quoi! cet Epoux cruel, furieux, & jaloux....

MARIAMNE.

Tout ce qu'il vous plaira, c'est toujours mon Epoux.

CLEON.

Il ne s'en souvient plus.

MARIAMNE.

Je m'en souviens encore,
Ce nom m'est précieux.

CLEON.

Mais il le deshonore.

MARIAMNE.

Hé bien, c'est son affaire.

CLEON.

Il consent aujourd'hui,
A ne vous plus revoir.

MARIAMNE.

Hé bien, tant-pis pour lui.

CLEON.

Il vous hait à la mort.

MARIAMNE.

Tant mieux, cela me flatte.

CLEON.

Il peut vous maltraiter.

MARIAMNE.

Et je veux qu'il me batte,

CLEON.

Pour le Miſſiſſipy....

MARIAMNE.

Je n'en ai point d'effroi.

CLEON.

Il vous fait embarquer.

MARIAMNE.

Vous n'irez pas pour moi.

CLEON.

Ah ! je perds patience, & de bon cœur j'enrage ;
Mais c'eſt trop m'amuſer à tout ce badinage :
Retournons au Combat qu'il falloit achever,
Avant que de venir ici vous retrouver.



SCENE XXII.

MARIAMNE *seule.*

ARrêtez ; où va-t-il cet étourdi ? je tremble ;
Mais c'eût été bien pis, qu'on nous eût vûs ensemble,
Pelotter les bons mots, & nous les renvoyer,
Pour voir à qui des deux resteroit le dernier.
Tandis que c'est pour moi qu'on se bat, qu'on se tuë,
Que mon mari peut-être expire dans la ruë,
Et que d'ailleurs Cleon qui fait tout ce fracas,
Laisse battre ses gens, & ne s'y trouve pas.



SCENE XXIII.

MARIAMNE, ARLEQUIN,

MARIAMNE.

Mais ! je vois Arlequin, hé bien ! quelles nouvelles ?

ARLEQUIN.

Ah ! Madame, vrayment j'en apporte de belles.

MARIAMNE.

Que viendrois-tu m'apprendre ? eſt-ce que mon Epoux....

ARLEQUIN.

Ne craignez rien pour lui, ne craignez que pour vous,
Allez, Cleon & lui ſont d'une égale force,
Et ſi leurs piſtolets avoient eû de l'amorce,
On auroit vû beau jeu.

MARIAMNE.

Mais, pourquoi me dis-tu
Que je craigne pour moi ? que ſçais-tu ? qu'as-tu vû?

ARLEQUIN.

Je n'ai rien vû de près, mais on m'a dit, Madame,
Que votre Epoux, ſuivant la fureur qui l'enflame,
Avant que de combattre, avoit chargé Zarés,
D'exécuter ici quelques ordres ſécrets :

Cet

Cet Huissier est poltron autant que je puis l'être,
Et je viens vous défendre, il n'a plus qu'à paroître.

MARIAMNE.

Non, non, le Ciel m'inspire un plus noble dessein,
Et mon honneur m'invite à faire un coup de main;
Aux pieds de mon Epoux, je vais porter ma tête.

ARLEQUIN.

Et s'il va la couper? ne soyez pas si bête,

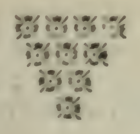
MARIAMNE.

N'importe, sans trembler, je prétens aujourd'hui,
M'offrir à tous les coups qu'on va lancer sur lui.

SCENE XXIV.

ARLEQUIN *seul.*

TAndis que d'un côté Mariamne s'esquive,
De l'autre son Epoux au même instant arrive,
Ma foi, c'est un hazard qu'ils ne se soient point vûs.



SCENE XXV.

BARBARIN, GRIFFON, armé ridiculement.

BARBARIN.

HE' bien, braves Records, nous avons le dessus,
Cléon hors de combat, blessé d'un coup de pierre,
Plusieurs de ses Dragons par nous couchés par terre;
Ont obligé le reste à s'éloigner d'ici,
Sans que leur beau projet ait enfin réussi.
Du nombre, il est bien vrai, nous avions l'avantage;
Mais le nombre n'est rien, si l'on n'a du courage,
Vous en avez fait voir, je suis content de vous.

GRIFFON.

Je crains bien que Cleon ne revienne sur nous,
Ses Dragons sont mutins, s'il faut qu'il les rallie.

BARBARIN.

Et que me feront-ils? Mariamne est partie,
Ou doit l'être du moins. Zarés sécrettement,
A dû tout préparer pour son embarquement.
Cependant dans mon cœur des allarmes secretes.....
Mais effaçons son nom de dessus mes tablettes.
Elle fut infidelle, & me fit enrager,
C'étoit trop à la fois, il n'y faut plus songer,

Prenons que je sois veuf. Mais hélas je frissonne,
Que vois-je ! à la douleur mon ame s'abandonne :
Qu'est-il de plus touchant, que de voir Arlequin,
Les yeux baignés de pleurs, un mouchoir à la main,
Venir faire un récit, & patétique & tendre ?

SCENE XXVI.

BARBARIN, GRIFFON, ARLEQUIN, ARCHERS.

BARBARIN.

AH ! mon cher Arlequin, que venez-vous m'apprendre ?
Mariamne est partie apparemment.

ARLEQUIN.

Helas.

Haie .... ouf....

BARBARIN.

Expliquez-vous, & ne sanglottez pas.

ARLEQUIN.

Je ne sçaurois parler tant ma douleur est forte,
Ma voix ne peut sortir & demeure à la porte.

BARBARIN.

Tous ces retardemens sont ici superflus ;
Où Mariamne est-elle ?

ARLEQUIN.

Hélas ! elle n'eſt plus.

BARBARIN.

Qu'entens-je ? elle eſt partie !

ARLEQUIN.

Apprenez davantage ;
A mes yeux, le vaiſſeau vient de faire naufrage.

BARBARIN.

Quoi ! ma femme eſt noyée ?

ARLEQUIN.

Il le faut bien juger,
A moins que par bonheur elle ne ſçût nager ;
Je vous dirai bien plus, elle étoit innocente.

BARBARIN.

Ah ! que m'apprenez-vous? mon déſeſpoir augmente.
Elle étoit innocente : ah ! je veux me tuer....

ARLEQUIN.

Souffrez auparavant que je puiſſe achever.

BARBARIN.

Achevez, achevez.

ARLEQUIN.

Alors qu'elle eſt partie,
Elle alloit au combat pour vous ſauver la vie ;
Et c'eſt dans ce moment que le traître Zarés,
L'a conduite à la mer.

BARBARIN.

O ſenſibles regrets !
Pourſuivez.

ARLEQUIN.

Que dirai-je ! en passant dans la ruë
On voyoit sur son front la vertu toute nuë,
La modeste innocence & la chaste pudeur,
Régnoient sur son visage ainsi que dans son cœur :
Son teint sage & discret, sa bouche scrupuleuse,
La candeur de ses yeux, sa gorge vertueuse....

BARBARIN.

Quel galimathias, finissez promptement.

ARLEQUIN.

Elle joint le Vaisseau, le monte sagement :
Il fait voile, & chacun lui crioit bon voyage ;
Quand soudain il s'éléve un furieux orage,
Dont le Vaisseau surpris, tout prêt à se noyer,
Descendoit à la cave & montoit au grenier.
Tant enfin qu'il survint un affreux vent de bise,
Qui contre un fier rocher en cent morceaux le brise.
Aprés cet accident, vous voyez bien, hélas,
Que votre femme est morte, & n'en reviendra pas.

BARBARIN *se relevant.*

Quoi ! Mariamne est morte, & j'en suis l'homicide !
Ah, coquine de sœur ! ah traitresse ! ah perfide !
Mais hélas ! je succombe, & je trouve à propos,
De prendre en ce fauteüil un moment de repos.

ARLEQUIN.

Pour calmer la douleur de ce coup qui l'assomme.
Laissons-le, s'il se peut, dormir un petit somme.

BARBARIN *revenant de sa pamoison.*

Je ne sçai d'où je viens, je me sens tout rêveur,
Je ne vois point ici ma femme ni ma sœur;
Appellez Mariamne.

ARLEQUIN.

En voici bien d'un autre.

BARBARIN.

Vous pleurez, Arlequin, quel chagrin est le vôtre?

ARLEQUIN.

Mariamne n'est plus: vous moquez-vous de nous
Les morts revivent-ils?

BARBARIN.

Ah! que me dites-vous?
Qui vous fait me tenir un discours de la sorte?

ARLEQUIN.

Avez-vous oublié que votre femme est morte?

BARBARIN.

Quoi! Mariamne est morte?

ARLEQUIN.

Il a perdu l'esprit,
Le pauvre homme extravague & ne sçait ce qu'il dit,
Je vous viens dans l'instant d'apprendre son naufrage.

BARBARIN.

Ah! je sens redoubler ma douleur & ma rage,
Venez, accablez-moi, Normands qui la perdez,
Noyez-moi dans vos flots, Mer qui la possédez.

SCENE DERNIERE.

BARBARIN, ARLEQUIN, GRIFFON, SCARAMOUCHE, ARCHERS.

SCARAMOUCHE.

AH ! Monſieur, apprenez une étrange nouvelle,
Votre Epouſe eſt vivante, & dans une Nacelle,
On vient dans ce moment de l'amener à bord.

BARBARIN.

Ah, que je ſuis heureux ! que je benis mon ſort ;
A preſent que je ſçais qu'elle fut toujours ſage,
Je prétends deſormais faire un meilleur ménage.
Meſſieurs, vous le voyez, ce racommodement,
D'une Piéce Comique eſt le vrai dénouëment.
Il faut finir ainſi, pour que la Parodie,
Ne ſoit point confonduë avec la Tragédie.

FIN.

L'IMPROMPTU

L'IMPROMPTU
DE
LA FOLIE,

AMBIGU-COMIQUE.

Représentée en 1725.

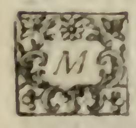


AU SEIGNEUR

AYMON,

GE'NE'RAL

DE LA CALOTTE.

*ONSEIGNEUR,*

Dûssiez-vous me placer surnuméraire dans votre Brigade des FAUX-PLAISANS, *ou dans celle des* EN-

NUYEUX, *j'ai crû ne pouvoir mieux mériter l'honneur que vous m'avez fait de m'enrôler dans votre illustre Corps, qu'en vous dédiant mon IMPROMPTU DE LA FOLIE. Il a fait plaisir à toute* LA CALOTTE; *c'est-à-dire; qu'il a été du goût de bien du monde; & sur le succès, je pourrois me flater d'être reçû dans votre Brigade des* FOUS HEUREUX, *si quelques Officiers subalternes de la Brigade des* DIFFICILES *ne traversoient mes desseins.*

Je veux parler de ces CALOTTINS FLEGMATIQUES *que rien ne réjoüit, & qui ne réjouissent personne*; *de ces* POLTRONS CRITIQUES, *qui n'ayant jamais osé monter la tranchée du Parnasse, ni même courrir le moindre hazard, ne sont occupés qu'à rabaisser le mérite des Actions des autres.*

En vérité, MONSEIGNEUR, vous devriez forcer ces Cognards Caustiques *à s'exposer au feu à leur tour, ou les condamner du moins à demeurer pour toujours renfermés dans leurs Casernes.*

Vous avez assez d'autres Soldats pour tenir tête à La Sagesse, *en cas qu'elle voulût remuer & rompre le Traité que vous avez arrêté depuis un tems entre* Elle & la Folie.

Tout l'Univers, MONSEIGNEUR, admire avec quelle conduite un accord si difficile a été ménagé.

Vous avez commencé par porter notre Déesse à être moins extravagante & moins outrée, & sa fiere Ennemie

à paroître moins bizarre & moins austére.

Vous avez renvoyé à la SAGESSE *tous les Prisonniers que vous n'avez pas jugé de bonne prise, & que votre Brigade des* INDISCRETS *avoit amenés à votre Camp contre les Loix de la Guerre.*

On vous a vû hautement désavouer tous les brevets injurieux que vos malins Secretaires leurs avoient expédiés à votre insçû, ne réconnoissant que ceux que vous aviez signés de votre propre main, pour les Déserteurs de cette même SAGESSE, *qui de leur bonne volonté, & de leur propre mouvement, s'étoient venus ranger sous vos Etandarts.*

Quant à ces derniers, ils ont été reçus de vous à bras ouverts; vous leur avez donné des Charges dans votre Armée, ſuivant leur mérite & les actions qu'ils avoient pû faire, dignes de LA CALOTTE, *toujours prêts cependant à les renvoyer libres, ſi-tôt que* LA RAISON *viendroit les reclamer.*

Pour peu qu'il s'en ſoit trouvé qui ayent voulu retourner, quel accueil ne leur a pas fait leur Souveraine? Elle a été d'autant plus contente de les revoir, qu'elle vous les avoit envoyés Fous, & que vous les lui avez renvoyés Sages: & c'eſt ce qui l'a engagée à conclure avec LA FOLIE, *cette Treve ſi avantageuſe à tout le monde.*

Quelle gloire pour vous, MONSEIGNEUR, étant Général de LA CALOTTE, *de vous voir en même tems si bien avec* LA SAGESSE ! *d'avoir trouvé le moyen de ramener ses Sujets à son obéïssance, en inventant un nouvel art de corriger les mœurs en folatrant, & de faire la guerre au Ridicule, en lui donnant des louanges à le faire rougir.*

Mais à propos de louanges, ne croyez pas, MONSEIGNEUR, que celles que je vous donne ici soient intéressées, quoique je ne sois pas riche, & que vous possédiez les fonds immenses sur lesquels on assigne les Gratifications & les Pensions qu'on accorde ordinairement à la plûpart des faiseurs d'Epî-

tres Dédicatoires, je vous proteste que c'est la seule estime que j'ai pour vos vertus, qui me les fait publier, étant d'ailleurs avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obéissant serviteur,

LE GRAND.

ACTEURS du Prologue.

THALIE, Muse de la Comédie.
LA FOLIE.
LA COME'DIE FRANÇOISE.
UN VIEUX COMMANDEUR.
UN PETIT MAITRE.
UN AVOCAT.
UN MARCHAND.
MOMUS.

(Les quatre derniers rôles ci-dessus sont regroupés par une accolade : Députés du Public.)

TROUPE DU RE'GIMENT DE LA CALOTTE.

La Scene est à Montmartre.



L'IMPROMPTU DE LA FOLIE.

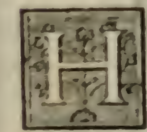
PROLOGUE.

Le Théâtre représente Montmartre. Thalie est endormie au pied de ce Mont. On joüe l'ouverture, après quoi on entend un Chœur d'Asnes.

SCENE PREMIERE.

THALIE, LA COME'DIE FRANÇOISE.

CHŒUR.


I-hon, hi-hon, hi-hon, hi-hon, hans-hans.

LA COME'DIE *chante.*

Réveillez-vous, belle Thalie,
Réveillez-vous, il en est tems.

CHŒUR.

Hi-hon, hi-hon, hi-hans, hi-hans.

LA COME'DIE.

Pouvez-vous dormir aux accens
D'une pareille mélodie ?

CHŒUR.

Hi-hon, hi-hans, hi-hans, hi-hans, hans.

LA COME'DIE.

Ce n'eſt point ici votre place,
On y voit périr vos talens.

CHŒUR.

Hi-hon, hi-hans, hi-hans, hi-hans, hans.

LA COME'DIE.

Abandonnez les Habitans
De ce ridicule Parnaſſe.

CHŒUR.

Hi-hon, hi-hans, hi-hans, hi-hans,



SCENE II.

THALIE, LA COMEDIE.

LA COMEDIE.

EN vérité, les Poëtes de Montmartre ſont bien inſuportables, de me troubler ainſi ſans relâche, & de m'empêcher de tirer Thalie de l'aſſoupiſſement où elle eſt plongée depuis ſi long-tems. Mais auſſi quel ſejour cette Muſe a-t-elle été choiſir, depuis qu'Apollon l'a bannie du Mont Parnaſſe? Montmartre! .... Qui l'auroit j'amais pû croire? Ah! malheureuſe Comédie Françoiſe, que tu es à plaindre, de te fournir dans une pareille boutique! Il faut pourtant, à quelque prix que ce ſoit, que je réveille Thalie. Holà, Muſe, holà, c'eſt la Comédie Françoiſe qui vous appelle.

THALIE *ſe réveillant.*

La Comédie Françoiſe! Ah! ma chere amie, votre voix ſeule étoit capable de me tirer de ma létargie. Mais, bon Dieux? que je vous trouve changée! & qui pourroit vous reconnoître dans l'état où vous êtes?

LA COMEDIE.

Hé le moyen! je n'ai plus que la moitié de ma Troupe. Mais vous, divine Muſe, que faites-vous à Montmartre?

THALIE.

Hélas! j'y dors, & j'endors ſouvent les autres. Que veux-tu ? depuis un tems, je n'étois preſque plus occupée que pour les Poëtes de ce canton, ils ſont trop lourds & trop pareſſeux pour me venir trouver juſqu'au ſommet du Parnaſſe ; & j'ai pris le parti de venir vers eux. J'ai du moins ici le plaiſir de dormir, & de me repoſer de mes anciennes fatiques.

LA COME'DIE.

En effet, il me ſouvient qu'autrefois vous vous plaigniez que mes Poëtes vous faiſoient de trop rudes ſaignées : mais je crois qu'ici vous n'êtes pas dans le même cas. Il faut pourtant, belle Thalie, que vous faſſiez un effort pour ma petite Troupe. Tout Paris vous en prie.

THALIE.

Paris ! fort bien : pour ſe moquer encore de moi, comme il fait depuis ſi long-tems. Il eſt trop difficile à contenter ſur votre Théâtre. Il s'efforce en toute occaſion de rabaiſſer mes nouvelles productions, pour relever mes anciennes, qu'il ne veut plus voir.

LA COME'DIE.

Il eſt vrai que votre Sœur Melpoméne eſt plus heureuſe que vous. Son métier n'eſt pourtant pas ſi difficile que le vôtre, à beaucoup près. Il eſt plus aiſé d'outrer la nature, que de l'imiter.

THALIE.

Ah ! je t'avoûrai que je ſuis quelquefois ſurpriſe des ſuccès de Melpoméne. Cela me fâche de voir qu'on ſoit prevenu en faveur de ſes Tragédies nouvelles, même avant de les avoir vûës. La moitié des gens les applaudiſſent ſans les entendre. On les admire long-tems ſans s'appercevoir de leurs défauts ; & ce n'eſt ſouvent que l'impreſſion qui fait ouvrir les yeux à cette foule d'approbateurs, qui ſe laiſſent ſéduire au ſon de quelques vers empoulés, qu'un Acteur a l'art de faire valoir, & qui dans le fonds ne ſont quelquefois qu'un pompeux galimathias.

LA COME'DIE.

J'en demeure d'accord.

THALIE.

Mais il n'en eſt pas de même de mes productions. Une Scéne plus froide que les autres, deux ou trois mauvaiſes plaiſanteries hazardées dans une de mes Comédies, empêchent ſouvent qu'on n'entende le reſte de l'Ouvrage. Ce qu'on ne trouve pas de ſon goût dans le commencement prévient contre tout ce qui ſuit ; alors le bon & le mauvais ont même ſort, tout eſt confondu, on ne veut plus rien écouter. Mais ce qu'il y a de conſolant pour moi, c'eſt qu'on voit telles Piéces Comiques, qui n'ont pas été applaudies d'abord, qui ſont aujourd'hui l'honneur de votre Theâtre, &

que perſonne n'oſe ſe vanter à préſent d'avoir ſifflé à la premiére repréſentation.

LA COME'DIE.

Oui, vous avez raiſon de vous plaindre de la préférence qu'on donne à votre Sœur. Mais enfin nous ne l'avons plus, & Paris ſe trouvant aujourd'hui dénué de plus de la moitié de ſes plaiſirs, n'a recours qu'à vous; & je ſuis venu ici avec les Députés que le Public vous envoye, pour vous prier de nous donner une Piéce de votre façon.

THALIE.

Le Public m'envoye des Députés? c'en eſt trop. Allons, il ne faut point avoir de reſſentiment, & je veux bien encore m'expoſer à ſon ingratitude, en cherchant à le divertir; mais avant de rien entreprendre, conſultons ces Députés, pour ſçavoir ce qui pourra être de leur goût.



SCENE

SCENE III.

THALIE, LA COMEDIE FRANÇOISE, L'AVOCAT, LE PETIT MAITRE, LE MARCHAND, LE VIEUX COMMANDEUR nazonnant.

LES DE'PUTE'S *tous ensemble.*

DIvine Muse, nous sommes les Députés du Public, qui venons vous demander une Comédie nouvelle.

THALIE.

Oh! doucement, Messieurs, les uns après les autres, s'il vous plaît. Sçachons d'abord qui vous êtes?

L'AVOCAT.

Je me nomme Pointillant, Avocat de profession.

LA COME'DIE *bas à Thalie.*

Soit disant bel esprit.

LE PETIT MAITRE.

Je suis, moi, le Chevalier du Tapage.

LA COME'DIE.

Espéce de Petit Maître manqué.

LE MARCHAND.

Et moi, Monſieur Dimanche, Marchand de la ruë S. Denis.

LA COME'DIE.

Approuvant de bonne foi tout ce qui lui fait plaiſir.

LE COMMANDEUR.

Quant à moi, je ſuis le Commandeur de la Rocaille, ancien pilier de Théâtre.

LA COME'DIE.

Grand Partiſan des Anciens.

THALIE.

C'eſt-à-dire, *laudator temporis acti*. Oh ça, parlez, Monſieur l'Avocat, vous me paroiſſez le plus poſé. Le Public, à ce que j'apprens, demande une Piéce de ma façon. Dans quel goût ſouhaitez-vous qu'elle ſoit ?

L'AVOCAT

Hélas, ſçavante Muſe, pour moi je ne vous demande qu'une bagatelle. Je ſouhaite une Comédie en vers en cinq Actes, où il y ait un caractére ſoutenu du commencement à la fin; que l'intrigue ſoit bien conduite; qu'elle tienne toujours l'Auditeur en ſuſpend, & ſe débrouille à la fin ſans peine: qu'il y ait dans cette Piéce des mœurs, des ſentimens, & ſurtout, qu'elle ſoit écrite noblement.

THALIE.

Et vous appellez cela une bagatelle? Oh! vrai-

ment, il y a long-tems que le moule de ces sortes d'ouvrage eſt caſſé.

LE MARCHAND.

Parbleu, Monſieur l'Avocat, vous parlez pour vous : mais avec votre permiſſion, ce n'eſt pas-là le goût général. Je ſuis Marchand de la ruë S. Denis, & pour mon argent, je veux me réjouir. Vous pouvez lire ces ſortes de Piéces dans votre cabinet, vous autres beaux eſprits ; mais pour moi, qui ne lit que mes livres de comptes, & qui ne vais à la Comédie que pour rire, tenez, les Comédiens annonceroient cent fois des Piéces de cette nature, que je n'irois pas à une.

LE PETIT MAITRE.

Je ne les hais pas moi, aux premiéres repréſentations, s'entend, j'ai le plaiſir de les faire tomber.

LE COMMANDEUR.

J'ai vû jouer toutes les Piéces de Moliére, d'original. Celles qui étoient dans ce goût-là, n'ont pas été celles qui ont été les plus ſuivies. Mais, ma foi, cela étoit parfait. Oh ! ma foi, ma foi, cela étoit beau. Je voudrois bien qu'on nous en donnât aujourd'hui de ſemblables.

LE MARCHAND.

Et moi, c'eſt ce que je ne demande point. Ah ! mes chers Italiens, quand reviendrez-vous ? c'eſt ma folie à moi, que les Italiens.

L'AVOCAT.

Pour moi, je ne les aime que quand ils parlent Italien.

LE PETIT MAITRE.

Et moi qui ne l'entend pas, je ne les aime que dans le François.

LE COMMANDEUR.

Ceux-ci ſont fort bons ; mais parlez-moi des précédens. Vous n'avez pas vû l'ancien Scaramouche, vous autres ? quel naturel dans ſes grimaces & dans ſes geſtes ! Ah ! ma foi, ma foi, cela étoit bon.

LE PETIT MAITRE.

Et que Diable, Monſieur le Commandeur, vous ne nous parlez jamais que du tems paſſé. Pour moi, je vous avoûrai que j'aime dans les Piéces un peu de gaillardiſes, pourvû que cela ſoit finement enveloppé.

L'AVOCAT.

Ah, fi !

LE MARCHAND.

Je ne hais pas cela non plus, pourvû que ma femme n'en rougiſſe point, & que ma fille n'y entende rien.

LE COMMANDEUR.

J'ai vû des Piéces de Scaron dans leur nouveauté. Elles étoient un peu dans ce goût-là. Jodelet y faiſoit des merveilles. Il nazonnoit un peu ; mais, ma foi, c'étoit un grand Acteur. Ah ! grand Acteur.

L'AVOCAT.

Le Théâtre François est aujourd'hui trop épuré pour souffrir ces sortes de Piéces, non plus que les Farces du tems passé.

LE COMMANDEUR.

A propos de Farce. Croiriez-vous que j'ai vû gros Guillaume & Guillot Gorju? ma foi, ma foi, ma foi, cela n'étoit point si mauvais.

LA COMEDIE.

Hé bien, Messieurs, avez-vous bien-tôt fini votre conversation? il me semble que ce n'est pas pour cela que vous êtes ici, & que vous y venez demander une Piéce à Thalie?

THALIE.

Ils n'en auront point de ma façon, tant que leurs goûts ne seront pas mieux d'accord. Mais à présent que me voilà tout-à-fait réveillée; adieu je m'en retourne sur le Parnasse, faire ma paix avec Apollon, en attendant que toute la Troupe soit rassemblée, & que quelque Génie supérieur vienne m'y trouver.

SCENE IV.

LA COME'DIE, L'AVOCAT, LE COMMANDEUR, LE MARCHAND, LE PETIT MAITRE.

LE MARCHAND.

PArbleu, Monſieur l'Avocat, vous êtes cauſe que Thalie nous abandonne, par la difficulté qu'elle trouve à vous contenter. Mais quel bruit entens-je ?

(*On entend un bruit de Haut-bois & de Tambours.*)

LA COME'DIE.

C'eſt la Folie qui fait battre la Caiſſe ici au tour pour faire des recruës pour ſon Régiment. Mais la voici elle-même qui vient à propos à votre ſecours. C'eſt une étourdie, qui au défaut de Thalie, pourra peut-être ſur le champ trouver quelque heureuſe ſaillie qui amuſera le Public, & me tirera d'embarras. Mais elle eſt depuis un tems ſi entêtée de l'Opéra, qu'elle ne marche plus qu'en chantant

& en danſant. Heureuſement elle a toujours à ſa ſuite quelques Poëtes, qui pourront faire votre affaire.

LE MARCHAND.

A la bonne-heure. J'aime encore mieux une Piéce dictée ſur le champ par la Folie, que d'attendre que Thalie nous en envoye une du Mont-Parnaſſe. J'aime à jouir, moi.

SCENE V.

LES ACTEURS PRE'CE'DENS, LA FOLIE & ſa ſuite, MOMUS.

LA FOLIE *chante & danſe.*

RITOURNELLE GAYE.

Fuyez loin de nous,
Triſte Foux,
Foux mélancoliques,
Colériques,
Frénétiques,
Fuyez loin de nous.

Venez aimables Foux, dont l'heureuſe manie
Eſt de rire & de chanter,
De prendre & de quitter,
Tantôt Cloris, tantôt Silvie,
Et de vouloir goûter
De tous les plaiſirs de la vie,
Sans qu'aucun vous puiſſe arrêter.
Ah ! l'agréable Folie !

LA COME'DIE.

Aimable Déeſſe, laiſſez pour un moment vos plaiſirs, pour nous tirer de l'embarras où nous ſommes.

LA FOLIE.

Bon ! la Folie tirer les gens d'embarras ! on dit que c'eſt moi qui les y plonge.

LA COME'DIE.

Aſſez ſouvent ; mais il faut avoüer auſſi que vous êtes quelquefois heureuſe.

LA FOLIE.

Hé bien, en quoi vous puis-je faire part de mon bonheur ?

LA COME'DIE.

En tirant de votre cerveau l'idée de quelque Divertiſſement comique, qui puiſſe amuſer Paris pendant cette Automne, & le dédommager de l'abſence de Melpoméne, & de la Troupe Italienne,

LA

LA FOLIE, *accompagnée des Violons.*

Ah ! je ſens Apollon,
Qui déja m'inſpire :
J'entens le ſon,
De ſa Lyre, lyre, lyre, lyre,
J'entens le ſon
De ſon Violon.

SYMPHONIE.

LA FOLIE, *avec des accompagnemens.*

Quelle plaiſante idée en ce moment me frappe,
Elle eſt nouvelle, elle réuſſira.
Ah ! ah ! ah ! .... je la tiens .... mais non, elle m'échappe.
J'y ſuis enfin .... non, ce n'eſt pas cela ....
Elle revient, je la rattrappe,
Ecoutez, la voilà.

Donnez au Public deux Actes différens, un dans le goût François, & l'autre dans le goût Italien.

LA COMEDIE.

Une piéce dans le goût Italien, repréſentée par les Comédiens François ! pour le coup voilà bien un trait de la Folie.

LA FOLIE.

Ma foi Madame la Comédie Françoiſe, vous avez beau dire ; vous ne pouvez dans ce tems-ci

vous ſauver que par quelque choſe d'extraordinaire. Votre premiére Piéce aura pour titre : *les Nouveaux Débarqués :* & la ſeconde, *la Françoiſe Italienne.*

LA COME'DIE.

Mais il faut du moins un Prologue.

LA FOLIE.

Mon arrivée imprévüë, pour vous tirer d'embarras, en ſervira, avec quelques Vaudevilles que nous gliſſerons par-ci par-là. Je ne manque pas de Muſiciens, comme vous ſçavez ; & tandis que mes Poëtes vont travailler pour vous, reſtez quelque tems en ma Compagnie, ſi vous vous y ennuyez, vous ſerez plus fou que moi. Allons, marche à moi, le Régiment de la Calotte.



DIVERTISSEMENT.

Le Régiment conduit par Momus, passe sur le Theâtre, il est composé de toutes sortes de caractères, plus fous les uns que les autres.

ENTRE'E
de six Porte-Marottes.

MOMUS ET LA FOLIE.

HEureux Calottins, livrez-vous
Aux Ris, aux Jeux, à l'Allégresse.
Heureux Calottins, livrez-vous,
Aux plaisirs les plus doux.

MOMUS *seul.*

Sages du tems, vous seriez fous
Si l'austère raison vous occupoit sans cesse!
Sages du tems, vous seriez fous
Mille fois plus que nous.

ENSEMBLE.

Heureux Calottins, livrez-vous
Aux Ris, aux Jeux, à l'Allégresse.
Heureux Calottins, livrez-vous,
Aux plaisirs les plus doux.

ENTRE'E DE FOUS.



VAUDEVILLE.

DAmis pour groſſir ſon Tréſor,
Vouloit changer le Cuivre en Or,
Il a paſſé toute ſa vie
A s'inſtruire dans la Chymie.
Que lui reſte-t-il à préſent ?
Il nourrit ſa Femme de vent,
Il a vendu ſa cotte.
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

Lubin jaloux & curieux,
Obſervoit ſa Femme en tous lieux :
Ennuyé de n'y rien connoître,
Il ſe déguiſe en Petit Maître ;
Il eſt bien-tôt heureux Amant,
Et ſe fait ce qu'il craignoit tant ;
Ah ! que l'épreuve eſt ſotte !
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

Jadis Cléon pour s'enrichir,
Ne donnoit dans aucun plaisir,
Le voilà septuagénaire,
De tout son bien que va-t-il faire ?
Près d'entrer dans le Monument,
Il entreprend un Bâtiment,
La plaisante Marotte !
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

Après s'être raillé long-tems
De tous les Maris m'écontens,
Blaise à soixante ans se marie,
Il prend Femme jeune & jolie,
Qui n'attend pas le bout de l'an,
Pour le mener tambour battant,
Ah ! comme on le balotte !
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

Mon Tuteur me fait élever,
Croyant pour lui me conserver,
Il me nourrit dans l'ignorance,
Mais je n'en ai pas tant qu'il pense,

A quatorze ans, ah ! voyez donc,
Comme je voudrois d'un Barbon,
Je ne ſuis pas ſi ſotte !
Et plan, plan plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

AU PARTERRE.

Meſſieurs du Parterre c'eſt vous
Qui conduiſez le goût de tous :
Si vous approuvez cet Ouvrage,
On dira que l'Auteur eſt ſage :
Si vous en jugez autrement,
On ſuivra votre Jugement,
On dira qu'il radotte :
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

ENTRE'E GE'NE'RALE de Fous & de Folles.

LES NOUVEAUX DÉBARQUÉS,

COMEDIE.

ACTEURS.

DORIMONT, Mari de Dorimene.

DORIMENE, Femme de Dorimont.

BAGUENAUDIER, Maître de Forges, Amoureux de Dorimene.

LE BARON, Fils de Baguenaudier.

ZERBINE, Suivante de Dorimene.

L'EVEILLE', Homme d'intrigue.

La Scene est à Paris, chez Dorimont.



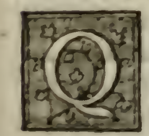
LES NOUVEAUX DÉBARQUÉS,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

L'EVEILLE', ZERBINE.

ZERBINE.



Uoi, Monſieur l'Eveillé, ſeroit-il poſſible que nous fuſſions du même Pays ?

L'EVEILLE'.

N'en doute point, ma chere Zerbine, je ſuis Nivernois : mais achéve en peu de mots toute ton Hiſtoire, & me dis comment tu tombas entre les

mains de ces Bohémiens qui t'enlevérent à l'âge de six ans ?

ZERBINE.

Oh ! ma foi, il y a si long-tems, que je ne m'en souviens presque plus. Il suffit que je t'aye appris que je me nomme Isidore, fille unique de Maître Guillaume, riche Fermier du Nivernois ; qu'après avoir couru le Pays, malgré-moi, dix ou douze ans, avec cette bande d'Egyptiens, sous le nom de Zerbine, qu'ils m'avoient donné, je les ai quittés, pour m'en venir à Paris : qu'ayant écrit dans mon pays, j'ai appris que mon Pere & ma Mere étoient morts ; que le Seigneur de chez nous s'étoit emparé de mon bien, qui montoit à plus de vingt mille francs, qu'il ne vouloit point rendre ; que me voyant par cette nouvelle, réduite à servir, n'étant pas en état de poursuivre un Procès, je m'étois mise auprès de Madame Doriméne, qui par ses bontés, adoucit la rigueur de mon sort.

L'EVEILLE'.

Je t'ai écouté tout dire jusqu'au bout, & je vais t'apprendre bien des choses à mon tour. Celui qui s'est emparé de ton bien, est Monsieur Baguenaudier, arrivé depuis huit jours de Nevers, avec son benêt de Fils, Monsieur le Baron de la Baguenaudiere.

ZERBINE.

Comment ! ces deux originaux qui logent ici, &

qui viennent épouser les deux Cousines de Dorimont, mon Maître?

L'EVEILLE'.

Eux-mêmes. Qui ont depuis peu vendu leur Forge pour être de qualité. Mais je te dirai bien plus, ils n'ont aucune inclination pour celles qu'ils venoient épouser; ils sont tous deux devenus amoureux de Doriméne.

ZERBINE.

En voilà bien d'un autre. Quoi! ces deux benêts aimeroient ma Maîtresse, qui est la sagesse même, & qui a pour époux un jeune homme, qu'elle aime à la folie?

L'EVEILLE'.

Il n'importe. Ils l'aiment tous deux éperdûment, & ils sont persuadés qu'ils n'en sont pas haïs: mais le plaisant, c'est que le Pere & le Fils se cachent l'un de l'autre, & sont rivaux sans le sçavoir: Ils m'ont fait en particulier confidence de leur passion, & m'ont sur-tout bien recommandé le secret.

ZERBINE.

Et quel est leur espoir, en aimant une femme mariée?

L'EVEILLE'.

Hé! tu juges bien que ce n'est pas pour l'épouser.

ZERBINE.

Et ces faquins-là osent se persuader que Dorimene sera assez folle pour les écouter?

L' E V E I L L E'.

Ils comptent ſur les préſens qu'ils ſont en état de lui envoyer. Quoiqu'ils ayent négligé de te faire reſtitution, ce ſont des gens qui jettent l'argent par les fenêtres, quand il s'agit de leurs plaiſirs.

Z E R B I N E.

Ils ne ſont pas les ſeuls : mais ma Maîtreſſe n'a que faire de leurs préſens, elle a un mari qui ne lui refuſe rien, & leurs libéralités ne feront pas capables de la tenter.

L' E V E I L L E'.

J'en ſuis perſuadé; mais il ne faut pas qu'il leur en coûte moins.

Z E R B I N E.

Qu'entens-tu par-là ?

L' E V E I L L E'.

J'entens que nous leur ferons accroire que Doriméne aura accepté leurs préſens, & que nous les garderons, ſeulement pour acquitter leur conſcience de la reſtitution qu'ils doivent te faire.

Z E R B I N E.

Cela n'eſt pas ſi mal imaginé, mais l'exécution m'en paroît un peu difficile.

L' E V E I L L E'.

Il n'y a rien de plus aiſé : ſonge que nous avons à faire à des ſots, tu en vas juger par leur ſtile épiſtolaire : Tiens, voilà les Lettres qu'ils m'ont chargé, chacun en leur particulier, de faire tenir

adroitement à Doriméne. Voilà d'abord celle du Pere, tu n'as qu'à la lire, tu verras qu'il n'a pas encore oublié qu'il a été ci-devant Maître de Forge.

ZERBINE *lit.*

Madame, quand vous auriez le cœur dur comme une Enclume, j'ose espérer qu'il s'amolira dans la fournaise de mon amour : Tout mon bien est à votre service, vous en pouvez disposer, ne laissez pas éteindre une si belle ardeur, & songez qu'il faut battre le fer tandis qu'il est chaud.

Voila une expression tout à fait nouvelle, & cependant on ne peut s'expliquer plus clairement.

L'EVEILLE'.

Je te vais lire la Lettre du Fils, qui a été quelque tems dans le négoce.

Il lit.

Madame, je vous écris ces lignes, pour vous faire sçavoir que je vous aime de tout mon cœur, Dieu veüille qu'ainsi soit de vous. Je ne sçai à quoi employer mon argent, & il est tout à votre service; espérant néanmoins que vos appas m'en payeront la rente à un denier raisonnable.

ZERBINE.

Ma foi, le Pere & le Fils sont aussi extravagants l'un que l'autre, & voilà un stile à se faire jetter par les fenêtres. Je ne montrerai point absolument ces Lettres à ma Maîtresse.

L'EVEILLE'.

La peste ! il faut bien t'en garder. Tu n'auras seulement qu'à y faire réponse toi-même en son nom ; ils ne connoissent point son écriture ni la tienne.

ZERBINE.

Et que peut-on répondre à de pareilles sottises ?

L'EVEILLE'.

Il faut leur parler sur le même ton. Vous m'offrez votre bien, je l'accepte. Envoyez-moi d'abord ceci, cela, des étoffes, de l'argent, des bijoux, une montre, un colier, des boucles d'oreilles.

ZERBINE.

Bon ! des boucles d'oreilles ! en voici encore, que mon Maître a achetées ce matin à sa femme, & qu'il m'a ordonné de mettre sur sa toilette quand elle se masquera tantôt pour le Bal : il veut la surprendre agréablement.

L'EVEILLE'.

Montre-moi ces boucles ; elles sont ma foi fort belles.

ZERBINE.

Je te dis que ma Maîtresse ne manque d'aucune chose, & qu'ils ne peuvent rien lui offrir qu'elle n'ait déja.

L'EVEILLE'.

Bon, bon ! qu'importe. mais les voici : allons promptement dans ta chambre, faire réponse à leurs Lettres.

SCENE

SCENE II.

BAGUENAUDIER, LE BARON.

BAGUENAUDIER.

OUi mon Fils, j'ai fait des réfléxions très sérieuses sur mon futur mariage. Je ne veux point m'exposer à de nouveaux chagrins. Vous sçavez tous les tours que feue votre mere m'a fait de son vivant.

LE BARON.

Oh que oüi !

BAGUENAUDIER.

Aussi, je suis résolu de ne plus m'engager si sottement. Et pour vous, si vous m'en croyez, vous ne vous marirez point non plus.

LE BARON.

Oh que non !

BAGUENAUDIER.

Il faudra nous dégager adroitement de la parole que nous avons donné à Dorimont, d'épouser ses Parentes.

LE BARON.

Oh que oüi !

BAGUENAUDIER.

Ce que je vous en dis, c'eſt plus pour vous que pour moi ; car beau & bien fait comme j'ai toujours été, ſi je n'ai pû avoir une femme à moi ſeul, & ſi votre mere par ſa conduite a fait croire à tout le monde que vous n'étiez pas mon fils, jugez où vous en ſeriez, avec une femme d'humeur coquette, vous qui ne me valez pas, à beaucoup près, & qui avez l'air, entre nous, d'un vrai nigaud.

LE BARON.

On dit pourtant, mon Pere, que je vous reſſemble.

BAGUENAUDIER.

Oh que nenni, vous n'avez par l'air ſi éveillé que je l'ai encore à mon âge. Je paſſe pour la galanterie même, & j'ai toujours été aimé de toutes les femmes, hors de la mienne.

LE BARON.

Eſt-ce que vous croyez, mon Pere, que toutes les femme ne m'aiment pas auſſi ? L'autre jour en paſſant dans la ruë, j'en vis une demie douzaine qui dirent en me voyant, voilà un jeune homme qui à l'air bien dégourdi.

BAGUENAUDIER.

Tant mieux ſi cela eſt ainſi. Contez-en à toutes les belles tour à tour, mais n'épouſez jamais.

LE BARON.

Je ne ſuis pas ſi niais, & j'eſpére que vous entendrez bien-tôt parler de mes fredaines.

SCENE III.

BAGUENAUDIER *seul.*

CE que c'est que de donner de l'éducation aux enfans! si je n'avois pris soin de ce garçon-là, ce seroit le plus grand benêt de notre Pays. Il faut tout dire; il a deja marché à l'Arriere-bàn, & cela forme bien un jeune homme. Mais voici l'Eveillé.



SCENE IV.

BAGUENAUDIER, L'EVEILLÉ.

BAGUENAUDIER.

HE' bien, qu'as-tu fait? Doriméne a-t-elle reçu ma Lettre?

L'EVEILLÉ.

Ma foi, Monſieur, vous êtes plus heureux que ſage, & je n'aurois jamais crû Doriméne capable d'écouter un autre que ſon mari.

BAGUENAUDIER.

Comment! tu m'apportes donc de bonnes nouvelles?

L'EVEILLÉ.

Si j'en crois les tranſports qu'elle a fait éclater, en liſant votre Lettre, la réponſe doit vous être bien agréable.

BAGUENAUDIER.

Liſons promptement.

(*Il lit.*)

Mon cher.... Ah! l'Eveillé, ce ſeul mot me va juſqu'au fond de l'ame.

L'EVEILLÉ

Continuez.

BAGUENAUDIER *lit.*

Mon cher, comme vous m'ecrivez sans façon, je vous fais une réponse de même : vous m'offrez votre cœur & votre bien, je ne refuse ni l'un ni l'autre ; je ne suis pas intéressée, mais j'ai besoin de bien des choses.

Ah ! c'est m'en dire assez. Allons, mon cher l'Eveillé ; aide-moi à imaginer ce qui pourra lui faire le plus de plaisir.

L'EVEILLE'.

C'est à quoi j'ai d'abord songé ; & voici des boucles d'oreilles magnifiques, dont elle est enchantée, & que son mari a trouvé trop chéres, elles ne sont pourtant que de dix mille francs.

BAGUENAUDIER *regardant les boucles.*

Dix mille francs ! c'est marché donné. Tiens, voilà deux Billets, payables à vûë, qui passent cette somme, le reste est pour toi. Mais, dis-moi, le mari ne trouvera-t-il point à redire de voir ces boucles à sa femme ?

L'EVEILLE'.

Bon, bon, c'est un jeune sot à qui nous ferons croire tout ce que nous voudrons. Elle dira qu'elle a gâgné le gros lot de la Loterie.

BAGUENAUDIER.

Cela est trouvé à merveille. Va donc promptement les lui porter de ma part.

L'EVEILLE'.

Vous aurez le plaiſir de les lui voir aux oreilles dès aujourd'hui. Mais, Monſieur, tandis que vous êtes en humeur de dépenſer, ſi j'oſois vous faire reſſouvenir de feu Maître Guillaume, à qui votre pere en mourant avoua devoir une vingtaine de mille francs, qu'il vous chargea de payer à ſa fille.

BAGUENAUDIER.

De quoi Diable me vas-tu faire reſſouvenir? & qui t'a dit cela?

L'EVEILLE'.

Des gens du Pays.

BAGUENAUDIER.

Et de quoi ſe mêlent-ils? Il eſt vrai que mon pere en mourant, me chargea d'acquiter cette ſomme; ſi jamais je meurs, j'en chargerai mon fils, qui le recommandera de même à ſes héritiers, & cela ſera payé avec le tems.

L'EVEILLE'.

Fort-bien. Voilà comme les reſtitutions ſe font en Normandie.

BAGUENAUDIER.

Et de plus, où aller chercher cette fille? tout cela doit être mort à préſent. Mais ne parlons que de mon aimable Doriméne. Quand pourrai-je l'entretenir de mon amour?

L'EVEILLE'.

C'eſt ce qu'il ne faudra faire qu'avec de grandes

précautions ; car elle m'a averti que devant le monde elle ne feroit pas ſeulement ſemblant de vous connoître. Il faudra prendre l'occaſion du Bal que ſon mari donne aujourd'hui ici, en faveur de l'alliance que vous devez contracter avec ſes Couſines. Comme tout le monde y ſera déguiſé, vous pourrez l'entretenir ſous le maſque, ſans que perſonne s'en apperçoive.

BAGUENAUDIER.

Ah ! mon cher l'Eveillé, que tu as d'eſprit ! Adieu, va promptement porter à Dorimène ce que je lui envoye, & je ſçaurai tantôt ce que tu auras fait.

L'EVEILLÉ.

Ne vous mettez pas en peine, vos affaires ſont en bonnes mains.



SCENE V.

L'EVEILLE' *seul.*

CEla commence assez bien, & j'espére que cela finira de même. Allons promptement nous faire payer de ces billets. mais voici Monsieur Baguenaudier le Fils. Tandis que j'y suis, faisons d'une pierre deux coups.

SCENE VI.

LE BARON, L'EVEILLE'.

LE BARON.

IL y a long-tems que je te cherche. Hé bien, comment vont nos affaires ?

L'EVEILLE'.

Parbleu, Monsieur, il faut que vous soyez l'enfant gâté de l'Amour. Comment ! une Dame de la fierté de Doriméne, se rendre d'abord à votre premiére requête !

LE BARON.

Oh ! j'ai toujours jugé qu'elle étoit de bon goût. Tu as donc eu une réponse favorable ?

L'EVEILLE'.

L'EVEILLE'.

Tenez, lisez.

LE BARON *lit.*

Mon cher, comme vous m'écrivez sans façon, je vous fais une réponse de même : vous m'offrez votre cœur & votre bien, je ne refuse ni l'un ni l'autre ; je ne suis pas intéressée, mais j'ai besoin de bien des choses.

L'EVEILLE'.

Hé bien, Monsieur, êtes-vous content ?

LE BARON.

On ne peut pas davantage. Mais que tiens-tu là ?

L'EVEILLE'.

Ce sont des boucles de Diamans, qu'un de mes amis m'a donné à vendre.

LE BARON.

Ah, morbleu la bonne rencontre ! montre les-moi.

L'EVEILLE'.

Croyez moi, Monsieur, ne les regardez pas ; elles sont trop chéres. Mille pistolles !

LE BARON.

Te moques-tu ? elles valent plus que cela. Je viens de recevoir vingt mille francs en deux sacs, d'un de nos Marchands, tiens, cela me déchargera de la moitié, & je vais de ce pas présenter ces boucles à Doriméne.

L'EVEILLE'.

Ah! Monſieur, vous n'y ſongez pas? faire vous-même un préſent en face à une femme! vous la feriez rougir. Epargnez du moins ſa pudeur.

LE BARON.

Comment faudra-t-il donc s'y prendre?

L'EVEILLE'.

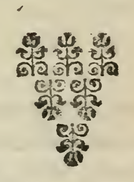
Comment? je vais vous le dire. Elle eſt maintenant à ſa toilette, & ſe fait coëffer pour le Bal; & Zerbine, ſa femme de chambre, que je tiens dans ma manche, lui mettra adroitement ces boucles aux oreilles au lieu des ſiennes; elle s'appercevra bien-tôt d'où lui viendra ce préſent.

LE BARON.

Tu as ma foi raiſon: avec tout mon eſprit je n'aurois jamais imaginé cela.

L'EVEILLE'.

J'entens ſortir quelqu'un de chez Doriméne, retirez-vous, qu'on ne nous voye enſemble.



SCENE VII.

L'EVEILLE' *seul.*

PAr ma foi, voilà deux grandes dupes, & je n'aurois j'amais crû les gens de mon Pays si faciles à tromper.

SCENE VIII.

L'EVEILLE', ZERBINE.

ZERBINE.

HE' bien, l'Eveillé, où en sommes-nous ?

L'EVEILLE'.

Nous sommes bien ; & 'j'ai vendu les boucles d'oreilles à nos deux benêts.

ZERBINE.

Ah malheureux ? qu'as-tu fait ?

L'EVEILLE'.

Oh, doucement, je les ai venduës, mais je ne les ai pas livrées. J'en ai tiré deux fois la valeur, & quelques petits revenans-bons ; & voici encore



les boucles de reſte, que tu peux aller mettre à préſent aux oreilles de ta Maîtreſſe.

ZERBINE.

Je vais lui préſenter de la part de ſon mari. Mais le voici qui revient de la Ville, amuſe-le ici un moment.

L'EVEILLÉ.

C'eſt bien dit.

SCENE IX.

DORIMONT, L'EVEILLÉ.

DORIMONT.

AH ! c'eſt vous, Monſieur l'Eveillé ? que faites-vous donc ici ? Vous en contez toujours à notre Zerbine.

L'EVEILLÉ.

Il eſt vrai, Monſieur, je ne ſçaurois voir une jolie fille, ſans m'y amuſer.

DORIMONT.

Comme tu me parois honnête garçon, je te la ferai épouſer, ſi le cœur t'en dit; pendant que nous ſommes en train de faire des mariages, il n'en coûtera pas plus.

L'EVEILLÉ.

Monſieur, cela n'eſt pas de refus.

DORIMONT.

C'eſt pour ce ſoir les accordailles de Meſſieurs Baguenaudier avec mes Couſines, & nous pourrons vous mettre de la partie.

L'EVEILLE'.

Monſieur, j'y conſens de tout mon cœur.

DORIMONT.

Je ne ſçai ſi ma femme aura .... Mais la voici déja en habit de maſque. Mon cher l'Eveillé, fais-moi le plaiſir d'aller avertir les violons, qu'ils ſe rendent au plûtôt ici. Je veux faire commencer le Bal inceſſamment.

L'EVEILLE' *à part.*

J'y vais, Monſieur. Allons tout d'un tems nous faire payer de nos billets.



SCENE X.

DORIMONT, DORIMENE.

DORIMENE.

EN vérité, Dorimont, vous êtes fou de m'avoir acheté des boucles de cette beauté. Cela est trop galant pour un mari.

DORIMONT.

Regardez-moi toujours comme votre Amant, Madame, & ne croyez pas que les nœuds du mariage puissent jamais rien diminuer de l'amour & de l'estime qui me les ont fait former.

DORIMENE.

Il seroit à souhaiter que vos aimables Parentes trouvassent dans ceux que vous leur destinez, des Epoux aussi galans; mais entre nous, ces Messieurs là ne me paroissent pas trop épris de leurs charmes. J'ai remarqué dans toutes les occasions, qu'ils ne jettoient pas seulement les yeux sur elles, & sembloient même affecter de n'adresser jamais la parole qu'à moi.

DORIMONT.

Ce sont des Provinciaux qui n'étoient jamais venus à Paris; cela ne sçait point encore son monde. Après tout, quoiqu'ils soient fort riches, s'ils

n'ont point de goût pour mes Couſines, je ne veux point les rendre malheureuſes : les choſes ont beau être avancées, il vaudroit mieux en reſter là, que de s'expoſer à des ſuites fâcheuſes.

DORIMENE.

Hé bien, laiſſez-moi faire, ſi vous voulez je leur parlerai : vos Couſines m'en ont déja prié, puiſqu'il faut que je vous le diſe, & ſans les commettre en aucune façon, non plus que vous, je découvrirai adroitement ce que ces Meſſieurs ont dans l'ame. Mais au moins, que cela n'apporte point de changement au Divertiſſement de ce ſoir.

DORIMONT.

Oh pour cela non, je vous aſſûre, ce n'eſt que vous que je régale, y prendra part qui voudra.

DORIMENE.

Voici ces Meſſieurs, laiſſez-moi avec eux, je vous réponds bien de découvrir leurs ſentimens.

SCENE XI.

DORIMENE, BAGUENAUDIER d'un côté du Théâtre, LE BARON de l'autre côté.

BAGUENAUDIER *bas.*

BOn, voilà Dorimont rentré, c'eſt ce que j'attendois.

LE BARON *bas.*

Dorimene ſeule, ah! quel bonheur!

BAGUENAUDIER *bas.*

Mais, que vient chercher ici mon importun de fils? Monſieur le Baron, éloignez vous, je voudrois dire un mot en particulier à Madame.

LE BARON.

Oh, s'il vous plaît, mon Pere, c'eſt moi qui ai à lui parler, & qui vous prie de vous en aller vous-même.

DORIMENE.

Hé bien, Meſſieurs, c'eſt donc à demain ce grand jour? je vous félicite par avance, ſur le choix que vous avez fait. Ce n'eſt pas parce qu'Agathe & Julie ſont parentes de mon mari, que je vous en parle, mais en vérité, on peut dire que ces Demoiſelles ont infiniment de mérite.

BAGUENAUDIER *faisant la révérence.*

Ah ! Madame, cela vous plaît à dire.

LE BARON.

Je crois, Madame, que cela ne vous donne aucune jalousie.

DORIMENE.

Comment de la jalousie ? pourquoi me dites-vous cela ?

LE BARON.

Hé . . . . . à cause de ce que vous sçavez.

BAGUENAUDIER.

Mon fils veut peut-être dire, que la plûpart des Dames envient ordinairement le bonheur des nouvelles mariées.

DORIMENE.

Il est vrai que le bonheur de ces Demoiselles peut être parfait ; mais je ne dois pas me tenir moins heureuse qu'elles.

BAGUENAUDIER.

Vous avez bien raison.

LE BARON.

Vous avez le cœur, c'est le principal.

DORIMENE.

Le cœur est beaucoup ; mais quand la personne nous plaît, c'est le comble du bonheur.

BAGUENAUDIER & LE BARON, *faisant la révérence & s'applaudissant : ils font des lazzis au tour des oreilles.*

Ah ! Madame !

DORIMENE.

Mais, que regardez-vous tous deux ſi attentivement ? mes boucles, apparemment ?

BAGUENAUDIER.

Non, Madame, je vous aſſûre, j'ai plus d'eſprit que cela.

LE BARON.

Pour moi, Madame, je n'y ſonge ſeulement pas.

DORIMENE.

C'eſt un préſent que l'on m'a fait aujourd'hui, elles ne ſont pas des plus belles, mais je m'en contente.

BAGUENAUDIER.

Vous avez bien de la bonté, Madame.

DORIMENE.

De quoi ?

BAGUENAUDIER.

De vous en contenter.

LE BARON.

Si elles ne ſont pas plus belles, Madame ce n'eſt pas ma faute.

DORIMENE.

Je le crois bien.

à part.

Voilà des gens bien peu polis ; il ſemble qu'ils s'attachent à vouloir mépriſer mes boucles.

LE BARON.

Vous ſçavez, Madame, que dans ces ſortes d'oc-

raisons, on prend ce qu'on trouve, & que souvent les connoisseurs....

DORIMENE.

Finissons, s'il vous plait ce propos. Il suffit, Messieurs, que mes boucles ne vous paroissent pas trop belles.

BAGUENAUDIER.

Je dirai bien plus? elles ne sont pas dignes des oreilles qui ont la bonté de les porter.

DORIMENE *à part.*

Ces gens-là ont perdu l'esprit. Vous êtes bien dégoûtés, Messieurs. Oh bien, pour peu qu'elles vallent, ce présent m'est toujours bien précieux de la part d'où il me vient.

BAGUENAUDIER & LE BARON *ensemble, faisant la révérence.*

Ah, Madame!

DORIMENE.

Brisons là-dessus, Messieurs. Je veux vous parler d'Agathe & de Julie. Il me semble que je ne vois point en vous un certain empressement à devenir heureux, & que vous regardez ces mariages avec quelqu'espéce de répugnance.

BAGUENAUDIER.

En pouvez-vous douter?

LE BARON.

C'est à mon Pere à vous dire ses raisons : pour moi vous sçavez déja les miennes.

DORIMENE.

Moi, je ſçais vos raiſons? Et qui me les auroit dites?

LE BARON.

Hé, mais.... vous ſçavez qu'on ne peut courir deux liévres à la fois, & que.... Mon Pere, allez vous-en, encore une fois; tenez, vous êtes ici de trop.

BAGUENAUDIER.

C'eſt bien plûtôt vous, qui m'y incommodez furieuſement, & je vous commande de vous retirer.

LE BARON.

Je vous obéis, mais j'enrage.



SCENE XII.

BAGUENAUDIER, DORIMENE.

BAGUENAUDIER.

MAintenant, que nous sommes seuls, vous voulez-bien, Madame, que je vous témoigne le ravissement où je suis d'être aimé d'une aussi belle personne que vous, & que....

DORIMENE.

Qu'est-ce que tout cela signifie? Extravaguez-vous? & songez-vous que vous parlez à moi?

BAGUENAUDIER.

Personne ne nous entend, belle Dorimene, & votre amour ne doit point se contraindre. Souffrez que je baise cette main qui m'a écrit si tendrement.

DORIMENE.

Ah, quelle insolence! hola, quelqu'un?

BAGUENAUDIER.

Hé, Madame, voulez-vous vous perdre?

DORIMENE.

Comment donc, me perdre? je veux que vous vous expliquiez devant tout le monde.

BAGUENAUDIER.

Ah ! Madame, après avoir fait réponſe à ma lettre d'une maniere ſi obligeante ?

DORIMENE.

Moi, je vous ai écrit ? Ah celui-là ne ſe peut pas ſupporter !

SCENE XIII.

DORIMONT, DORIMENE, BAGUENAUDIER, LE BARON.

LE BARON.

QU'eſt-ce donc que tout ceci, mon Pere ?

DORIMONT.

Qu'avez-vous, Madame, je vous trouve bien émuë.

DORIMENE.

Ce n'eſt rien.

DORIMONT.

Madame, ayez la bonté de me dire de quoi il s'agit.

DORIMENE.

C'eſt une bagatelle. C'eſt Monſieur, qui pré-

tend m'avoir écrit, & que je lui ai fait réponſe.

BAGUENAUDIER.

Hé bien, oui, Madame, puiſque vous le prenez ſur ce ton-là. Je dis la vérité, & voilà votre lettre.

DORIMONT.

Voyons.

Il lit.

Mon cher, comme vous m'écrivez ſans façon, je vous fais une réponſe de meme....

à Baguenaudier.

Allez, Monſieur, ce n'eſt-là, ni le ſtile, ni l'écriture de ma femme.

LE BARON.

Comment donc? & c'eſt une lettre pareille à celle qu'on m'a écrite tantôt?

BAGUENAUDIER.

A vous, mon Fils.

LE BARON.

Hé, oui, mon Pere.

DORIMONT.

Vous voyez bien, Monſieur, que vous êtes dans l'erreur?

BAGUENAUDIER.

Comment dans l'erreur! & les boucles que Madame a encore à ſes oreilles?

DORIMONT.

Quoi, Monſieur, vous voulez ſoutenir que ces boucles viennent de vous?

BAGUENAUDIER.

Sans doute.

DORIMONT.

Oh ! pour le coup, vous avez perdu tout-à-fait l'eſprit.

BAGUENAUDIER.

J'ai perdu l'eſprit ?

LE BARON.

Cela eſt vrai, mon Pere. Et pour faire finir toutes ces conteſtations, je veux bien vous avouer que c'eſt moi qui les ai envoyées à Madame.

DORIMONT.

En voici bien d'un autre ; & je vous trouve tous deux bien hardis, de tenir un pareil langage, lors que j'ai payé ce matin ces mêmes boucles de mon argent.

DORIMENE.

Il y a quelque choſe là-deſſous, que je ne comprend pas.

LE BARON.

Ma foi, ni moi non plus. Ce que je ſçais bien, c'eſt que j'ai payé tantôt ces boucles dix milles francs.

BAGUENAUDIER.

Et moi autant.

DORIMONT.

Et à qui ?

LE BARON.

A l'Eveillé.

BACUENAUDIER.

C'est aussi lui qui doit les avoir donné à Madame de ma part, & à qui j'en ai donné l'argent.

DORIMENE.

Comment, l'Eveillé auroit-il joué un tour de la sorte? Mais le voici.

SCENE DERNIERE.

DORIMONT, DORIMENE, BAGUENAUDIER, LE BARON, L'EVEILLE' déguisé en sabottier.

DORIMONT.

AH! Coquin!

BAGUENAUDIER.

Ah! Fourbe!

LE BARON.

Ah! Maraut!

L'EVEILLE'.

Ouais, je suis ici une plaisante entrée de Balet!

DORIMONT.

Il ne s'agit pas ici de badiner. Réponds à ces Messieurs & à moi, ou bien....

L'EVEILLE'.

Doucement, Meſſieurs, il n'eſt pas permis d'inſulter les Maſques.

BAGUENAUDIER.

Commence toujours par nous répondre. A qui as-tu tantôt donné ma lettre ?

L'EVEILLE'.

Votre lettre ?

BAGUENAUDIER.

Oui.

LE BARON.

Et la mienne ?

L'EVEILLE'.

Et la votre ? ſongez tous deux que vous m'avez recommandé le ſecret.

BAGUENAUDIER.

Il n'eſt plus queſtion de cela maintenant ; & je veux bien avoüer que j'avois écrit ce matin à Dorimene.

LE BARON.

Et moi de même.

L'EVEILLE'.

Puiſque vous voulez que je vous diſe la vérité, j'ai donné votre lettre à Zerbine, qui y a fait réponſe ſur le champ.

BAGUENAUDIER.

Madame ne les a donc pas reçuës ?

L'EVEILLE'.

La peſte ! nous n'avions garde de lui montrer

de pareilles extravagances. Madame est trop sage & trop raisonnable, pour souffrir qu'on l'aime.

BAGUENAUDIER.

Mais par quelle avanture a-t-elle reçû les boucles d'oreilles?

L'EVEILLE'.

Et de quoi vous embarassez-vous?

LE BARON.

Comment! de quoi nous nous embarassons,

DORIMONT.

C'est moi qui veux sçavoir aussi, pourquoi ces boucles que j'ai achetées ce matin pour ma femme....

L'EVEILLE'.

Doucement. Faites-moi l'honneur de me répondre à votre tour.

à Baguenaudier.

Ne vouliez-vous pas faire ce présent à Madame?

BAGUENAUDIER.

Oui.

L'EVEILLE' *au Baron.*

Et vous de même?

LE BARON.

Il est vrai.

L'EVEILLE' *à Dorimont.*

Et vous, Monsieur, ne vouliez-vous pas que Madame eût des boucles d'oreilles?

DORIMONT.

Sans doute.

L'EVEILLE'.

Hé bien, elle les a, de quoi vous plaignez-vous ?

LE BARON.

Ma foi, il ſe mocque encore de nous.

BAGUENAUDIER.

Mais, Coquin, qu'as-tu fait de notre argent ?

L'EVEILLE'.

Une reſtitution.

BAGUENAUDIER.

Comment une reſtitution ?

L'EVEILLE'.

Ne deviez-vous pas à feu Maître Guillaume le Fermier, vingt mille francs avec les arrérages ?

BAGUENAUDIER.

Mais, traître, qu'a de commun la ſucceſſion de Maître Guillaume avec l'affaire dont il s'agit ?

L'EVEILLE'.

Je ſçavois que votre pere vous avoit recommandé en mourant, de les reſtituer à ſa fille ; vous n'en avez rien fait. J'ai acquitté ſa conſcience, & la vôtre, & celle de vos héritiers futurs, en les donnant à Zerbine.

BAGUENAUDIER.

Et pourquoi à Zerbine ?

L'EVEILLE'.

Parce qu'elle eſt fille unique de Maître Guillaume, & elle va bientôt vous en aſſûrer.

DORIMONT.

Mais, Coquin, pourquoi commettre ma femme?

L'EVEILLE'.

Est-ce ma faute, si ces Messieurs en étoient tous deux amoureux à la rage?

DORIMONT.

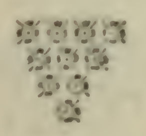
Amoureux de ma femme, dans le tems que vous deviez épouser mes Cousines! Elles vous faisoient trop d'honneur.

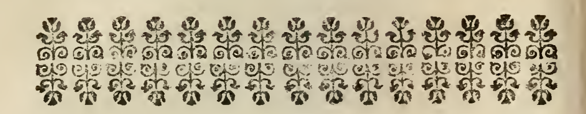
DORIMENE.

En vérité, Messieurs, je suis ravie du tour qu'on vous a joué: & je prens Zerbine & l'Eveille sous ma protection, pour vous punir de la mauvaise opinion que vous avez eue de moi.

DORIMONT.

Oh, Madame, vous prenez cette affaire encore trop sérieusement, & je trouve l'aventure de ces Messieurs trop plaisante pour n'en pas rire tout le premier. Cela ne doit point déranger notre Divertissement: Voici les masques qui s'assemblent, faisons commencer le Bal.





DIVERTISSEMENT.

ENTRÉE DE MASQUES.

UN MASQUE *chante.*

AH ! que le Bal a des plaisirs charmans !
Sous différens déguisemens,
On s'engage,
On se dégage,
A tous momens :
Tendres Amans,
Que vous seriez contens,
Si dans tout ce badinage,
Les belles du tems
Ne déguisoient que leurs visages.

ENTRE'E DE MASQUES.



MENUETS.

CLitandre eſt ſage autant qu'on le peut être,
Quand d'une belle il devient amoureux :
Mais auſſi-tôt qu'il eſt Amant heureux,
Le maſque tombe, on voit le Petit Maître.

D'un riche Epoux voulant faire l'emplette,
Laïs s'étoit déguiſée en Agnès ;
Mais elle tient la bête en ſes filets,
Le maſque tombe, & l'on voit la Coquete.

La prude Iris, ſous ombre de ſageſſe,
Ferme l'oreille aux ſoupirs amoureux ;
On fait briller une bourſe à ſes yeux,
Le maſque tombe, elle n'eſt plus tygreſſe.

D'un riche habit un Parvenu ſe pare,
Tant qu'il ſe taît, il en peut impoſer ;
Mais auſſi-tôt qu'il commence à jaſer,
Le maſque tombe, & le ſot ſe déclare.

Certain mari faiſoit le difficile,
Et ſur l'honneur n'entendoit pas raiſon :
Un Financier a meublé ſa maiſon,
Le maſque tombe, on voit l'Epoux docile.

ENTRÉE DE MASQUES, déguiſés en Polonois & en Polonoiſes.



VAUDEVILLE,

VAUDEVILLE.

QUand un Berger de bonne grace,
Vient me demander un baiser,
Faut-il le refuser ?
Ah ! pour un baiser passe :
Mais s'il venoit, tout-ci, tout-ça,
Bredi, breda,
D'une main indiscrette,
Lever ma Colerette,
Alte-là.

Quoique l'on dise & que l'on fasse,
Fillette peut secrettement
Ecouter un Amant,
Encore un autre passe :
Mais s'il falloit, tout-ci, tout-ça,
Bredi, breda,
Que sans en rien rabattre,
Elle alla jusqu'à quatre,
Alte-là.

Quand d'un œil fripon on m'agace,
Et qu'on me choisit pour Amant,
Je me rends aisément,
Une amourette passe :
Mais si l'on veut, tout-ci, tout-ça.
Bredi, breda,
En changeant de langage,
Parler de mariage,
Alte-là.

LA PETITE FILLE.

Maman du Couvent me menace,
Si je n'attends jusqu'à quinze ans
Pour avoir des Amans;
Ah! jusqu'à quinze ans passe :
Mais s'il falloit, tout-ci, tout-ça,
Bredi, breda,
Attendre jusqu'à seize,
Cela change la thèse,
Alte-là.

AU PARTERRE.

En vain le Critique menace,

Messieurs, si vous êtes contens,
Il faut malgré ses dents
Que notre Piéce passe :
Mais si d'ailleurs, tout-ci, tout-ça,
Bredi, breda,
Le Parterre équitable,
La trouve condamnable,
Alte-là.

ENTRÉE GÉNÉRALE de tous les Masques.



LA FRANÇOISE ITALIENNE,

COMEDIE.

ACTEURS.

PANTALON, Tuteur & Amoureux d'Agathine.

AGATHINE.

LUCIDOR, Amant d'Agathine.

NISON, Femme de Chambre d'Agàthine.

SCAPIN, Confident de Pantalon.

LE NOTAIRE, Bredouilleur.

JASMIN, Laquais.

MUSICIENS & DANSEURS

VIOLONS.

La Scene est à Paris, chez Pantalon.



LA FRANÇOISE ITALIENNE,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

AGATHINE, NISON.

AGATHINE.


Ui, ma chere Nison, je suis au désespoir. J'apprens dans ce moment, que Pantalon, mon Tuteur, est de retour à Paris, de son voyage d'Italie, qu'il est descendu ce matin, chez un certain Docteur, Lanternon, son ancien ami, & qu'il va venir ici tout à l'heure.

NISON.

Hé bien, qu'il vienne, je l'attens de pied ferme.

AGATHINE.

Mais, tu ſçais bien, Niſon, que ſur ce que ce maraut de Scapin lui a fait écrire de Paris, que j'avois à mon ſervice une Françoiſe qui introduiſoit tous les jours un jeune homme dans la maiſon, il ma recommandé par ſes derniéres lettres de te chaſſer, & de prendre une Femme de chambre Italienne en ta place, que va-t-il dire, s'il te trouve ici ?

NISON.

Que voulez-vous qu'il diſe ? Il ne m'a jamais vû. Eſt-ce que je ne ſçais pas aſſez d'Italien pour paſſer pour Italienne. Vous lui ferez accroire que vous avez ſuivi ſes ordres, & que je ſuis celle que vous avez pris à la place de la Femme de chambre Françoiſe que vous avez chaſſée.

AGATHINE.

Mais Scapin qui te verra ?

NISON.

Ne craignez rien, Scapin ne viendra d'aujourd'hui ici ; il compte que Pantalon n'arrivera que demain, & nous aurons tout le tems qu'il nous faudra pour tromper votre vieux Tuteur, & faire enſorte que Lucidor vous épouſe à ſa barbe. Tout eſt diſpoſé pour cela.

AGATHINE.

Ah ! je crains que l'arrivée imprévûe de Pantalon ne nous donne bien de l'embarras. Lucidor qui n'en ſçait encore rien, viendra ici dans le tems qu'il y ſera : il aménera peut-être avec lui les violons & les Muſiciens, qui doivent exécuter le petit Divertiſſement qu'il nous donne aujourd'hui. Que dira Pantalon, de voir tous ces préparatifs ?

NISON.

Et mort de ma vie, ne cherchez point de chagrins dans l'avenir. Quand les embarras naitront, votre amour & mon adreſſe nous inſpireront les moyens de nous en tirer.

AGATHINE.

Jamais on ne te prendra pour une Italienne à ton accent.

NISON.

Bon, bon, je dirai que Paris m'a corrompu ma langue maternelle. Mais dites-moi, Pantalon ne ſçait-il pas le François ?

AGATHINE.

Il entend quelques mots par-ci par là. Mais en le voulant parler, il confond à tous momens les deux langues enſemble, & parle quelquefois un baragouin qui n'eſt ni François ni Italien.

NISON.

Tant mieux, tant mieux, nous lui en ferons bien paſſer.

AGATHINE.

Il ne ſera pas fort difficile. Mais revenons à Lucidor. Si Pantalon en arrivant veut m'épouſer, ſuivant le teſtament de mon Pere ?

NISON.

Votre Pere étoit un vieux radoteur. C'eſt bien aux morts à vouloir régler les volontés des vivans. Paſſez outre, Mademoiſelle. On ne reviendra pas de l'autre monde vous en faire des reproches.

AGATHINE.

Mais, Pantalon ſe va ſervir de l'autorité que lui donne ce Teſtament. Il gardera peut-être mon bien.

NISON.

Oui-dà, cela mérite réfléxion. En ce cas, il faut le ménager, & lui faire bonne mine en arrivant pour le mieux attraper.



SCENE II.

PANTALON derriére le Théâtre, AGATHINE, NISON.

PANTALON *derriére le Théâtre.*

ANdaté certaré il Notaro ſubito, ſubito.

AGATHINE.

Ah! j'entends la voix de mon Tuteur, je ſuis dans un trouble ſi grand, que je ne me connois plus.

NISON.

Allons, allons, Mademoiſelle, il faut vous raſſûrer, & lui faire plus d'amitié que jamais, pour le mieux faire donner dans le panneau.

PANTALON *derriére le Théâtre.*

Oh di caza.

AGATHINE.

Qui heurte?

PANTALON.

Pantalon de Bizognoſi.

AGATHINE *lui ouvre & l'embraſſe.*

Ah! Signor Pantalone.

PANTALON.

Bondi, bondi, cara Agathina; je mourrois d'impatienza di retournare in queſto paeze per embraſſer vous.

AGATHINE.

Ah ! Signor, quanto mi a durato il Tempo !

PANTALON *faisant des révérences.*

Ah ! obligatissimo. Ma parlaté Franceze per mé l'aprendre à mi, je vous en prie.

NISON *faisant des révérences à l'Italienne.*

La riverisco, Signor Pantalone.

PANTALON.

Servitor. Chi e questa ?

ACATHINE.

C'est une Italienne que j'ai prise à mon service à la place de cette Françoise que vous m'avez fait renvoyer.

PANTALON.

Bene, bene ; & come si appelle questa ?

NISON.

Violetta, per servir la. Ah ! Signor Pantalone, la mia patrone a esté bien malinconica pendant il vostro viaggio.

PANTALON.

Lo credo.

NISON.

La povretta vous attendoit à tout-momento ; & l'astro giorno entendant braire un azino, elle est descenduë subito credendo chez fosté voi.

PANTALON.

Ah ! la bella preuve d'amour, est-ce que j'ai la voix d'un azino, ma ne sçavez pas vous mieux parlare Francezé.

NISON.

Ah ! ſi Signor, ze le parle un petit brin mieux quand ze le veux.

PANTALON.

Hé bien, parlate ſempré Francezé, quand je ne l'entendrez pas ze vous diro.

NISON.

Puis que vous le voulez, Monſieu, ze parleré Franceze le mieux que ze le pouéré.

PANTALON.

Et brave, brave baſta couſſi, maintenant je vous diro que j'ai paſſé chez le Notaro per noſtro Contratto di matrimonio, & queſtio Notaro n'entend pas una ſola parola Italiana ; & il parla le Francezé tant preſto, tant preſto, que mi ni entendo niente.

AGATHINE.

Cela eſt aſſez embaraſſant d'avoir affaire à un bredouilleur.

PANTALON.

Ma vous lui dicterez en Francezé mes intentioni, que je vais ſcivere en Italiano dans le mio cabinetto. adeſſo, adeſſo.

AGATHINE.

Allez, Monſieur, allez, je ferai tout ce qu'il vous plaira.

SCENE III.

AGATHINE, NISON.

NISON.

COurage, Mademoiſelle, cela va à merveille. Le Notaire n'entend pas l'Italien, & Pantalon n'entend guéres mieux le François, nous allons mettre dans le Contrat tout ce que nous voudrons, Laiſſez-moi conduire cette affaire.

AGATHINE.

Je comprend ton deſſein, cela ſuffit. Mais que vois-je ? Lucidor avec des Violons.



SCENE IV.

LUCIDOR, AGATHINE, NISON, VIOLONS.

AGATHINE.

AH ! Lucidor, je tremble. A quoi vous exposez-vous ? Pantalon vient d'arriver. Il eſt ici près dans ſon cabinet.

LUCIDOR.

Qu'entens-je ? Niſon m'avoit aſſuré qu'il n'arrivoit que demain. Quel contretems, dans le moment que je viens d'apprendre que mon Pere après s'être enrichi dans les pays Etrangers, eſt depuis un mois à Paris *incognito*.

AGATHINE.

Et que n'allez-vous au plûtôt le chercher ?

LUCIDOR.

Comme des intérêts particuliers l'ont obligé de changer de nom, on ne m'a pû inſtruire encore de ſa demeure. Mais je dois me trouver aujourd'hui dans un endroit, où il ne manquera pas de ſe rendre.

NISON.

Tout cela eſt bel & bon ; mais cela n'empêche-

ra pas Pantalon de s'obſtiner à vouloir épouſer Mademoiſelle. Laiſſez-moi toujours achever un projet que j'ai en tête. Vous ſçaurez que je paſſe ici pour Italienne, & que . . . . Mais j'entens du bruit, & c'eſt Pantalon lui-même.

SCENE V.

PANTALON, LUCIDOR, AGATHINE, NISON. VIOLONS.

PANTALON *à part.*

QUé vois-jé ? un Cavaliero dans la mia Caza.

NISON.

Ne vous démontez point, & laiſſez-moi faire.

Elle chante.

No non, Temeté, la verita. Ah ! Signor Pantalon, vous voilà ! Monſieur, il eſt un Maître de Muſique, qui mi fait ricordare una canzonetta.

PANTALON.

Monſiu eſt un Maeſtré de Muſica ?

NISON.

Signor ſi ; & les autres ſont les Violoni.

LUCIDOR.

LUCIDOR.

Oui, Monſieur, je viens vous offrir mes ſervices : ayant appris que vous vous mariez aujourd'hui, je venois vous faire entendre un petit divertiſſement de ma compoſition ; c'eſt la coûtume des Muſiciens de ce pays de venir offrir aux nouveaux Mariés un plat de leur métier.

PANTALON.

Ah ! ſom obligato à voſſignoria, j'aime fort la Muſica ; ma ce ne ſera qué per, tantôt, per ſervir di préludio al mio matrimonio.

LUCIDOR.

Quand il vous plaira, Monſieur.

PANTALON.

Bené, bené. Ma faté un peu recordaré à Violetta la ſua canzſonetta preſentement.

AGATHINE.

Monſieur, elle ne la ſçait pas encore aſſez bien.

NISON.

Pardonné mi, la mia Patrona, je la canterai bien avec les Violoni.

LUCIDOR.

Si cela eſt ainſi, Meſſieurs, allez, s'il vous plaît, vous placer dans quelqu'endroit de cette Salle pour ne pas étouffer la voix.

AGATHINE *bas à Niſon.*

Es-tu folle de te hazarder à chanter de l'Italien,

NISON.

Ne vous mettez pas en peine, c'est un air que j'ai appris à la Comédie Italienne, & je me tirerai bien d'affaire.

LUCIDOR *aux Violons.*

Allons, Messieurs, accompagnez cet air comme vous pourrez, je n'ai rien à vous dire.

NISON *chante un air Italien, où elle imite la Cantatrice de la Comédie Italienne.*

PANTALON.

Oh! la bella Musica! la bella Musica!

LUCIDOR.

Monsieur, vous verrez tout autre chose tantôt, & je veux même vous amener des Danseurs, tous habillés en Italiens comiques, pour mieux répondre à votre goût, & rendre le Divertissement plus complet.

PANTALON.

Et comé si appelle lé vostro Divertimento.

LUCIDOR.

Monsieur, celá n'a point de titre: Ce sont des Vaudevilles sur les divers embarras où l'on se trouve souvent dans tous les états de la vie.

PANTALON.

Védérémo, védérémo.

AGATHINE.

Mais, vous-même, Monsieur, ne serez-vous

pas fort embaraffé de faire éxécuter une pareille idée ? & cela ne coûtera-t-il point trop ?

LUCIDOR.

Ah ! Madame, c'eft une bagatelle, & d'ailleurs je ne fuis pas intéreffé. Je travaille plus pour la gloire que pour autre chofe.

NISON.

Ah ! Signor, ce Muficien-là n'a pas fon pareil, c'eft un huomo inimitable.

LUCIDOR.

Monfieur, jufqu'au revoir.

PANTALON.

Ah ! Signor, obligatiffimo à voffignoria.



SCENE VI.

PANTALON, AGATHINE, NISON.

AGATHINE.

HE' bien, Monsieur, auriez-vous crû que Violette sçût si bien chanter ?

PANTALON.

Oh ! una figlia comme elle è un tesoro.

AGATHINE.

Il faut qu'elle continuë à apprendre la Musique, cela vous désennuira de tems en tems : je me charge de contenter le Maître de Musique.

NISON.

Ah ! Signora Patrona, je vous serai bien obligée : hélas ! povretta mi, je ne gâgne pas assez pour le payer.

AGATHINE.

Allez, allez, Violette, je vous rehausserai vos gages . . . .

Bas à Nison.

Mais, que vois-je ? Ah c'est Scapin ! tout est perdu.

SCENE VII.

PANTALON, AGATHINE, NISON, SCAPIN.

SCAPIN.

AH, ah, c'est vous, Monsieur, vous voilà donc à la fin arrivé ?

PANTALON.

Bondi, Scapino, bondi.

SCAPIN.

Quoique vous ayez fait réponse aux lettres que je vous ai écrites, j'étois toujours dans le doute de sçavoir si vous les aviez reçûes.

PANTALON.

Si, si.

SCAPIN.

Hé bien, Monsieur, vous voyez comme on a éxécuté vos ordres.

PANTALON.

Je suis contento.

SCAPIN.

Ah ! c'est une autre chose, si pour vous contenter, il faut faire tout le contraire de ce que vous commandez, je le ferai à l'avenir.

NISON.

Cela ſuffit, Scapin, Monſieur, il eſt content.

PANTALON.

Si, ſi; elle canta comme une cantarina.

SCAPIN.

Qu'eſt-ce donc qui chante comme une cantaride?

PANTALON.

La Serva dé Agathina.

SCAPIN.

Je le crois bien, auſſi eſt-ce une fine mouche; elle ſçait bien faire autre choſe, Monſieur.

PANTALON.

Hé quoi?

NISON.

Scapin, taiſez-vous, Monſieur n'a que faire de vos balivernes.

PANTALON.

Laſciate le parlaré, je ſuis bien aiſe de ſaperé tous les talens que vous avété.

NISON.

Non, Monſieur, je l'ai trop de modeſtie, & il me feroit rougir.

SCAPIN.

Je le croi bien, Mademoiſelle Niſon.

NISON.

Monſieur, s'il continuë à parler, je m'en vais quitter la place.

PANTALON.

Et per che Violetta ?

SCAPIN.

Comment, elle s'appelle à present Violette ? & elle s'appelloit hier Nifon.

PANTALON.

Comé, Nifon ?

SCAPIN.

Oui, Monfieur, voilà cette Nifon dont je vous ai écrit, qui introduifoit tous les jours un jeune homme en votre abfence, & que vous avez mandé qu'on chaffât.

PANTALON.

Comé, Agathina ! vous me trompez di quefta maniera ?

AGATHINE.

Que voulez-vous, Monfieur ? j'aimois cette fille-là, & je n'ai jamais pû me réfoudre à m'en féparer. Mais Scapin eft un fourbe de vous avoir mandé quelque chofe contre elle.

PANTALON.

No no cofpetto di diana non reftera piu dans la mia caza ; & je veux la renvoyer in quefto momento.

AGATHINE.

Monfieur, vous êtes le maître, mais attendez du moins jufqu'à demain ; fi vous renvoyez celle-ci, il m'en faudra bien une autre.

PANTALON.

Je ne veux piu de ſerva auprès de vous, je veux que vous ayez un Servitore.

AGATHINE.

Ah! tout ce qu'il vous plaira, Monſieur, pourvû que ce ne ſoit point Scapin.

PANTALON.

No non, il Dottoré Lanternon mio amico ma offerto un certo Arlequino qui é un balordo, ma un Servitor fedeliſſimo.... Scapin, va ſubito diré au Dottoré qu'il me mando queſto Arlequino.

SCAPIN.

Mais, Monſieur, je ne connois point cet Arlequin.

PANTALON.

Je ne le connois pas non piu, mais il ſuffit qué il Dottoré Lanternon mi répondé dé lou.

SCAPIN.

J'y vais de ce pas.

PANTALON.

Va preſto : & tu iras après,

Il parle à l'oreille de Scapin.

Bze, bze, bze.

AGATHINE.

Ah! Niſon, que vais-je devenir ſans toi?

NISON.

Ne vous inquiétez de rien, je ne vous abandonderai point; cet Arlequin eſt un de mes anciens

Amoureux,

amoureux, & je lui ferai faire tout ce que je voudrai ; heureusement il n'est connu, ni de Pantalon, ni de Scapin.

PANTALON.

Ché Diavolo dité vous là toù dou? va presto, Scapin, va presto.

SCENE VIII.

PANTALON, AGATHINE, NISON.

PANTALON.

Et ti sors tout à l'horo de la mia caza ?

NISON.

Ah ! povretta mi que vai-je devenir ? Signor ; je vous demande pardono, quoique ze ne vous aye rien fait.

PANTALON.

Va via, va via.

NISON.

Je mourrai de chagrin de ne piu voir la mia Patrona.

PANTALON.

Va via, va parlare Italiano au Diavolo.

NISON.

Qui vous emporte, Signor.

Bas à Agathine.

Mademoiselle, ne vous embaraſſez de rien, je vais jouer d'un tour à notre homme, auquel il ne s'attend pas. La reveriſco Sior Pantalone.

SCENE IX.

PANTALON, AGATHINE.

AGATHINE.

EN vérité, Monſieur, vous me traitez bien cruellement de me ſéparer d'une perſonne qui m'étoit ſi chere.

PANTALON.

J'ai un grand torto.

AGATHINE.

Vous êtes mon Amant, & vous me traitez en Eſclave, que ferez-vous quand vous ſerez mon Mari ?

PANTALON.

Quand je ſerai voſtro Marito, je paroîtrai piu amabile, & vous ne me ferez piu des tours d'aquella maniera. Or ſû tocca la mano, je ti perdonno, & je veux t'aimer piu que jamais.

AGATHINE *à part.*

Feignons pour le mieux tromper.

à Pantalon.

Et moi, je ferai tous mes efforts pour remplir mon devoir, & je ne me marie pas avec vous pour ne vous pas aimer.

PANTALON.

Brava, brava.

AGATHINE.

Oui, quelques chagrins que je puisse essuyer dans la suite, par les injustes soupçons que vous concevez trop aisément, votre personne me sera toujours chére.

PANTALON *faisant des révérences.*

Ah! ah!

AGATHINE.

Et je vous serai toujours aussi fidelle que si vous aviez pour moi les meilleures maniéres du monde.

PANTALON.

Oh che felicita! che consolation! je ti promets de ti donner toutes sortes de plaisirs. Je t'ai acheté questa matina una tentura magnifica haveremo touti ligiorni... dans nostra caza des Violoni. Nous canterons, nous danserons. Mais piu di serva Francezé.

AGATHINE.

Ah! Monsieur, je n'y songe déja plus; & désormais votre seule personne me tiendra lieu de tout.

PANTALON.

Brava, brava ; é bené parlato ; ma ecco il Notaro dont je vous ai parlato.

SCENE X.

PANTALON, AGATHINE, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE *bredouillant.*

MOnſieur, je ſuis votre très-humble Serviteur. Madame, je vous donne le bonjour : allons, dépêchons-nous, dreſſons vîte le Contrat, car je ſuis un peu preſſé,

PANTALON.

Che Notaro bruſquo, non entendo, una ſola parola. Signor, ecco il principale. Il Signor Pantalon di Bizognozi ſpoſa la Signora Agathina, & gli dona per il preſente contratto touto il ſuo bené.

LE NOTAIRE.

Ma foi, Monſieur, c'eſt de l'Hébreu pour moi, & je n'entend rien du tout à ce baragouin-là ; parlez François, ſi vous voulez qu'on vous entende.

PANTALON.

Ah ! che, male-detto Notaro,

LE NOTAIRE

J'entens fort bien que Notaro, veut dire Notaire, & Contratto, Contrat : mais c'est tout ce que je sçais d'Italien ; quand vous aurez appris ma langue, ou que je sçaurai la vôtre, nous pourrons dresser votre Contrat : jusqu'au revoir.

AGATHINE.

Et attendez, Monsieur, je sçai les deux langues, & je vais vous expliquer en François les articles.

à Pantalon.

Donnez-moi ce papier.

LE NOTAIRE.

Ah ! bon pour cela, car autrement, nous serions ici jusqu'à demain, Monsieur & moi, sans nous entendre : mon tems m'est cher.

PANTALON *à Agathine.*

Fate-li comprendre mes intentioni, que vela écrites sur ce papier.



SCENE XI.

PANTALON, AGATHINE, LE NOTAIRE, JASMIN.

JASMIN.

MOnſieur, voila le Tapiſſier qui vous apporte cette Tenture que vous avez achetée ce matin, pour votre grande Salle.

PANTALON.

Jé m'en va la védéré, & jé retourno tout à l'horo.

LE NOTAIRE.

Hé bien, j'entens encore bien cela, vous dites que vous reviendrez tout à l'heure; vous ferez bien; car ſi vous tardez trop, vous ne me trouverez plus.

PANTALON.

Ah! che brutto huomo! che brutto Notaro!

SCENE XII.

AGATHINE, LE NOTAIRE.

AGATHINE.

MOnsieur, ayez la bonté de vous asseoir, je vais vous approcher une table.

LE NOTAIRE.

Il n'est pas nécessaire, Mademoiselle, je suis si vif, que je suis le plus souvent en l'air : je veux seulement prendre un extrait des Articles, & mon Clerc rédigera le tout dans mon Etude. Votre nom, s'il vous plaît.

AGATHINE.

Agathine Fernando.

LE NOTAIRE.

Et le nom du Futur ?

AGATHINE.

Armand de Lucidor.

LE NOTAIRE.

Passons aux principaux Articles.

AGATHINE.

Mettez seulement dans le Contrat, que le Seigneur Pantalon de Bizognoni, Tuteur d'Agathine, lui donne tout son bien en faveur du mariage qu'elle contracte avec Lucidor, tout est renfermé là-dedans.

LE NOTAIRE.

J'entens tout cela : mais je croyois d'abord que c'étoit le Seigneur Pantalon qui vous épousoit.

AGATHINE.

Fi donc, Monsieur, me le conseilleriez-vous ?

LE NOTAIRE.

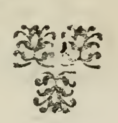
Non, par ma foi, car c'est un assez vilain merle, & je vous demande excuse de ma bêtise : & le Futur ne comparoîtra-t-il point ici ?

AGATHINE.

C'est ce que je ne sçai pas, mais toujours il aura l'honneur de passer chez vous. Le tout est de faire signer promptement le Seigneur Pantalon ; c'est un homme si bizare, qu'il change à tout moment de sentiment, & vous voyez que j'ai intérêt qu'il ne se dédise point.

LE NOTAIRE.

Je comprend cela, & je vais faire dresser ce Contrat au plus vîte ; contez sur ma diligence, je serai de retour dans un moment : je suis expéditif.



SCENE XIII.

AGATHINE *seule.*

J'Entreprens-là une chose bien hardie, & je ne sçais encore par qui en faire insttuire Nison ou Lucidor ; car enfin, j'ai besoin de quelqu'un pour me seconder, & Pantalon pourroit.... Mais le voilà déja de retour.



SCENE XIV.

PANTALON, AGATHINE.

AH ! la bella tentura ! la bella tentura ! venez la védéré.

AGATHINE.

Je la verrai tantôt, quand elle ſera tenduë.

PANTALON.

E ben detto. E lou Notaro fa-t-il il Contratto ?

AGATHINE.

Oui, Monſieur, il l'apportera tout à l'heure à ſigner.

PANTALON.

Je ſuis dans l'impatienza qué noſtro matrimonio ſoit perfetto. Ma che vol queſto picolino huomo ?

SCENE XV.

PANTALON, AGATHINE, NISON en Arlequin, contrefaisant l'Arlequin de la Comédie Italienne.

NISON *en Arlequin, après plusieurs lazis à l'Italienne.*

Mademiselle, ze vous prie di m'enseigner lou lozis de Mousou Pintaplon.

AGATHINE.

Je ne connois point cela, mon ami : vous voulez peut-être dire de Pantalon ?

NISON *en Arlequin.*

Oui, Masdemoiselle, Pontaillon.

PANTALON.

Ne no no, Pantalon ?

NISON *en Arlequin.*

Ah, Pantalon !

PANTALON.

Si Pantalon di Bizognozi.

NISON *en Arlequin.*

Hen ? Pantalon dé Bibliognozi.

PANTALON.

Eh no. Pantalon di Bizognozi.

NISON *en Arlequin.*

De Bizognozi.

PANTALON.

Basta cousi mi sono Pantalon de Bizognozi.

NISON *en Arlequin, lui prenant la barbe.*

Ah ! sior Barbette, ze souis votre serviteur de tout mon cœur. Ha ha hoa hoa ha hoa ha ha.

PANTALON.

Qué vos dire questo impertinente.

NISON *en Arlequin, continuant à rire.*

Ha, ha, ha, che muso, che muso ! che brutta barbetta.

AGATHINE.

Qui êtes-vous, mon ami !

NISON *en Arlequin.*

Je suis Arlequin, je viens de la part del Dottore Lanternon per être le Gouverneur de la mison del Signor Pantalon, & lé Director de sa femme. On m'a dit qué zé serois fort bien ici, qué zi manzerois di macaroni, qué zi boirois de bon vin, c'est perquoi vela qui est fait, zé vous reçois à mon service.

PANTALON *riant.*

Ah ! che matto, che matto ! Il Dottore m'avoit ben ditto que c'étoit un balardo ; m'a c'est ce qu'il me faut dans la mia caza. Oui, caro Arlequino, vela la personna dont jé vous ricommando la conduito.

NISON *en Arlequin.*

C'eſt là votre femme, dont vous mi recommandez la conduite? Et y a-t-il long-tems qu'elle eſt votre femme?

PANTALON.

Non é encore ma femme; elle eſt encore fille.

NISON *en Arlequin.*

Et reſtra-t-elle toujours fille, quand elle ſera votre femme?

PANTALON.

Et no no no non, ſi agiſcé di queſto, je vous ricommando de ne la quitter jamais.

NISON *en Arlequin.*

Ah, ah, laſciaté faré à mi, ze ne l'abandonnerai pas d'une minute, ze la ménerai boire, manger, dormir, chanter, danſer.

PANTALON.

E qué diavolo! qué bizognar de tout ce préambulo? je ti dico ſeulement de n'y laiſſer intrare aucun huomo dans la caza per li parlare.

NISON *en Arlequin, prend ſa batte, & en donne ſur le viſage de Pantalon.*

Oh! parbleu ze vous en chaſſerez vous-même, s'il le faut, entendez-vous? & né mi raiſonnez pas.

PANTALON.

Che vos diré queſto?

NISON *en Arlequin*

C'eſt une action démonſtrative per vous faire

comprendre comme ze recevrai les gens qui viendront per parler à votre femme.

PANTALON.

Bravo, bravo.

AGATHINE.

Ah! Monſieur, je vous prie de ne me pas donner un pareil extravagant.

NISON *en Arlequin.*

Je ſuis un honnête homme; & quand on m'a mis une fois une femme entre les mains, je prétends en répondre corps pour corps, entendez-vous?

PANTALON.

Bené, bené. Ah! che fortuna di trovare un ſervitor come queſto!

NISON *en Arlequin.*

Une joli femme doit toujours être renfermée; & un mari bien prudent ne la doit jamais faire voir à perſonne. Voulez-vous encore une action démonſtrative?

PANTALON.

No piu di demonſtrationi.

NISON *en Arlequin.*

Je ne vous donnerai donc qu'une comparaiſon pour vous montrer qu'un mari doit toujours tenir ſa femme cachée. Une jolie femme, dit Ariſtote, eſt comme un friand morceau de fromage: ſi-tôt qu'on la voit, chacun en voudroit gruger.

AGATHINE.

Vous voyez bien, Monſieur, que ce garçon-là eſt fou.

PANTALON.

No no no non è matto. Il raiſonne à ſa maniere : Ma il dit la verita.

AGATHINE.

Tout ce qu'il vous plaira, Monſieur : Mais ſçachons un peu ce qu'il veut gâgner.

NISON *en Arlequin.*

Je ne fais point de marché avec Monſiu Pantalon. Il n'a pas aſſez de bien per me payer ce que je vaux ; ainſi, je m'offre à vous ſervir tous deux pour rien, à condition que je ne ferai dans la Miſon que ce qu'il me plaira.

AGATHINE.

C'eſt beaucoup dire : Mais enfin il faut ſçavoir ce que l'on vous donnera de gages.

NISON *en Arlequin.*

Attendez, Mademiſelle, je m'en vais faire un petit calcoul avec mes doigts. Combien Monſiu Pantalon a-t-il de Domeſtiques ?

AGATHINE.

Comme il arrive d'Italie, il n'en a point encore pris. Il n'a qu'un homme qui fait ſes commiſſions, & un petit laquais.

NISON *en Arlequin.*

Bon, tant mieux, il n'aura pas beſoin de pren-

dre d'autres domeſtiques que moi, je tiendrai la place de ſix, & je mangerai per dix; & vous me donnerez des gâges à proportion.

PANTALON.

Si ſono contento del veſtro ſervitio, je vous prometto una bona ricompenſa.

SCENE XVI.

PANTALON, AGATHINE, NISON en Arlequin, JASMIN.

JASMIN.

MOnſieur, le Tapiſſier vous prie de deſcendre, pour voir vous-même où vous voulez qu'il place ce qui lui reſte de Tapiſſierie.

PANTALON.

Hé ché diavol d'huomo! che mi fa ſempré aſcenderé & deſcenderé.



SCENE

SCENE XVII.

AGATHINE, NISON.

NISON *en Arlequin.*

OH ça, Mademiſelle, c'eſt maintenant qu'il faut vous donner des leçons ſur la conduite que vous devez tenir avec lou Signor Pantalon.

AGATHINE.

Je n'ai que faire de vos leçons, laiſſez-moi en repos.

NISON *en Arlequin.*

Comment donc? eſt-ce ainſi qu'on parle à ſon Directeur? allons, allons, Mademoiſelle, qu'on m'écoute. *Primo*....

AGATHINE *à part.*

Ah! que je ſuis malheureuſe! voilà un extravagant qui va rompre toutes mes meſures.

NISON *en Arlequin.*

Primo....

AGATHINE.

Oh! laiſſe-moi? je ne veux point t'entendre.

NISON *en Arlequin.*

Vous ne voulez point m'entendre? je vais donc trouver Monſieur Pantalon, il m'entendra lui: je

lui dirai tout ce que j'ai appris ſur votre compte. *Primo*, que vous aimez un certain Lucidor, que vous avez fait paſſer pour un Muſicien.

AGATHINE.

O Ciel ! qu'entens-je ?

NISON *en Arlequin.*

Secundo, que le Notaire n'entendant pas l'Italien, & Pantalon n'entendant pas le Notaire, vous devez de concert avec Niſon, faire mettre dans le Contrat tout ce qu'il vous plaira.

AGATHINE.

Ah ! tais-toi, je te prie, & me dis d'où tu peux ſçavoir tout cela ?

NISON *en Arlequin.*

Il ſuffit, je le ſçais de bonne part, & je vais de ce pas, en avertir le Seigneur Pantalon.

AGATHINE.

Ah ! c'eſt ſans doute Niſon qui t'a inſtruit de tout : Voudrois-tu, mon cher Arlequin, abuſer de ſa confidence ? elle m'a dit que tu ſoupirois pour elle.

NISON *en Arlequin.*

Il eſt vrai, Mademiſelle, que je l'aime comme moi-même.

AGATHINE.

S'il eſt vrai que tu l'aimes, j'employerai tout pour la rendre ſenſible à ton amour ? ſois dans mes intérêts, je te prie. Je t'avoüe que j'aime Lu-

cidor, & que je regarde comme le plus grand des malheurs, de me voir l'épouse de Pantalon. Voudrois-tu, mon cher Arlequin, contribuer à rendre malheureuse toute sa vie, une personne qui ne t'a jamais rien fait? Veux-tu que j'embrasse tes genoux? & que...

NISON *faisant semblant de sanglotter comme Arlequin.*

Arrêtez-vous, Mademiselle, vous m'attendrissez trop : je vous accorde ma potrefaction, & je vous.... servirai.... de toute ma puissance.

AGATHINE.

Ah! puisque tu m'accordes ta protection, je suis sûre de réussir dans mon entreprise : fais ensorte de t'aboucher avec Nison, elle te mettra au fait de nos projets.

NISON *levant son masque d'Arlequin.*

Où diantre la trouver à present?

AGATHINE.

Ah! c'est toi, ma chere Nison, & qui t'auroit pû reconnoitre? ah! puisque ton déguisement m'a trompé, je ne crains pas que personne puisse te découvrir. Mais comment as-tu fait?

NISON *en Arlequin.*

J'ai trouvé Arlequin qui venoit ici, je l'ai engagé à me prêter cet équipage, & à ne point paroitre dans le quartier de tout le jour. Je ne crains que ce maroufle de Scapin, & s'il falloit....

AGATHINE.

Ah ! le voici lui-même, je tremble.

NISON *remet son masque.*

Ah ! j'enrage, & je ne sçais.... Mais, non, laissez-moi faire, je l'aurai bien-tôt renvoyé, rassurez-vous.

SCENE XVIII.

AGATHINE, NISON en Arlequin, SCAPIN.

SCAPIN.

AH ah ! voici cet Arlequin déja arrivé ici ? le Docteur a exécuté promptement mes ordres.

NISON *en Arlequin.*

Oui, Mademiselle, vous avez beau dire & beau faire, le Signor Pantalon m'a défendu de vous laisser parler à personne, & j'assommerai de coups, tous ceux qui oseront entrer dans cette Mison.

SCAPIN.

Diable, voilà un drôle qui ne se mouche pas du pied.

NISON *en Arlequin.*

Que demandez-vous ici, mon ami ?

SCAPIN.

Je suis l'homme d'affaire de Monsieur Pantalon,

NISON *en Arlequin, lui donnant un soufflet.*

Vous en avez menti : vous êtes un baron & un suborneur, qui venez ici per corrompre la vertou di Mademiselle.

SCAPIN.

Et non, vous dis-je, je suis Scapin, Sécretaire du Seigneur Pantalon, qui veille comme vous, sur la conduite de sa Maîtresse.

NISON *en Arlequin, frapant Scapin.*

Ze n'entens point toutes ces raisons-là, vous êtes un fourbe & un ladro; qui méritez cent coups de bâton.

SCAPIN.

Et prenez donc garde, je crois que vous me frapez, haïe, haie, haïe.



SCENE XIX.

PANTALON, AGATHINE, NISON en Arlequin, SCAPIN, LE NOTAIRE.

Nison frape Pantalon, le Notaire & Scapin tour à tour.

PANTALON.

CHé vo dire questo? tou ne mi connoissé piou?

NISON *les frappant toujours.*

Je n'y connois personne, & j'exécute les ordres de Monsiu Pantalon.

LE NOTAIRE.

Hé! doucement, je suis le Notaire.

PANTALON.

Et mi Pantalon.

NISON *en Arlequin.*

Ah! Signor Patron, excusez, s'il vous plaît l'ardeur de mon zéle.

AGATHINE.

Mais, votre zéle ne doit point aller si loin.

LE NOTAIRE.

Oui, mon ami, il faut prendre garde à ce que

bon fait, ce ne sont pas ici des jeux d'enfans : Que diable, vous venez de maltraiter un Conseiller du Roi.

NISON *en Arlequin.*

Ah! vous êtes un Conseiller du Roi?

LE NOTAIRE.

Oui, mon ami, Conseiller Garde-Notte.

NISON *en Arlequin.*

Et vous ne garderez point de Notte de cela?

LE NOTAIRE.

Non, non, cela est passé, mais une autre fois prenez garde à ce que vous faites.

NISON *en Arlequin.*

Je vous en prie au moins, car vous qui entendez le François, vous sçavez que c'est un cripro-cro.

LE NOTAIRE.

Qui-pro-quo, qui-pro-quo, voulez-vous dire?

NISON *en Arlequin.*

Oui, un cli-plo-clo, cela se trouve chez les Apoticaires, les pro-pri-cro.

LE NOTAIRE.

Hé! que diable, cet homme-là me feroit enrager. Qui-pro-quo.

NISON *en Arlequin.*

Excusez, c'est que je n'ai jamais pû dire ce mot-là.

LE NOTAIRE.

Et que m'importe ? il ne s'agit plus de cela à présent.

NISON *en Arlequin.*

C'est que c'est cela pourtant qui est cause des coups de bâton que je vous ai donné.

LE NOTAIRE.

Et que diable, n'en parlons plus, puisque je les ai oubliés, & que c'est une chose faite.

PANTALON.

Zé ni pense piu mi.

SCAPIN.

Ni moi non plus.

LE NOTAIRE.

Allons ; dépêchons-nous de lire ce Contrat ; cela sera fait dans un moment, car je lis fort vîte.

NISON *en Arlequin.*

Monsieur, auparavant, je vous demande une grace.

PANTALON.

Que voiche tou ?

NISON *en Arlequin.*

C'est que cet homme-là s'en aille, sa figure mi déplaît, il est cause de ce qui zé viens dé faire ; & s'il restoit davantaze, je pourrois encore imprudemment vous marquer l'ardeur de mon zéle, car je ne suis pas maître de moi.

LE NOTAIRE.

Non, non, morbleu, qu'il s'en aille au diable, & toi auſſi.

PANTALON.

Scapin, retirati.

NISON *en Arlequin, reconduiſant Scapin à coups de batte.*

Va via baron, ladro, & maledetto becco cornuto.

SCENE XX.

PANTALON, AGATHINE, NISON en Arlequin, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE *bredouillant toujours.*

OR, ça, voulez-vous entendre promptement la lecture du Contrat, car je ſuis un peu preſſé.

PANTALON.

Volontiers, & je veux qu'Arlequino auſſi l'entende per m'expliquer ce qué non intendero.

LE NOTAIRE.

Hom .... hom .... hom .... pardevant les Notaires, & *cætera*. Hom .... hom ....

NISON *en Arlequin à Pantalon.*

Vous entendez-bien, *& cætera ?*

PANTALON.

Si, si.

LE NOTAIRE.

Hom.... hom.... hom.... sont comparus Armand de Lucidor, *& cætera ;* & Damoiselle Agathine de Fernando, *& cætera*, lesquels ont promis par le présent Contrat de mariage, de se prendre à mari & femme.

NISON *en Arlequin.*

Et cætera.

PANTALON *à Nison.*

Que voiche dire, hom.... hom.... hom...; *& cætera.* Hom.... hom.... *& cætera.*

NISON *en Arlequin, à Pantalon.*

C'est le préludio di Contratto.

PANTALON.

Bene !

AGATHINE.

Monsieur le Notaire, pour ne vous point fatiguer, passez d'abord à l'article qui regarde le Seigneur Pantalon.

LE NOTAIRE.

Tout ce qu'il vous plaira. Hom.... hom.... hom.... est comparu aussi le Signor Pantalon de Bizognozi, Tuteur de ladite Agathine, lequel en faveur de ce mariage, donne tout son bien

aufdits Epoux, dont lefdits Lucidor & Agathine font contens.

PANTALON.

Qué vos dire Lucidor?

NISON *en Arlequin.*

Cela veut dire qué Pantalon fpofa Agathina, che loui adore, loui Pantalon adore : c'eft ftilo de Notaro di quefto paefe.

PANTALON.

Bafta, bafta, coufi, je ne veux piu entendere niente quefto Notaro, mi fa perdre haleine.

NISON *en Arlequin.*

Et voila en peu de mots tout ce que le Contrat contient. Signez au plus vîte.

PANTALON *figne.*

Pantalon de Bizognozi.

NISON *en Arlequin.*

Allons, à vous, Mademifelle.

AGATHINE.

Agathine Fernardo.

Pendant que l'on figne, Nifon en Arlequin défole le manteau & la perruque, le chapeau du Notaire, & les met fur elle, le Notaire court après, & Nifon ayant fait plufieurs lazzis, fait tomber le Notaire & Pantalon l'un fur l'autre.

LE NOTAIRE.

J'ai laiffé les noms des témoins en blanc, vous les envoyerez figner chez-moi, auffi bien que Monfieur Lucidor.

PANTALON.

Qué voiche deré encore loui de chidore ?

NISON *en Arlequin.*

Il Nottaro dimandi per le Contratto quatre louis ggidor, c'est encore stilo di Nottaro di questo paése.

PANTALON *lui donnant quatre louis.*

Cela est jouste, tenez, Monsiu.

LE NOTAIRE *les prenant brusquement.*

Ah ! Monsieur, cela n'est point pressé. Envoyez-moi les témoins au plutôt, afin que le tout soit expédié incessamment.

AGATHINE.

Des témoins ? & tenez, voilà déja Monsieur qui en servira.



SCENE XXI.

PANTALON, AGATHINE, LUCIDOR, NISON en Arlequin. LE NOTAIRE.

AGATHINE.

MOnſieur, voulez-vous bien me faire l'honneur de ſigner à mon Contrat de mariage ?

LUCIDOR *à part.*

O Ciel ! qu'entens-je ?

NISON *en Arlequin, bas à Lucidor.*

Signez ſans rien dire, c'eſt vous qu'elle épouſe.

LUCIDOR *ſignant.*

C'eſt m'honnorer beaucoup, Monſieur, de me rendre témoin d'une union ſi parfaite.

NISON *en Arlequin.*

Allez, Monſieur, emportez vîte chez vous ce Contrat, puiſque c'eſt une affaire faite.

LE NOTAIRE.

J'en vais faire expédier ſur le champ une copie : ſi vous n'avez point de témoins, je vous en trouverai : il ſuffit que nous ayons fait ſigner les Parties intéreſſées, Pantalon, Agathine, & Lucidor.

PANTALON.

Demando encore des louis ggidor.

NISON *en Arlequin.*

No no é contento:

SCENE XXII.

PANTALON, AGATHINE, LUCIDOR, NISON en Arlequin

LUCIDOR.

MOnſieur, tous les Acteurs du Divertiſſement que vous avez demandés, ſont prêts; ſouhaittez-vous qu'on commence ?

AGATHINE.

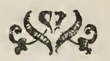
Quand il vous plaira, Monſieur : allons plaçons-nous. Mais que vient encore chercher ici ce coquin de Scapin ?

PANTALON.

Il vient danſer, allé mié nozze.

NISON *en Arlequin.*

Qu'il vienne, je lui battrai la meſure.



SCENE DERNIERE.

PANTALON, AGATHINE, LUCIDOR, NISON, en Arlequin, SCAPIN.

SCAPIN.

COmment donc, Monsieur, danser à votre nôce ! seriez-vous la dupe de tout ceci ?

PANTALON.

Qué voiche tu dire ?

SCAPIN.

Je veux dire que le Notaire me vient d'apprendre que Monsieur Lucidor épousoit Agathine, & que vous leur donniez tout votre bien.

PANTALON.

Encore louis ggidor ?

SCAPIN.

Je vous dis Lucidor, c'est le nom de l'Amant d'Agathine, que Nison avoit introduit dans la maison, & le voilà lui-même.

PANTALON *allant sur Nison.*

Ah ! sono tradito ! ah ! perfida Agathina ! ah ! Baron di Arlequino !

NISON *en Arlequin, fuyant.*

LUCIDOR.

Doucement, Monsieur, ne vous emportez pas.

PANTALON.

Ah! ladro di Arlequino, ti voglio mandar in galera.

NISON *se démasquant.*

Vous voulez m'envoyer en galere?

PANTALON.

Ché vedo? c'est la Serva francéze.

NISON *en Arlequin.*

Oui, Monsieur, je suis Nison, que vous avez tantôt chassée par une porte, & qui est entrée par l'autre; mais ne vous affligez pas du don que vous avez fait de tout votre bien, Monsieur Lucidor est un galant homme qui en usera bien.

LUCIDOR.

Monsieur, tout le mien est à votre service, j'en ai plus qu'il ne m'en faut, pour me passer du vôtre; le Docteur Lanternon, que je viens de reconnoître pour mon Pere....

PANTALON *l'embrassant.*

Vous êtes il figlio del Dottore Lanterno, il mio caro amico?

NISON *en Arlequin.*

Ah! nous allons bien-tôt voir un dénouëment à l'Italienne.

PANTALON.

Monſieur, en ce cas, j'approuve votre matrimonio.

NISON *en Arlequin, à Pantalon.*

Faiſant réfléxion que vous êtes trop vieux pour épouſer une jeune perſonne, il n'en faut pas davantage pour contenter tout le monde. Allons, allons, paſſons au Divertiſſement, & puiſque j'ai pris le maſque d'Arlequin, je tiendrai ici ſa place, juſqu'à ce qu'il revienne.

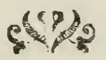


DIVERTISSEMENT.

ENTRÉE
de tous les Caractéres de la Comédie Italienne.

UN VE'NITIEN *chante.*

NOn, ce n'eſt que dans la jeuneſſe,
Que l'on doit ſuivre les amours;
Sur nos vieux jours
Ils nous trompent ſans ceſſe:
Suivons Bachus, laiſſons là la tendreſſe,
Il eſt de la vieilleſſe
L'unique recours.
Non, ce n'eſt que dans la jeuneſſe,
Que l'on doit ſuivre les amours.



ENTRE'E
de Polichinels & de Dames Ragondes.

AGATHINE.

JE mets au bas de la requête,
Amoureuse, honnête,
D'un Galand de bonne façon,
Bon :
Mais à celle que me présente,
D'une main tremblante,
Un Vieillard froid & languissant,
Néant.

NISON *en Arlequin.*

Au bas du Contrat d'hymenée
Pour toute l'année,
L'Amour signe, & met sans façon,
Bon :

Même il paye ſans répugnance
Un quartier d'avance ;
Mais s'il faut aller plus avant,
Néant.

ENTRE'E
de Pierrot & de Perrette.



VAUDEVILLE.

DAns tous les différens états,
Que l'on rencontre d'embarras !
Quand à tout le monde on veut plaire.
Depuis le matin jusqu'au soir,
L'un le veut blanc & l'autre noir.
Comment faire ?

L'Amant qu'on voit soir & matin,
Devient ennuyeux à la fin ;
Il faut être rare pour plaire.
S'éloigne-t-il, on prend l'essor,
Et les absens ont toujours tort.
Comment faire !

Si vous prenez fille à quinze ans,
Elle n'a pas les sentimens
Qu'il faut dans l'amoureux mystére :
Si vous attendez plus long-tems,
Un autre aura pris les devants.
Comment faire ?

Si votre ſemme a peu d'appas,
On ne vous la ravira pas,
Mais elle ne vous plaira guére.
Pour peu qu'elle ait de quoi tenter,
Vos Voiſins en voudront tâter !
Comment faire ?

Si vous ne vous mariez pas,
Vos biens après votre trépas,
Paſſeront en main étrangére.
Et ſi vous devenez Epoux,
Vos Enfans ſeront-ils à vous ?
Comment faire ?

Pour réuſſir dans les amours,
L'argent eſt d'un puiſſant ſecours ;
Qui n'en a point n'avance guére.
Mais ſouvent l'Amant financier,
Eſt traité comme un Créancier.
Comment faire ?

Les jeunes filles de mon tems,
S'armoient de griffes & de dents ;
Ma foi je n'en attrapois guére :

Elles ſont douces maintenant,
Mais moi j'ai quatre-vingt-un an.
Comment faire ?

Mari, ſi vous êtes jaloux,
Et gardez vos femmes chez vous,
Elles s'en vengent d'ordinaire :
Si par douceur vous les menez,
Elles vous ménent par le nez.
Comment faire ?

LA PETITE FILLE.

Un Galant d'un âge un peu mûr,
M'eſt choiſi pour Epoux futur :
Mon enfance fait qu'il différe ;
Si je ſuis trop jeune à préſent,
Il ſera trop vieux s'il attend.
Comment faire ?

LA COME'DIE FRANÇOISE.

Le Comique écrit noblement,
Fait bâiller ordinairement,
A tout le monde il ne peut plaire.
Le plaiſant paſſe pour bouſon,

On y rit ſans le trouver bon.
Comment faire ?

LA COME'DIE ITALIENNE.

Si nous voulons parler François,
Nous nous trompons à chaque fois,
Faute de ſçavoir la Grammaire :
Si nous parlons Italien,
Les trois quarts n'y comprennent rien.
Comment faire ?

ENTRÉE GÉNÉRALE de tous les Caractéres Italiens.

FIN.

LA

LA CHASSE DU CERF,

COMEDIE-BALLET.

Représentée en 1726.

ACTEURS du Prologue.

MElle. DU FRESNE,	Comédiennes.
Melle. LA MOTTE,	
Melle. DU BOCAGE,	
Mr. LE GRAND,	Comédien.
UN AUTEUR.	

La Scene est dans les Foyers de la Comédie.



LA CHASSE DU CERF,

COMEDIE-BALLET.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

Mesdemoiselles DU FRESNE, LA MOTTE & DU BOCAGE, assises chacune sur un fauteuil, restant un tems à se regarder sans rien dire.

Melle. DU FRESNE.



E' bien, Mesdemoiselles, resterons nous encore long-tems dans ce profond silence ? Trois femmes ensemble depuis un quart d'heure sans parler ! voilà ce qui ne s'est jamais vû.

Melle. LA MOTTE.

Que voulez-vous que nous disions ? la situation où nous nous trouvons, nous coupe la parole : voilà la moitié de notre Troupe partie, & il nous faut jouer la Comédie ; nous ne manquons point de zéle, mais il nous faut des Piéces & des Acteurs pour les exécuter.

Melle. DU FRESNE.

Je suis aussi chagrine que vous, mais pour cela il ne faut rien perdre de nos droits, il faut parler.

Melle. DU BOCAGE.

Parlons, Mesdemoiselles, parlons, & cherchons du moins un reméde à tout ceci.

Melle. LA MOTTE.

Il nous faudroit d'abord un bon Auteur.

Melle. DU FRESNE.

Où le trouver ? vous sçavez bien que ceux du premier rang veulent prendre tous leurs avantages, & ne distribuer leurs rôles qu'aux premiers Acteurs ; ainsi, nous ne pouvons avoir que des Auteurs du second ordre ? Songeons à autre chose. Si nous jouïons cette Tragédie qu'on nous a proposée ?

Melle. DU BOCAGE.

Ah, fy donc, du sérieux ! nous ferions rire, jouons plûtôt cette Comédie en cinq actes, qu'on a reçûë derniérement.

Melle. DU FRESNE.

Fort-bien, pour faire bâiller tout le monde,

Elle eſt encore plus ſérieuſe que la Tragédie.

Melle. LA MOTTE.

Pour moi, ſi j'en étois crue, nous jourions la Paſtorale : cela eſt ſi joli, une Paſtorale !

Melle. DU BOCAGE.

Encore une Paſtorale.

Melle. DU FRESNE.

Mais il n'étoit pas néceſſaire de rompre le ſilence, pour nous trouver toutes trois d'un avis contraire.

TOUTES TROIS ENSEMBLE.

Melle. DU FRESNE.

Mais, vous avez beau dire, pour moi je ſuis pour la Tragédie.

Melle. DU BOCAGE.

Et moi, je vous conſeille de jouer au plûtôt la Comédie.

Melle. LA MOTTE.

Je n'en démorderai point, & l'on jouera la Paſtorale.

Melle. DU FRESNE.

Fort-bien, parlons toutes trois enſemble, cela ſera encore mieux.

SCENE II.

Mr. LE GRAND, Mesdemoiselles DU FRESNE, LA MOTTE. DU BOCAGE.

Mr. LE GRAND.

COmment donc ! Mesdames, quand toute la Troupe seroit ici, on n'entendroit pas plus de bruit ?

Melle. DU FRESNE.

Il y a de la différence, nous ne disputons, que pour le bien du général, & il n'y a point entre nous d'intérêt particulier.

Mr. LE GRAND.

De quoi s'agit-il donc ?

Melle. DU FRESNE.

Vous voyez l'embarras où nous sommes, & je proposois à ces Dames de jouer cette Tragédie que la grande Troupe a refusée.

Mr. LE GRAND.

Hé bien, Mesdemoiselles, y a-t-il de la raison là dedans ? Comment pouvez-vous vous flatter, avec le petit nombre d'Acteurs que nous som-

mes ici, de faire réussir une Tragédie que la Troupe en général n'a pas trouvée jouable !

Melle. DU BOCAGE.

N'est-il pas vrai, Monsieur, que nous ferions mieux de jouer cette Comédie en cinq actes, que l'on trouve si bien écrite ?

Mr. LE GRAND.

Cela est trop serieux pour ce tems-ci, où le Public n'attend que des bagatelles qui l'amuse.

Melle. LA MOTTE.

C'est mon sentiment. Il ne faut que des bagatelles, & c'est ce qui me faisoit proposer cette Pastorale.

Mr. LE GRAND.

Hé, Mademoiselle, nous venons d'en jouer une.

Melle. LA MOTTE.

Hé bien, Monsieur, cette nouveauté n'a-t-elle pas fait plaisir ?

Mr. LE GRAND.

Oui, elle a réussi. Mais ce n'est point là du tout ce qu'il nous faut, nous n'avons besoin à présent que d'une Piece Comique en trois actes, avec des Divertissemens, qui puisse dédommager Paris des Spectacles qui lui manquent ; nous en avons une toute prête dans ce goût-là.

Melle. DUFRESNE.

Oui-dà, allez l'exposer sur votre Théâtre ?

Mr. LE GRAND.

Pourquoi non ? elle y ſera auſſi-bien exécutée que par tout ailleurs. On pourra la trouver mauvaiſe, mais peut-être on y rira, & ſi l'on y rit, on y reviendra ; & j'aime mieux cela, que ces grandes Piéces ennuyantes, vantées par quelques beaux eſprits, amis de l'Auteur, parce qu'elles ſont dans toutes les régles d'Ariſtote ; le Public n'en dit point de mal, mais il ne les voit pas deux fois.

Melle. DU FRESNE.

Il a encore raiſon.

Mr. LE GRAND.

Croyez-moi, Meſdames, après avoir vû réuſſir Arlequin ſur notre Théâtre, nous y pouvons tout hazarder, & ſur tout, comme je vous ai dit, dans un tems où Paris n'a, ni Troupe Italienne, ni Opéra Comique. Mais voici juſtement l'Auteur de la Piéce en queſtion.



SCENE III.

UN AUTEUR, Mr. LE GRAND, Mesdemoiselles DU FRESNE, LA MOTTE, DU BOCAGE.

L'AUTEUR.

Comment donc, Mesdames, je viens tout exprès de la Campagne, pour voir jouer ma Piéce au jour perfix, que vous m'avez marqué, & je ne la vois pas seulement affichée.

Mr. LE GRAND.

Oh pour cela, ce ne seroit pas la premiére fois que nous aurions manqué de parole; vous êtes encore bien heureux que nous ne vous payons pas de quelque indisposition.

L'AUTEUR.

Cela seroit cruel, que l'on ne joua pas ma Piéce, lorsque j'ai fait avertir tous mes amis de venir l'aplaudir aujourd'hui.

Mr. LE GRAND.

Ces Demoiselles en proposoient d'autres, mais j'ai tenu bon pour la vôtre.

L'AUTEUR.

Et quelles raisons avoient-elles de ne la vouloir point représenter ?

Melle. DU FRESNE.

Pour moi, Monsieur, je vous dirai franchement, que j'y trouve des Scenes un peu trop badines, & trop folâtres pour notre Théâtre.

L'AUTEUR.

Plaisant scrupule ! & c'est avec des Piéces dans ce goût-là, que les autres Théâtres vous ruinent les trois quarts de l'année. Je crains bien plutôt qu'on ne trouve ma Piéce trop sérieuse dans des endroits ; car enfin, aujourd'hui on veut rire.

Melle. LA MOTTE.

La Chasse du Cerf ! le plaisant titre !

L'AUTEUR.

Je l'ai mis exprès, pour faire passer quelques termes de Chasse que j'ai hazardés, & qui ne seront peut-être pas entendus de tout le monde. J'aurois pû fort bien, intituler ma Piéce, la Vangeance de l'Amour, mais c'est un titre trop vague & trop usé.

Melle. DU BOCAGE.

Quoi, Monsieur, vous n'avez point retranché tous vos termes de Chasse, comme on vous l'avoit conseillé ?

L'AUTEUR.

Non pas entiérement, Mademoiselle, il a bien fallu en conserver quelques-uns ? qui sont absolument nécessaires au sujet.

Melle. LA MOTTE.

A propos de sujet, je trouve le vôtre bien bizarre.

L'AUTEUR.

Tant mieux, il en sera trouvé plus nouveau. Voulez-vous toujours des Tantes dupées par leurs Niéces, des Amans supplantés par des Rivaux, des Procureurs trompés par leurs Femmes, & des Notaires gâgnés pour faire le dénouement ? Cela est trop commun, & l'on ne voit que cela dans la plûpart des Piéces d'aujourd'hui.

Mr. LE GRAND.

Monsieur a raison, & si vous m'en croyez, nous jouerons tout-à-l'heure sa Piéce, telle qu'elle est, aussi-bien tout étoit prêt pour la répéter.

Melle. DU FRESNE.

Quoi, sans l'avoir annoncée ni affichée ?

Mr. LE GRAND

Et qu'importe, nous surprendrons le Public, & nous ne serons pas les premiers Comédiens qui se seront servis de ce stratagême pour prévenir les cabales. Croyez-moi, allons promptement nous habiller.

L'AUTEUR.

Ah ! voilà la frayeur qui me prend, Meſſieurs, mes chers amis, que j'ai poſtés dans le Parterre pour applaudir, je me recommande à vous, faites bien votre devoir je vous prie, & avertiſſez vos voiſins à propos aux endroits où il faudra battre des mains.

Fin du Prologue.

LA CHASSE DU CERF,

COMEDIE-BALLET.

ACTEURS.

L'AMOUR.
DIANE.
DORIS,
AGLANTE,
SILVIE,
LUCINETTE, } Nimphes de Diane.
ACTEON, Prince Thebain.
HILACTOR,
CELIDAN, } Chasseurs, Amis d'Actéon.
LICAS, Valet de Limier.
ZACORIN, Domestique d'Actéon.
DROMONT, Garde-Chasse de Diane.
LE SOMMEIL & sa suite.
Troupe DE SONGES.
Troupe DE NIMPHES DE DIANE.
Troupe DE SILVAINS.
Troupe DE PIQUEURS.

La Scene est dans la Forêt de Gargaphe.



LA CHASSE DU CERF,

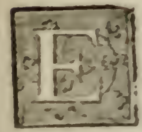
COMEDIE-BALLET.

ACTE PREMIER,

Le Théâtre représente une Forêt, on voit une Montagne en perspective, au bas de laquelle coule un Ruisseau.

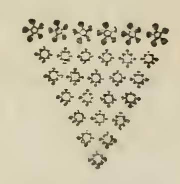
SCENE PREMIERE.

L'AMOUR *seul.*



ENfin, j'ai pénétré dans la Forêt de Diane, malgré les ronces & les épines qui m'en défendoient l'entrée, les Sylvains m'ont reçûs à bras ouverts, & m'ont tour-à-tour caché dans les troncs de leurs arbres; il ne me reste plus qu'à percer

le Fort où la Déesse tient ses Nimphes renfermées. Quel plaisir, de me vanger de cette Divinité fiére & farouche, qui me décrédite par tout! Si elle a assez de puissance pour braver mes traits, je trouverai bien le moyen de rendre ses Nimphes sensibles pour les Dieux de ces Forêts. Ils ont imploré mon assistance, & je ne puis leur refuser mon secours, après l'accueil qu'ils m'ont fait. Voici Zacorin, le Valet, ou plutôt le fou d'Actéon, que j'ai déja rendu éperdûment épris de Lucinette, la plus aimable des Nimphes de Diane: Je veux rendre le maître encore plus amoureux de la Déesse. Oui, je veux qu'Actéon aime Diane. Les rigueurs qu'elle exercera sur lui, le puniront d'avoir de son côté bravé jusqu'ici mon Empire. Enfin, je ne puis faire trop de ravage dans des lieux où l'on a si long-tems méprisé ma puissance.



SCENE II.

ZACORIN *seul.*

JE ne sçais ce que cela veut dire ; je n'ai pû fermer l'œil de toute la nuit : ce n'est pourtant pas manque de fatigue. Il nous a fallu coucher tous en fin fond de la Forêt, pour requêter à la pointe du jour, le Cerf qu'Actéon manqua hier. Mais l'Aurore commence à paroître, & voici déja Hilactor & Célidan, les amis d'Actéon mon Maître.



SCENE III.

HILACTOR, CELIDAN, ZACORIN.

HILACTOR.

AH! c'eſt toi, Zacorin, que fais-tu-là ?

ZACORIN.

Je rêve en attendant le réveil.

HILACTOR.

N'as-tu point de nouvelles à nous apprendre ?

ZACORIN.

Je me ſuis couché ſans ſouper.

HILACTOR.

Cela eſt aſſez nouveau en effet. N'as-tu vû encore perſonne ?

ZACORIN.

Non, Seigneur, mais je crois qu'Actéon arrivera bien-tôt. C'eſt ici le lieu du rendez-vous, & il a promis de s'y rendre des premiers.

HILACTOR.

Je voudrois qu'il y fût déja, car nous ne pouvons nous y prendre de trop bonne heure pour ne pas manquer notre Cerf d'hier.

CELIDAN.

Je crois qu'il ne nous donnera pas grande peine aujourd'hui. Nous l'avons laiſſé à deux heures de nuit, & il étoit trop las pour s'être éloigné du lieu où nous l'avons briſé.

HILACTOR.

Je n'ai jamais couru d'Animal plus ruſé que celui-là. Combien de fois a-t-il fait bondir le change ! Combien de tems s'eſt-il obſtiné à battre l'eau ?

CELIDAN.

Ce qui nous a le plus nui, c'eſt ce relais que Policlés a donné mal à propos.

ZACORIN.

Dites plûtôt cette vieille Prêtreſſe de Minerve qui a traverſé notre chemin. Il n'y a rien qui porte guignon aux Chaſſeurs comme ces ſortes de rencontres.

HILACTOR.

Bon ! quels contes !

ZACORIN.

C'eſt la vérité. Nous n'aurions pas été ſi malheureux, ſi nous avions rencontré quelque Nimphe de Vénus.

HILACTOR.

Tu as là, mon pauvre Zacorin, des ſuperſtitions bien ridicules.

ZACORIN.

Dites tout ce que vous voudrez, mais j'ai dans

la pensée qu'il sera très difficile de revoir aujourd'hui de ce Cerf-là.

HILACTOR.

Et moi, je crois le contraire. Il a trop de fois tenu les abois devant nos Chiens, pour craindre qu'il prenne désormais le change. Nous l'avons pourchassé, raproché, relancé; & si la nuit ne fût venuë.... Mais voici Actéon. Quel trouble paroît sur son visage!

SCENE IV.

ACTE'ON, HILACTOR, CELIDAN, ZACORIN, Suite de Piqueurs.

ACTE'ON.

AH! mes chers amis, vous voyez le plus infortuné de tous les mortels; j'ai perdu enfin ma liberté.

HILACTOR.

Comment, Seigneur?

ACTE'ON.

Je viens de voir Diane pour la premiére fois, & cette vûë m'a mis dans le trouble où vous me voyez.

HILACTOR.

Vous venez de voir Diane!

ACTE'ON.

Dans ce même moment, elle pourſuivoit à la courſe un Sanglier terrible. L'Animal bleſſé d'un de ſes traits, retournoit ſur elle quand elle s'eſt arrêtée pour le percer d'un ſecond qui l'a mis à mort. J'admirois ſon intrépidité & ſon adreſſe, lorſque détournant ſa vûë ſur moi, elle m'a lancé un regard plein de grace & de fierté, qui me pénétrant juſqu'au cœur, m'a ſemblé un trait des plus ſenſibles. J'en ai treſſailli dans le moment, & dans un tranſport dont je n'étois pas le maître, je courrois à elle avec moins de reſpect que d'ardeur, quand elle-même a repris ſa courſe avec tant de légéreté, que la plante de ſes pieds touchoit à peine la ſurface des eaux, qu'elle a traverſé pour ſe dérober à ma vûë. J'ai bien-tôt ceſſé de la voir, mais ſon image Divine a reſté gravée dans mon cœur, & je ſuis réſolu de tout entreprendre pour la retrouver, la mort dût-elle être le prix de ma témérité.

ZACORIN.

Touchez-là, Monſeigneur, je ſuis dans le même cas que vous.

HILACTOR.

Quoi, miſérable, tu oſerois aimer auſſi Diane?

ZACORIN.

Non pas, de par tous les Diables, je ne ſuis pas ſi fou, je me contente d'aimer Lucinette, une

de ses jeunes Nimphes, qui ne court pas si vîte qu'elle, a beaucoup près, & que je rencontrai l'autre jour seule. C'est le plus gentil corsage du monde.

ACTE'ON.

Ah ! mon cher Zacorin, tâche de me faire parler à cette petite Nimphe, qu'elle puisse découvrir à Diane ce que je sens pour elle. Je veux de mon côté tâcher de gâgner Dromont, son Garde-Chasse : il a été autrefois à mon service, & quoique rustre, il pourroit....

HILACTOR.

Hé, Seigneur Actéon, abandonnez, croyez-moi, cette entreprise téméraire, songez aux malheurs qui vous en peuvent arriver.

ACTE'ON.

Tout ce que vous me direz ne servira de rien, je suis d'un âge à faire des folies, & non des réfléxions.

ZACORIN.

C'est bien dit, & je suis résolu d'être aussi fou que mon Maître.

CELIDAN.

Peut-être que le plaisir que nous donnera aujourd'hui la chasse, vous fera oublier cette rencontre malheureuse.

HILACTOR.

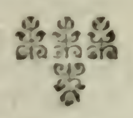
C'est bien dit. Il faut donc promptement sépa-

rer nos relais. Célidan, rendez-vous ſur le chemin de Platée, entre le lieu où nous redonnâmes le Cerf aux Chiens, & le Pays d'où nous l'avions amené hier. Que Lincée occupe le Val de Mégare, & que Sidon ſe tienne au fond de la Forêt. Et nous, Seigneur, partons pour aller revoir du Cerf dont on nous a fait rapport, & s'il eſt véritable, nous irons droit frapper à nos briſées.

SCENE V.

ZACORIN *ſeul.*

LAiſſons-les partir, & tandis qu'ils vont courre leur Cerf, tâchons de requêter Lucinette, je n'ai point d'autre Limier que l'Amour, mais j'eſpére qu'il me conduira vers le Fort où elle a paſſé ſa nuit : En effet, j'y découvre des pinces d'une Nimphe de ſon âge. Courage, Amour, va outre, velcy, Vault, Vault par les foulées : Mais que vois-je ? C'eſt Dromont, le Garde-Chaſſe de Diane, tâchons de l'éviter.



SCENE VI.

ZACORIN, DROMONT.

DROMONT.

QUe je suis malheureux ! Il y a trois jours que je cherche ce maudit Singe, qui s'est échapé de la Ménagerie de Diane, & je n'en puis avoir de nouvelles. Mais j'entens remuer quelque chose autour de moi, ne seroit-ce point lui ? Non, c'est Zacorin. Que le diable vous emporte.

ZACORIN.

Pourquoi ?

DROMONT.

Je croyois avoir trouvé notre Singe, & c'est vous.

ZACORIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur, de m'avoir pris pour lui.

DROMONT.

Ne pensez pas railler, il vous ressembloit comme deux goûtes d'eau.

ZACORIN.

C'étoit donc un beau Singe ?

DROMONT.

Il étoit grand comme un âne, mais il n'en étoit

pas

pas moins gracieux ; toutes nos Nimphes ſont au déſeſpoir qu'il ſoit perdu ; elles lui faiſoient mille careſſes, il leur faiſoit mille ſingeries ; on ne le nourriſoit que de confitures, & des fruits les plus exquis : & ce chien d'animal s'en eſt allé ſans rien dire.

ZACORIN *à part.*

Ah ! morbleu, ce ſera le Singe qu'un de nos gens tua l'autre jour, & dont on a rempli la peau de foin, pour le garder par curioſité.

DROMONT.

Hem, que dites vous !

ZACORIN.

Je dis que ce Singe-là eſt un fou, d'avoir quitté une ſi bonne Auberge, & que ſi j'avois été à ſa place, je me ſerois eſtimé trop heureux.

DROMONT.

Comme il eſt défendu à nos Nimphes de regarder les hommes en face, elles étoient du moins conſolées, d'avoir auprès d'elles un Animal qui reſſemblât à quelqu'un d'eux.

ZACORIN.

Comment, il eſt défendu à vos Filles de regarder les hommes ?

DROMONT.

Oui vraiment, & aux hommes de leur parler, ſur peine d'être métamorpoſées. Et voila déja de ma connoiſſance, cinq ou ſix débaucheurs de Nim-

phes, que notre Maîtreſſe a changés, les uns en Loups, & les autres en Ours. Et d'où diable venez-vous, pour ignorer cela ?

ZACORIN.

Je ne croyois pas qu'il y eût des défenſes ſi rigoureuſes. Mais vous qui êtes au ſervice de Diane ?

DROMONT.

Oh ! moi, je ſuis ſans conſéquence, & Diane ſçait que j'ai aſſez de peine après ſes chiens, ſans ſonger à l'Amour. Mais adieu, je pourſuis mon chemin, ſi vous avez quelques nouvelles de notre Singe, je vous prie de m'en donner.

ZACORIN.

Je n'y manquerai pas. Mais dites-moi un peu, que ſont vos Nimphes à préſent ?

DROMONT.

Bon, elles ne ſont pas encore éveillées ; pour Diane, elle a déja devancé l'Aurore, & il y a plus d'une heure qu'elle chaſſe. Mais adieu, je n'ai pas le tems de m'amuſer davantage, juſqu'au revoir.



SCENE VII.

ZACORIN *seul.*

PUisque les Nimphes de Diane ne sont pas encore éveillées, tâchons de dormir de notre côté, en attendant le grand jour, cela me guérira peut-être de la migraine qui me tourmente, & j'en serai tantôt plus frais & plus en état de plaire à Lucinette, si le hazard m'offre à ses yeux. Mais comment m'exposer à lui parler, après ce que me vient de dire Dromont? c'est à quoi nous songerons à notre réveil, dormons toujours, le sommeil porte souvent son conseil, appellons-le à notre secours. Sommeil, doux sommeil, viens répandre sur moi la douceur de tes Pavots. Il n'en sera rien, si quelqu'un n'a la bonté de l'appeller en musique. Depuis un tems la Musique a le privilége d'endormir les gens les plus éveillés. Petits Oyseaux, Musiciens de ces Forêts, mettez je vous prie un moment la tête à la fenêtre, & joignez vos tendres gazouillemens aux doux murmures de ces eaux.

SCENE VIII.

CHŒUR DES OYSEAUX, L'AMOUR, ZACORIN sur un gazon.

L'AMOUR.

JE triomphe, & j'ai mis Actéon hors de lui-même. Tandis qu'il est plongé dans de mortelles inquiétudes, comme le Sommeil obéit à ma voix, égayons nous ici un moment, en flatant les desirs amoureux de Zacorin, par les songes les plus extravagans, & fortifions de plus en plus l'ardeur qu'il ressent pour Lucinette. C'est un fou qui ne nuira pas aux desseins que j'ai pris de faire enrager aujourd'hui Diane ; d'ailleurs, je me plais souvent à badiner avec les cœurs des plus chétifs mortels. Si je n'inspirois jamais que des ardeurs nobles & sérieuses, je m'ennuyrois moi-même.

L'AMOUR *chante.*

Viens doux Sommeil, appaiser la migraine,
D'un Chasseur amoureux qui se jette en tes bras,
Hélas, hélas, hélas,
Il est si las, si las, si las,
Qu'à l'endormir tu n'auras pas,
Tu n'auras pas grand'peine.

SCENE IX.

LE SOMMEIL & sa suite, L'AMOUR, ZACORIN endormi.

LE SOMMEIL.

Que tout garde un profond silence,
Vents, cessez de souffler,
Ruisseaux coulez sans violence,
Zacorin va ronfler.

RONFLEMENS DES BASSES.

TRIO.

Ronflez sans allarmes,
Ah! que le sommeil est doux!
A ses charmes,
Abandonnez-vous.
Ronflez sans allarmes,
Ah! que le sommeil est doux!

LE SOMMEIL.

Rêves boufons, Comiques songes,
Accourez, volez en ces lieux.

Par vos agréables mensonges,
Rendez Zacorin heureux,
Par vos agréables mensonges,
Flatez ses desirs amoureux.

ENTRE'E DE SONGES.

UN SONGE.

Zacorin, je suis Lucinette,
Je céde enfin à tes soupirs,
Si mes faveurs sont tes plaisirs,
Je les prodigue, je les jette,
Au devant de tes desirs.

ENTRE'E
des Songes extravagans.

UN AUTRE SONGE.

Heureux Amant.
Songe qu'en ce moment,
L'Amour te change en chien couchant,
Songe qu'en cessant d'être fille,
Lucinette devient Perdreau.
Si le respect te dit, tout-beau
L'occasion te dit, pille.

ZACORIN *se réveillant en sursaut, aboye comme un Chien, & le sommeil & sa suite disparoissent.*

Houp, houp; mais le Perdreau s'est envolé. Hélas! on dit bien vrai, que tous Songes sont mensonges. Je pensois aller gober Lucinette, & je n'ai pris que du vent. Mais il me vient une bonne idée pour m'introduire auprès de Lucinette, sans être reconnu de personne. Courage Zacorin, c'est l'Amour qui t'inspire, il ne t'abandonnera pas dans ce que tu vas entreprendre.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

DROMONT *seul.*

C'Est ici que Diane va rassembler toutes ses Nimphes, & elle m'a chargé d'en écarter les Silvains, les Faunes & les Satyres, s'il en tomboit quelqu'unes entre leurs pattes, autant de gobé. Ils vous l'enléveroient aussi-tôt dans la Forêt de Vénus, qui est tout proche d'ici, & puis allez les chercher-là. Si-tôt que la Riviére est passée, c'est un lieu de franchise. Mais, que vois-je? le Prince Actéon? je le croyois à la Chasse.



SCENE II.

ACTE'ON, DROMONT.

ACTE'ON.

AH! mon cher Dromont, que j'ai de joye de te rencontrer.

DROMONT.

Monſeigneur, c'eſt bien de l'honneur pour moi.

ACTE'ON.

Tu ſçais que je t'ai toujours aimé.

DROMONT.

Oh, par de-là mes mérites, Monſeigneur! il me ſouvient que du tems que j'avois l'honneur de vous appartenir, j'étois comme le poiſſon dans l'eau.

ACTE'ON.

Tu n'as rien perdu en entrant au ſervice de Diane.

DROMONT.

Cela eſt vrai, je ſuis dans une aſſez bonne condition, cependant il m'en ennuye, & j'avois beaucoup plus de liberté quand j'étois auprès de vous. Toutes ces Nimphes me ſont tous les jours mille niches, elles me viennent ſans ceſſe agacer. Oh! ne me parlez point du ſervice des femmes.

ACTE'ON.

Compte-tu pour rien, d'être auprès d'une ſi

charmante Maîtreſſe ? tu la vois tous les jours, tu lui parle, tu la ſers.

DROMONT.

Et comptez-vous pour rien d'avoir la garde de toutes ſes Filles ?

ACTEON.

Si tu voulois m'être favorable, mon cher Dromont, je changerois bientôt ta condition en une fortune des plus conſidérables.

DROMONT.

Cela me viendroit bien à point. Et en quoi pourois-je vous être utile ?

ACTE'ON.

J'aime, j'adore Diane, & ſi tu voulois lui parler de mon amour ....

DROMONT.

Vous aimez Diane ? Ah vous voilà bien tombé ! Et d'où diantre vous eſt venu cet amour-là ? vous qui condamniez tant autrefois les amoureux ?

ACTE'ON.

Je viens de voir cette Déeſſe pour la premiére fois, je me ſuis ſenti bleſſé d'un trait ſi terrible, que je n'en guérirai jamais.

DROMONT.

Il y avoit long-tems que l'Amour vous gardoit ce coup-là. Ma foi, je vous plains, car Diane ne veut pas qu'on parle de tendreſſe à la moindre de ſes Nimphes, ce ſeroit bien pis ſi on lui en parloit.

ACTEON.

Que sçais-tu ? souvent on blâme dans les autres ce qu'on passe aisément à soi-même ; & seroit-elle la premiére Déesse qui auroit écouté les soupirs d'un mortel ?

DROMONT.

Celle-là est faite tout à rebourt des autres. Elle se fâche d'un rien, & quand elle est offensée, il n'y a point de Déesse plus vindicative.

ACTEON.

Ne lui parle de mon amour qu'en passant, & sans lui dire que je te l'aye déclaré, fais lui seulement connoître que tu le soupçonne.

DROMONT.

Allons, je veux bien m'exposer à tout pour vous plaire ; mais il faudra que j'employe bien de l'esprit pour en venir à bout.

ACTEON.

Songe que mon bonheur, mon repos & ma vie sont entre tes mains.

DROMONT.

J'aurai soin de tout cela, allez rejoindre votre Troupe, comme si de rien n'étoit, & ne paroissez point ici, j'irai tantôt vous rendre compte de ce que j'aurai fait.



SCENE III.

DROMONT *seul.*

VOilà une bonne chienne de commiſſion dont je me charge-là. Après tout, le pauvre Actéon eſt un bon Prince, ce n'eſt pas ſa faute s'il a le cœur tendre ; mais d'un autre côté, notre Déeſſe l'a dur comme un rocher. La voici avec une partie de ſes Nimphes, attendons qu'elle ſoit ſeule pour lui parler.



SCENE IV.

DIANE, DORIS, AGLANTE, SILVIE, LUCINETTE.

DIANE.

VEnez, chéres Compagnes de Diane, retirons-nous sous ce feuillage épais, Actéon & sa troupe chassent dans cette Forêt, & nous devons éviter leurs regards profanes.

DORIS.

En vérité, Déesse, il y a trop de cruauté à vous de cacher ainsi sans cesse vos appas; de quoi vous sert cette beauté, capable de ravir les mortels & les Dieux, si vous n'en faites aucun usage?

DIANE.

Je laisse à la coquette Vénus, l'ambition de plaire: cette Déesse pour s'être renduë trop familiere, ne s'est attirée que des vœux sans respects, & des offrandes méprisables; on l'aime, sans l'estimer. Mais moi, j'ai cet avantage, que sans me voir on me désire, on me respecte autant qu'on me redoute, & c'est ce que je demande.

DORIS.

Ah! Déesse, si j'osois parler, j'aurois bien des choses à vous dire là-dessus!

DIANE.

Parle, ma chére Doris, tu ſçais que tes diſcours n'ont jamais pû m'offenſer ; tu t'exprimes avec tant de naïveté & d'enjouëment, que tu me peux dire librement toutes mes vérités.

DORIS.

Hé bien , je vous ſoutiens donc que c'eſt la plus grande injuſtice du monde , que de ſe cacher quand on eſt belle.

DIANE.

Pourquoi ?

DORIS.

C'eſt que notre beauté n'eſt pas un bien qui nous appartienne ; le Deſtin ne l'a pas fait pour nous , elle eſt faite pour le plaiſir de ceux qui ont des yeux pour la regarder.

DIANE.

Quoi ! mes appas ne ſont pas à moi ?

DORIS.

Non certainement ; c'eſt le bien d'autrui ! vous n'êtes pour ainſi dire , que gardienne de votre beauté ; tous les yeux du monde ont ſur elle des droits , & c'eſt leur dérober leur bien , que de les priver du plaiſir d'une ſi charmante vûë.

DIANE.

Je crois faire grace aux profanes , de prévenir les criminels deſirs , & les coupables feux que mes attraits pourroient allumer dans leur ame , & que

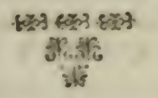
je me verrois obligée de punir, comme j'ai déja fait tant de fois.

DORIS.

Mais, seroit-ce une si grande offense que d'oser vous aimer ?

DIANE.

On aime rarement sans espoir, & cet espoir seroit un manque de respect à ma Divinité, qui attireroit bien-tôt tous les traits de ma vengeance sur le téméraire qui oseroit se flater .... Mais finissons ce discours, & ne parlons jamais de l'Amour que pour le détester. Voici l'heure où le Peuple s'assemble dans mon Temple pour m'offrir ses vœux, je vais invisible recevoir ses offrandes, & respirer un moment l'encens qu'on fait brûler sur mes Autels. Pendant ce tems, aimables Nimphes, allez rassembler vos Compagnes, & livrez-vous à d'innocens plaisirs, exprimez dans vos jeux & vos chansons, toute l'horreur que l'Amour vous inspire ; je promets à mon retour un Arc & un Carquois des plus galans à celle de vous qui en aura dit le plus de mal.



SCENE V.

DORIS, AGLANTE, SILVIE, LUCINETTE.

AGLANTE.

Livrez-vous à d'innocens plaisirs. Cela est bien aisé à dire ; mais la Déesse est si sévére, qu'elle trouve du crime à presque tout.

LUCINETTE.

Hélas ! je n'en goûte plus, depuis que nous avons perdu notre Singe.

SILVIE.

Ah ! Lucinette, qu'allez-vous rappeller à notre mémoire ! Ne m'en parlez point, sa perte m'a été aussi sensible qu'à vous.

AGLANTE.

Pour moi, je le regreterai toute ma vie.

DORIS.

Consolez-vous, mes chéres Sœurs, le Garde-Chasse a mis des piéges par toute la Forêt, nous en attraperons bientôt quelqu'autre.

LUCINETTE.

Il ne sera pas aprivoisé comme Magotin.

AGLANTE.

Oui, il nous aménera peut-être quelque Singe

mal-faisant, qui nous mordra en feignant de nous caresser.

DORIS.

Diane a bien eu le pouvoir de rendre dans un moment Magotin sage & docile; s'il en tombe quelqu'autre dans les filets, elle lui imprimera le même respect qu'avoit le premier; rien n'est impossible à notre Déesse. Mais que vois-je au haut de cet arbre?

SCENE VI.

DORIS, AGLANTE, SILVIE, LUCINETTE, ZACORIN en Singe.

LUCINETTE.

AH! ma Sœur, je crois que c'est notre Singe.

SILVIE.

Si ce n'est pas lui, il lui ressemble tout-à-fait.

LUCINETTE.

Ah! ma Sœur, c'est lui-même.

DORIS.

Voyons de plus près. Magotin, Magotin? Il est encore tout éfarouché.

AGLANTE.

Venez, mon fils, venez. Ah ! ma Sœur, ce n'eſt pas lui, il vous fait la grimace.

SILVIE.

C'eſt qu'il ne vous connoît pas comme moi. Vous allez voir. Magotin, Magotin ?

LUCINETTE.

Bon, vous l'avez fait fuir. Nous voilà bien chanſeuſes ; que ne me laiſſiez-vous l'appeller ? il connoît mieux ma voix que celle de perſonne. Il revient, ne dites mot, & laiſſez-moi faire. Petit, petit, petit, deſcendez, mon ami, deſcendez, on ne veut point vous faire de mal, c'eſt Lucinette qui vous appelle. Hé bien, que vous avois-je dit ? Ne le voila-t-il pas qui deſcend ? Bons Dieux que de careſſes !

SILVIE.

Ah ! l'aimable animal !

LUCINETTE.

Je vais lui donner du bonbon. Allons, baiſez la main.

AGLANTE.

Il n'a rien oubliez de ſes ſingeries.

DORIS.

Allons, danſez, ſautez pour Diane, ſautez pour moi, pour Aglante, pour Silvie, pour Lucinette.

SILVIE.

Ah ! je ſuis jalouſe, il ſaute mieux pour Lucinette.

DORIS.

Sautez pour les vieilles Nimphes, pour les vieilles Nimphes.

(Le Singe refuſe de ſauter.)

AGLANTE.

Il n'en fera rien, & il commence même à ſe fâcher ; Si vous m'en croyez, mes Sœurs, nous lui remettrons ſa chaine.... Au ſecours.

(Toutes les Nimphes enſemble, crient & s'enfuyent ; voyant le Singe en fureur.)



SCENE VII.

LUCINETTE, ZACORIN en Singe.

LUCINETTE.

Pour moi, je ne le crains point, il ne m'a jamais fait de mal. Venez, venez, mon ami, je ne veux point vous enchaîner, moi.

ZACORIN.

Ah ! charmante Lucinette !

LUCINETTE.

Ah !

ZACORIN.

Ne vous effrayez pas, Nimphe adorable, & ne fuyez point un Veneur malheureux, qui loin de vouloir vous donner la Chasse, vient se jetter lui-même à corps perdu dans vos filets.

LUCINETTE.

Où suis-je ? qu'entens-je ? ah je n'en puis revenir ! que dois-je penser de ce que je vois ? Diane auroit-elle donné la parole à notre Singe ?

ZACORIN.

Je ne suis point un Singe, belle Lucinette, je suis le plus tendre, le plus passionné de tous les hommes.

LUCINETTE.

Comment, vous êtes un homme? Ah je dois vous fuir.

ZACORIN.

Hé de grace, reſtez encore un moment.

LUCINETTE.

Pourquoi donc? que me voulez-vous?

ZACORIN.

Vous faire entendre le ſon de mes ſoupirs amoureux.

LUCINETTE.

Quoi? c'eſt de l'Amour que vous voulez me parler? On m'en a toujours fait un portrait horrible, & je vous avouerai franchement que c'eſt ce qui me donne quelquefois la curioſité de le connoitre. Si l'on ne m'en avoit jamais parlé, peut-être n'y aurois-je jamais ſongé. Mais, où trouve-t-on ce petit animal-là? je voudrois bien le voir une fois dans ma vie.

ZACORIN.

Vous n'avez qu'à me regarder, vous le verrez peint ſur mon viſage. Mais plûtôt il faudroit pénétrer juſqu'au fond de mon cœur, vous verriez....

LUCINETTE.

Paix, ne parlez plus, voilà notre Garde-Chaſſe, & vous ſeriez perdu s'il vous reconnoiſſoit.

ZACORIN.

Ah! je ſuis mort! où fuir?

SCENE VIII.

LUCINETTE, ZACORIN en Singe, DROMONT, deux Bouviers.

DROMONT.

NOs Nimphes m'ont averti que le Singe.... Mais le voici, prenons bien garde qu'il ne nous échape. Ah ! ah ! Monſieur le drôle, nous vous tenons pour le coup. Oh, vous avez beau faire, nous vous allons garder de ſi près, que vous ne vous échaperez plus à l'avenir.

(*Dromont lui remet ſa chaîne, il ſaute ſur les pattes.*)

LUCINETTE.

Ah ! Dromont, ne lui faites point de mal.

DROMONT.

Oh ! vous ne connoiſſez-pas ces animaux-là, ils veulent être battus.

LUCINETTE.

C'eſt moi qui vous en prie, ne lui faites rien.

DROMONT.

Je le veux bien, mais ſi dans la ſuite vous en êtes mordue, ne vous en prenez qu'à vous même ; allez promptement rejoindre vos Compagnes qui ſont en peine de vous.

LUCINETTE *en s'en allant.*

Ah que je tremble pour ce pauvre malheureux!

DROMONT.

En vous remerciant, mes amis, maintenant que j'ai retrouvé notre Singe, je n'ai plus besoin de vous.

SCENE IX.

DROMONT, ZACORIN en Singe.

DROMONT.

OH ça, Monsieur Magotin, maintenant que nous sommes seuls, il faut que je vous étrille de la bonne sorte, pour la peine que vous m'avez donné depuis trois jours à vous chercher, je ne crains pas que vous vous en plaigniez. Quoi vous voulez vous enfuir encore une fois! allons ici, oui, oui, tout cela est bel & bon, nous sçavons bien que quand vous êtes enchaîné, vous êtes souple comme un gand.

(Il s'échape, & veut monter sur l'arbre.)

ZACORIN.

Hélas! mon cher Dromont.

(Il se jette à genoux.)

DROMONT.

Miséricorde ! un Singe qui parle, au secours ; à moi.

ZACORIN.

Hé, ne faites point de bruit, & reconnoissez sous les traits de votre Singe, l'infortuné Zacorin.

DROMONT.

Zacorin !

ZACORIN.

C'est lui-même. Par malheur, votre Singe ayant été tué il y a quelques jours par des Chasseurs qui ne le connoissoient point, je me suis revêtu de sa peau.

DROMONT.

Fort-bien, pour venir chasser sur nos Terres, & tâcher de nous détourner quelqu'une de nos Nimphes, en les amusant par vos singeries ?

ZACORIN.

Hélas, brave & généreux Dromont, ne me perdez pas, je vous avouerai franchement que je suis amoureux malgré moi de la belle Lucinette, & que j'ai cru devoir tout hazarder pour lui déclarer mon amour.

DROMONT.

Vous êtes encore un plaisant magot. Hé parbleu, si nos Nimphes vouloient qu'on les pourchassât d'amour, il y a ici d'aussi bons Chasseurs que vous, afin que vous l'entendiez.

ZACORIN.

ZACORIN.

Je le crois, mon cher Dromont, quand ce ne feroit que vous, j'ai toujours admiré votre adreffe, votre bonne mine.

DROMONT.

Vous faites encore le railleur? oh parbleu, je veux vous mener tout-à-l'heure à Diane dans cet équipage.

ZACORIN.

Oh parbleu vous n'en ferez rien, & nous verrons qui fera le plus fort.

DROMONT *se bat avec Zacorin.*

A moi, Licarfis, Ruftaut, Clabaut, Agrette.

(*Zacorin les renverfe tous par terre, & s'echape.*)



SCENE X.

DROMONT *seul*, se relevant de sa chûte.

AH ! le coquin me le payera. Mais voici nos Nimphes qui s'avancent, elles viennent ici s'exercer à leur ordinaire, à la musique & à la danse., notre Déesse en est aussi entêtée que de la Chasse. Eloignons nous. Sitôt qu'elle sera de retour de son Temple, je saisirai un moment favorable pour m'acquiter de la commission dont Actéon m'a chargé.



SCENE XI.

DORIS *seul.*

VEnez, mes Sœurs, il est tems d'exécuter les ordres de la Déesse ; commençons nos danses & nos chants, & voyons qui de nous pourra le plus donner d'horreur de l'Amour.



DIVERTISSEMENT.

ENTRE'E DE NIMPHES.

I. NIMPHE.

L'Amour n'en veut qu'à notre honneur,
Soyons toujours en crainte
D'entrer dans ſon enceinte,
Evitons ce cruel Chaſſeur.

Juſqu'à notre défaite,
A cors & cris, il nous pourſuit,
Mais la chaſſe faite,
Notre cœur aux abois réduit,
Souvent il s'en rit,
Et ſonne auſſi-tôt la retraite.

ENTRE'E.

II. NIMPHE.

En vain mon cœur vers la tendreſſe panche,
Je ne veux point jouer avec l'Amour,
Quand on y perd, on y perd ſans retour,
Quand on y gâgne, il prend bien ſa revanche.

SYMPHONIE
douce & agréable.

L'Amour arrive avec les Silvains.

I. SILVAIN.

Sans le connoître,
Jeunes cœurs, voulez-vous toujours
Méprifer le Dieu des Amours?
Quand vos apas qui le font naître
Du tems auront fuivi le cours,
Vous vous repentirez peut-être
D'avoir paffé vos plus beaux jours
Sans le connoître.

ENTRE'E DE L'AMOUR
& des Silvains.

DEUX NIMPHES.

DUO.

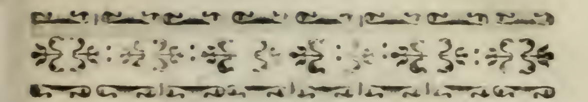
Quelle invifible flâme,
Quels traits fenfibles & perçans
Ont pénétré mon ame!
Quels font les tranfports que je fens!

Je languis, je ſoupire,
Je crains, je forme des deſirs,
Amour, ſi c'eſt là le martyre
Que l'on ſouffre dans ton Empire,
Quels doivent être tes plaiſirs ?

ENTRE'E DE SILVAINS & de Nimphes.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE I.

DIANE *seule.*

QUel désordre est ceci ? que s'est-il donc passé dans mon absence ? que sont devenues mes Nimphes ! Je croyois les trouver toutes rassemblées dans cet endroit, & je n'en trouve pas une. Hola, Dromont, n'y a-t-il rien de nouveau ?



SCENE II.

DIANE, DROMONT.

DROMONT.

JE ne ſçache rien, Madame, ſinon que l'on avoit ratrapé votre Singe.

DIANE.

Hé bien?

DROMONT.

Hé bien, il s'eſt échapé une ſeconde fois, mais il n'y a pas grand mal, car il étoit devenu ſi méchant, qu'il a tantôt éfarouché toutes nos Filles.

DIANE.

C'eſt donc pour cela qu'il n'en paroît pas une; mais j'eſpere que ma préſence les raſſurera. N'y a-t-il rien autre choſe?

DROMONT.

Ah! Déeſſe, il eſt arrivé un grand malheur, & j'ai vû un pauvre Chaſſeur dans un triſte état.

DIANE.

Comment! quel Chaſſeur?

DROMONT.

Le Prince Actéon, Madame.

DIANE.

DIANE.

Je l'ai tantôt rencontré. Que lui seroit-il arrivé depuis ce tems-là ?

DROMONT.

C'est de ce tems-là tout justement qu'il a été blessé mortellement.

DIANE.

Et qui l'a blessé ?

DROMONT.

Un Animal bien dangereux, Madame.

DIANE.

Et qui encore ? un Sanglier ? un Ours ? un Tigre ?

DROMONT.

Pis que tout cela, Madame. L'Amour.

DIANE.

Et d'où seroit parti cet Amour ?

DROMONT.

De vos Terres, Madame.

DIANE.

Tu te trompes, mon ami, ce monstre-là n'habite point nos Forêts.

DROMONT.

Cependant.....

DIANE.

Cependant, tu voudrois me faire entendre que quelqu'unes de mes Nimphes lui auroit donné dans la vuë.

DROMONT.

Oh non, Madame, je vous assûre.

DIANE.

Un Mortel, quel qu'il fût, qui oseroit lever les yeux sur elles en seroit puni sévérement.

DROMONT.

La peste, le Prince Actéon n'est pas si impoli que cela, il connoît trop le mérite d'une Déesse comme vous, pour....

DIANE.

Cela suffit, lorsqu'il n'aime aucune de mes Nimphes, il peut aimer qui bon lui semblera, je ne m'y oppose pas, je ne puis que le plaindre.

DROMONT.

Ah! Déesse, c'est trop de bonté que vous avez pour lui.

DIANE.

De quoi?

DROMONT.

De lui donner la permission d'aimer qui il voudra hors vos Nimphes.

DIANE.

Pourquoi?

DROMONT.

C'est que c'est vous-même qu'il aime.

DIANE.

Qu'entens-je! Ah quelle insolence! quelle témérité!

DROMONT.

Hé ! mais il me ſemble....

DIANE.

Tai-toi malheureux, tu es bien hardi, de me tenir de pareils diſcours : ne ſçais-tu pas le reſpect qu'on doit à Diane ?

DROMONT.

Je vous demande pardon, grande Déeſſe, je croyois bien faire. Vous m'avez donné ordre de vous avertir de tout ce qui ſe paſſeroit dans vos Forêts, & je m'acquite de ma charge.

DIANE.

Le téméraire Actéon oſe aimer Diane, quand tous les Dieux n'oſent lever les yeux ſur elle !

DROMONT.

C'eſt auſſi ce que je lui ai dit.

DIANE.

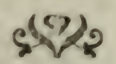
Comment ? c'eſt donc lui qui t'envoye !

DROMONT.

Non pas autrement, mais....

DIANE.

Quoiqu'il en ſoit, va trouver ce Prince audacieux, & lui dis, que ſi j'entens jamais parler de ſon amour, il apprendra juſqu'où peut aller le couroux de Diane offenſée.



SCENE III.

DROMONT *seul.*

JE m'étois douté que les choses iroient comme cela, & je suis encore bien heureux de m'en être tiré à si bon marché. Mais voici Zacorin, & je veux me vanger de l'affaire de tantôt, je ne serai pas fâché qu'il soit un peu puni de l'effronterie qu'il a d'aimer Lucinette.



SCENE IV.

DROMONT, ZACORIN.

ZACORIN.

HE' bien, mon cher Dromont? êtes-vous encore fâché contre moi?

DROMONT.

Tout au contraire, & je viens de déclarer tout net à Diane, l'amour d'Actéon pour elle, comme il m'en avoit prié.

ZACORIN.

Hé bien?

DROMONT.

Hé bien, son affaire est faite.

ZACORIN.

Ah! quel bonheur! vous deviez bien aussi parler de la mienne.

DROMONT.

C'est aussi ce que je n'ai pas manqué de faire, & je crois qu'elle ira à peu près de même.

ZACORIN.

Seroit-il possible?

DROMONT.

Bon, cela pouvoit-il aller autrement? mais je

n'ai pas le tems de vous en dire davantage, il faut que j'aille au plûtôt trouver Actéon de la part de Diane.

ZACORIN.

Mais du moins apprenez-moi....

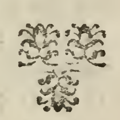
DROMONT.

Je n'ai rien à vous apprendre, vous n'avez qu'à vous présenter, vous serez reçû à merveille, & vous allez trouver la Demoiselle de la meilleure humeur du monde.

SCENE V.

ZACORIN *seul.*

QUe Diable! on disoit Diane si fiére & si ridicule! je sçavois bien moi, que l'Amour n'offensoit jamais les Belles; il n'y a que maniére de s'y prendre. Mais voici la Déesse, & Lucinette est heureusement avec elle; je suis si troublé que je n'ai pas la force de parler, éloignons-nous un peu pour reprendre courage.



SCENE VI.

DIANE, DORIS, LUCINETTE.

DIANE.

AH ! que m'apprenez-vous ? Quoi l'Amour a pénétré jusqu'ici ? il m'a enlevé les plus belles de mes Nimpes ? il les a rendu sensibles pour les Dieux de cette Forêt ? tout a deserté de ces lieux, pour aller grossir la Cour de Vénus. Ah ! je suis dans une telle fureur que je ne me connois plus, & je ne respire que la vengeance. Mais sur qui me vanger ? Si je me plains à Jupiter, il ne m'écoutera pas. Condamnera-t-il l'Amour dont il implore lui-même tous les jours l'assistance ?

DORIS.

Déesse, si nous osions . . . .

DIANE.

Non, non, abandonnons plûtôt toutes ces ingrates Nimphes à leur mauvais sort ; l'Amour qui les a soustraites à mes loix, servira le premier dans la suite à me vanger de leur perfidie ; il m'en reste encore assez pour me dédommager de celles qui m'ont abandonnée ; & quand je n'aurois que Doris & Lucinette, qui ont si généreusement repoussé les traits de l'Amour, c'en seroit assez pour

me consoler de tous les chagrins que j'ai essuyé dans ce jour.

(Elle les embrasse.)

SCENE VII.

DIANE, DORIS, LUCINETTE, ZACORIN.

ZACORIN.

LA Déesse embrasse Lucinette ; voici justement le tems de me présenter. Grande Déesse, je viens vous rendre grace de toutes vos bontés.

DIANE.

Que vois-je ? Quel mortel ose s'approcher d'ici ? Quel es-tu.

ZACORIN.

Je suis Zacorin, Madame, un des Chasseurs de la suite d'Actéon.

DIANE.

D'Actéon ! Viens-tu encore m'entretenir de son amour ?

ZACORIN.

Non, Madame, je ne suis ici que pour mon compte, vous sçavez que j'adore Lucinette, je crois qu'elle ne me hait pas, & je viens vous re-

mercier de la bonté que vous avez d'approuver notre amour.

DIANE.

Que veut dire ceci ? Se mocque-t-on de Diane ? Quoi ! je n'entendrai parler ici que d'amour ? Le Maître ose s'attaquer à moi, & ses gens à mes Compagnes ! Et où est donc le respect qu'on doit à une Déesse à qui tout l'Univers ne doit songer qu'en tremblant ?

ZACORIN.

Bas. Que Diable veut dire ceci ? *Haut.* Madame, quand vous aurez une Nimphe de moins, c'est pour vous une bagatelle.

DIANE.

Quoi ! téméraire, audacieux, tu es assez hardi.....

ZACORIN.

Moi, téméraire, moi, audacieux, moi, hardi je vous assûre, Madame, que ce sont des noms qui ne me sont pas dûs, & que vous n'avez jamais chassé de liévre plus poltron que moi.

DIANE.

Ah ! traître, il faut que le plus affreux trépas.....

DORIS.

Hé ! Madame, c'est le fou du Prince Actéon, il seroit honteux à une grande Déesse, de tremper ses traits dans un sang si abjet.

ZACORIN.

Cela est vrai, Madame, je ne mérite pas de mourir de votre main.

DORIS.

Bornez votre vengeance à le métamorphoser comme vous avez fait tant d'autres.

DIANE.

Quelle figure faire prendre à ce malheureux-là, qui soit au dessous de la sienne ?

LUCINETTE.

Hé, Déesse, ayez assez de bonté pour lui, pour souffrir qu'il en ait le choix.

DIANE.

J'y consens.

ZACORIN.

Hé bien, s'il en faut passer par-là, je vous prie, Madame, de me métamorphoser en joli Epagneul, pour avoir le plaisir de caresser sans cesse Lucinette.

DORIS.

Quoi ! malheureux, tu n'es pas encore guéri de ton amour ? Hé, Madame, je vous demande grace toute entiére pour ce misérable.

LUCINETTE.

Je joins mes prieres à celles de Doris.

DIANE.

Va, malheureux, retire-toi, tu es redevable à ta bassesse qui te dérobe à ma vengeance ; mais sur tout, garde-toi de paroître jamais devant moi.

ZACORIN.

Hé ! Madame la Déesse, je vous le promets, & j'en jure....

DORIS.

On n'a pas besoin ici de tes sermens. Mais, Déesse, maintenant que le Soleil votre Frere a diminué l'ardeur de ses rayons, ne voulez-vous pas pour vous délasser des fatigues de la journée, aller à votre ordinaire goûter les douceurs du bain dans la claire fontaine qui coule au bas de cette roche, & dont ces bois touffus ferment l'accès ?

DIANE.

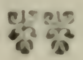
Oui, c'est mon dessein, & je vais vous y attendre, prenez soin de rassembler tout ce qui me reste de fidélles Compagnes pour les y mener avec vous.

ZACORIN.

Mesdames, si vous souhaitez, j'irai garder vos habits.

DORIS.

Quoi tu n'es pas encore loin d'ici ; fuis, profane, & ne parois jamais dans ces lieux.



SCENE VIII.

ZACORIN *seul.*

ELles ont beau dire, je ne pourrai m'empêcher d'y revenir toujours. Ah ! pauvre Zacorin ! Après tout, je suis bienheureux de ne m'être trouvé qu'un chétif mortel. Souvent les petits se sauvent, où les grands laissent leur peau. Mais voici Actéon, que diantre vient-il faire encore ici ?

SCENE IX.

ACTE'ON, ZACORIN.

ACTE'ON.

MAlgré tout ce que vient de me dire Dromont, mon amour est trop violent pour le contraindre ; & tandis que nos Chasseurs font le tour de la montagne pour revoir du Cerf qu'ils poursuivent, je viens chercher ici Diane, lui déclarer moi-même tout ce que je sens pour elle, dussai-je m'exposer à tous les traits de sa vangeance. Mais que fait ici Zacorin ?

ZACORIN.

Paix.

ACTE'ON.

Comment ?

ZACORIN.

Chut.

ACTE'ON.

Explique-toi.

ZACORIN.

N'avancez pas plus loin, si vous ne voulez être changé en grenouille.

ACTE'ON.

Je crois que ce maraut extravague, que veux-tu dire ?

ZACORIN.

Je veux dire que Diane est à deux pas d'ici avec ses Nimphes.

ACTE'ON.

Quoi tu viens de voir Diane ? Ah, trop heureux mortel !

ZACORIN.

Je voudrois bien ne l'avoir pas vû, car elle m'a donné une terrible frayeur.

ACTE'ON.

Ah ! il faut absolument que tu me conduises où elle est.

ZACORIN.

Non, Seigneur, j'ai promis de ne me plus présenter devant elle.

ACTE'ON.

Mais du moins, dis-moi où elle peut être, je veux abſolument la voir.

ZACORIN.

Puiſque vous le voulez abſolument, vous n'avez qu'à remonter le long de ce ruiſſeau, vous la trouverez qui ſe baigne avec ſes Nimphes dans la fontaine qui coule au bas de ce rocher ; mais je vous avertis qu'il vous en arrivera malheur.

ACTE'ON.

Quoiqu'il puiſſe m'en arriver, mon amour & ma curioſité l'emporte ſur tous les périls qui pourroient ſuivre une entrepriſe auſſi téméraire. Et quel malheur puis-je craindre qui ſoit au-deſſus du bonheur que le hazard me préſente ?

SCENE X.

ZACORIN *ſeul.*

QUe diable va-t-il là tenter ? Je tremble ! & Diane va exercer ſur lui une vengeance des plus terribles. Avec quelle rigueur elle m'a refuſé ma chere Lucinette ! je ſerai long-tems à guérir de mon amour, & cette aimable Nimphe ſera toujours gravée dans mon cœur. Malheureux Zacorin, tu n'oſerois plus déſormais regarder en face

cet objet si charmant ! si tu la vois, ce ne sera qu'en dormant. En dormant ! quelle cruelle extrêmité, d'être obligé de fermer les yeux pour voir sa maîtresse ! Mais Actéon est long-tems, je souhaite pour lui qu'il ait pris un autre chemin que celui que je lui ai enseigné, & que Diane . . . . (*Les Nimphes de Diane crient derriére le Théâtre.*) Haye.

ZACORIN.

Ah ma foi pour le coup il a trouvé le nid.

DIANE *derriére le Théâtre*

Apprens, mortel audacieux,
Comme on punit les curieux.

ZACORIN.

Ah, mon pauvre Maître est assûrément payé de sa curiosité ! je crains bien que la Déesse n'étende sa vangeance jusques sur moi, pour lui avoir enseigné. Mais que vois-je ?

SCENE XI.

ACTE'ON, un bois de Cerf ſur la tête, ZACORIN.

ACTE'ON.

AH! mon cher Zacorin, je ſuis tout hors de moi. Non, jamais rien de ſi beau ne s'eſt offert à mes yeux. Que la Déeſſe me puniſſe par les plus cruels tourmens, il n'eſt point de peine ſi grande qui égale le raviſſement où je ſuis. Ah! ſi tu ſçavois ce que je viens de voir....

ZACORIN.

Ah! ſi vous ſçaviez ce que je vois?

ACTE'ON.

Que vois-tu? quelques gouttes d'eau que dans ſon dépit la Déeſſe m'a jetté au viſage; mon cerveau en a été un peu troublé dans le moment, mais ce n'eſt rien.

ZACORIN.

Et non dà, il y a bien des gens qui traitent cela de bagatelle: mirez-vous, s'il vous plaît, dans ce clair ruiſſeau.

ACTE'ON *ſe regardant dans le ruiſſeau.*

Ah! que vois-je, malheureux! mais je ſens mon viſage

visage s'alonger, je sens mes bras s'étendre, mes pieds se rétréssissent, une frayeur s'empare de mon ame. Que dis-je ? je me trouve plus leger que de coutûme, & il me prend une envie de courir & de fuir, à laquelle je ne puis résister.

ZACORIN *parlant dans l'aîle.*

Et où allez-vous donc, Seigneur ? avez-vous perdu l'esprit ? Mais le voilà métamorphosé tout-à-fait, il a pris la même forme du Cerf que nous courrons, & voilà nos Piqueurs qui l'apperçoivent.

(*Le Cors sonne la vûe du Cerf.*)

ZACORIN.

Ah ! que vois-je, voilà bien pis, on lui donne la vieille Meute.

CHŒUR DE PIQUEURS
derriére le Théâtre.

Tayaut, Tayaut, Tayaut,
Princesse, Tigresse,
Rapidaut, Rafinaut,
Vitesse, Souplesse,
Murmuraut, Fanfaraut,
Tayaut, Tayaut, Tayaut.

ZACORIN *criant derriére le Théâtre.*

Ah malheureux ! Voilà ses chiens qui le pour-

ſuivent de plus belle, haye, haye, ce n'eſt pas là le Cerf de Meute, Hourvari, Hourvari à moitié haut.

(*Le Cors continue à ſonner.*)

ACTE'ON *en Cerf, traverſe le Théâtre.*

ZACORIN *tombe à genoux devant lui, le Cerf & les chiens lui paſſent ſur le corps.*

Ah, mon cher Maître! (*Aux Piqueurs.*) Hé, Meſſieurs, arrêtez-vous donc, & écoutez-moi.

CHŒUR DE CHASSEURS, *derriére le Théâtre.*

Tayaut, Tayaut, Tauyaut,
Que l'on ſonne,
Que l'on donne,
Comme il faut.
Tayaut, Tayaut, Tayaut.

ACTE'ON *en Cerf revient ſur le Théâtre avec tous les chiens.*

ZACORIN *courrant après les Piqueurs.*

Ah, voilà bien-tôt mon Maître aux abois.

CHŒUR DE CHASSEURS,

Allali, Allali, Allali,
Qu'on ſe réjouiſſe,
Que l'air retentiſſe,

Des cors & des cris,
Il eſt pris, il eſt pris
Allali, Allali, Allali.

HILACTOR.

Ah ! que je voudrois qu'Actéon fût ici préſent, qu'il auroit de plaiſir.

ZACORIN *revenant tout éſſoufié.*

Plût au Ciel, bien plutôt, qu'il en fût abſent,

CE'LIDAN.

Il faut promptement lui lever le pied pour le préſenter à Actéon à ſon arrivée.

ZACORIN.

Arrêtez donc, vous allez couper le bras de mon Maître.

HILACTOR.

Que dis-tu ?

ZACORIN.

Je dis que cet animal là eſt Actéon lui-même, que Diane vient de metamorphoſer en Cerf, pour l'avoir vûe tout-à-l'heure dans le bain toute nuë.

(Il prend le fouet d'un Piqueur.)

Derriére, chiens, derriére.

HILACTOR.

Ah, malheureux ! Et que ne nous diſois-tu cela d'abord ?

ZACORIN.

Bon, eſt-ce que les Chaſſeurs le plus ſouvent

entendent raiſon ? Ah, mon cher Maître ! comme vos chiens vous ont accommodé ! La pauvre bête reſpire encore, hélas ! ſi l'on pouvoit lui donner du ſecours.

SCENE DERNIERE.

L'AMOUR & les Acteurs de la Scéne précédente.

L'AMOUR.

SUſpendez vos regrets, Diane touchée du ſort d'Actéon, va lui rendre ſa premiére forme. Allez promptement laver ſes playes dans la prochaine fontaine, dont l'eau ſalutaire va dans ce moment le guérir de toutes ſes bleſſures.

ZACORIN.

Ah ! grace aux Dieux, nous en ſeront quittes pour la peur.

L'AMOUR.

Et vous, heureux habitans de ces forêts, ne craignez plus déſormais la ſévérité de Diane, puiſque le trait que je viens de lui lancer l'a déja rendue ſenſible à la pitié ; j'eſpére que dans la ſuite ſon cœur ne ſera pas impénétrable à l'Amour, & je lui ferai voir que je ſçais tôt ou tard me vanger de ceux qui mépriſent mon Empire.

ZACORIN.

Pour moi, Seigneur Amour, je ne l'ai point méprisé.

L'AMOUR.

J'aurai soin d'assurer ton bonheur. Venez tous, pleins de joye & d'allégresse, célébrer ici mon Triomphe.



DIVERTISSEMENT.

ENTRE'E de Chasseurs, de Silvains, & de Nimphes.

CHŒUR.

Que tout célébre dans ce jour
Le Triomphe de l'Amour.

UN SILVAIN.

Jeunes Nimphes, venez vous rendre,
Ne fuyez-plus des traits vainqueurs,
Dont malgré toutes ses rigueurs,
Diane ne peut se défendre,

CHŒUR.

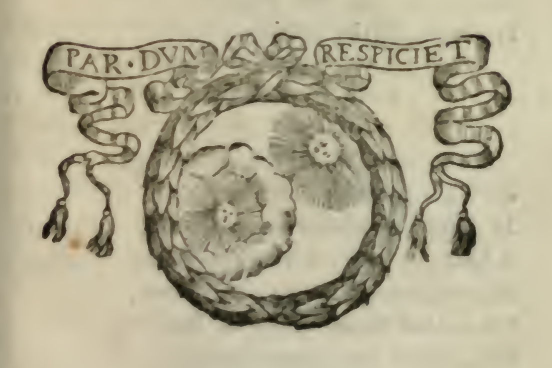
Que tout célébre dans ce jour
Le Triomphe de l'Amour.

II. SILVAIN.

Sans craindre ſes peines cruelles,
Chaſſeurs, vous pouvez être Amans.
Courez de belles en belles,
Changez d'objets à tous momens,
Pour les cœurs infidelles,
L'Amour n'a point de tourmens,
Il ne punit que les rébelles.

CHŒUR.

Que tout célébre dans ce jour
Le Triomphe de l'Amour.



VAUDEVILLE.

L'AMOUR.

Toutes les Nimphes de Diane,
Me regardoient comme un profane,
Mes traits leur ont livré l'aſſaut,
Tayaut, Tayaut, Tayaut, Tayaut.
Mais loin de gémir de leurs peines,
Leur cœur trop farouche adouci,
Se plaint encor portant mes chaînes,
D'avoir été trop tard puni.
Et chante Allali, Allali.

UNE NIMPHE.

Qu'un vieillard près de moi ſoupire,
Qu'il me parle de ſon martyre,
Je romps les chiens tout auſſi-tôt,
A haut, A haut, A haut, A haut,
Mais qu'au doux ſon de ſa muſette,
Un tendre Amant jeune & joli,
S'en vienne me conter fleurette,
Mon cœur en eſt tout réjoui,
Je chante Allali, Allali.

UN CHASSEUR.

Chaſſeurs qui pourſuivez les Belles,
Si vous voulez triompher d'elles,
Ne reſtez jamais en défaut,
Tayaut, Tayaut, Tayaut, Tayaut,
Criez en ſuivant votre proye,
Amour à moi, Velci, Velci,
Si vous ne quittez point la voye,
Vous aurez bien-tôt réuſſi.
Et puis Allali, Allali.

UNE NIMPHE.

J'aime mieux un Amour volage,
Qu'un Amour qui prend de l'ombrage,
Et me croit toujours en défaut,
A haut, A haut, A haut, A haut,
L'Amant jaloux gronde ſans ceſſe,
Avec lui toujours Hourvari.
L'inconſtant changeant de Maîtreſſe,
Me permet de changer auſſi,
Et puis Allali, Allali.

AU PARTERRE.

Contre le ſuccès d'un Ouvrage,
Souvent la Cabale fait rage,

S'écriant au moindre défaut,
A haut, A haut, A haut, A haut,
Mais le Parterre véridique,
Dont le goût n'a jamais failli,
Laiſſant aboyer le Critique,
Lorſque la Piéce a réuſſi,
S'écrie, Allali, Allali.

ENTRÉE GÉNÉRALE de Chaſſeurs, de Silvains & de Nimphes.

FIN.

LA NOUVEAUTÉ,

COMEDIE.

Représentée en 1727.

ACTEURS.

LA NOUVEAUTÉ.
LE TEMS.
MOMUS.
MERCURE.
LISANDRE, Petit Maître de Robe.
ELIANTE, Jeune Coquette.
UN NOUVELLISTE.
CLAUDINE, Payſanne.
UN VIEUX BARON,
UNE VIEILLE BARONNE,
UN PAGE DE LA BARONNE, } Vêtus à l'ancienne mode
LA CASCADE, Maître de Muſique.
LA RIMAILLE, Poëte.
Un Conſeiller, une Marquiſe, une Comteſſe, un Bourgeois, une Bourgeoiſe, un Abbé, un Clerc, un Garçon Marchand, un Provincial, & pluſieurs autres perſonnages amoureux de la Nouveauté.

La Scene eſt ſur les bords du Fleuve de l'Ennui.



LA NOUVEAUTÉ, COMEDIE.

Le Théâtre repréſente un Bois de Cyprès dépouillés de verdure, au travers duquel paſſe le Fleuve de l'Ennui, dont les Eaux ſont noires & bourbeuſes. On voit ſur ſes bords pluſieurs perſonnes de divers caractéres, qui attendent que le Tems vienne les paſſer, & les tirer de ce triſte lieu, & pluſieurs images de gens qui s'ennuyent.

SCENE PREMIERE.

LE TEMS, une Rame à la main,

Chante.



C'Eſt ici de l'Ennui le Fleuve affreux & ſombre,
Les plus heureux Mortels le paſſent tour-à-tour.
Des plaiſirs on n'y voit que l'ombre,
Les ſoucis, les chagrins régnent dans ce ſejour.

SCENE II.

LE TEMS, MOMUS.

MOMUS.

HOla, bon-homme, ne ſçauriez-vous m'enſeigner le Fleuve de l'Ennui?

LE TEMS.

C'eſt ici, mon Enfant, vous voilà ſur ſes bords; ne vous en appercevez-vous pas en entendant mes chants lugubres, & en voyant tant de gens aſſoupis? Mais, me tromperois-je, ou ſeroit-ce Momus?

MOMUS.

C'eſt le Tems, je penſe? oui, c'eſt lui-même! bons Dieux, que je le trouve changé! hé! que faites vous ici, Pere Saturne?

LE TEMS.

Hélas, mon cher Ami, depuis que Jupiter nous a tous chaſſés du Ciel, il m'eſt arrivé bien des traverſes ſur la terre; mais enfin, j'ai borné tous mes travaux à m'établir ſur ces bords: c'eſt moi qui paſſe & repaſſe tous les Mortels de la joye à la triſteſſe, & de la triſteſſe à la joye.

MOMUS.

Voilà un emploi qui convient parfaitement bien au Tems.

LE TEMS.

Oui, mais il est bien fatiguant; le Fleuve de l'Ennui coule bien lentement, & j'ai toutes les peines du monde à amener à bon port ceux qui se sont une fois embarqués sur ses eaux bourbeuses.

MOMUS.

Et qui sont ces espéces d'ombres que je vois le long de ces arbres,

LE TEMS.

Ce sont les images de ceux qui s'ennuyent actuellement dans le monde. Par exemple. Une jeune Femme, mariée à un Vieillard. Un Ecolier de Droit, qui attend de l'argent de sa Province, s'amuse à lire des Epitaphes. Un Poëte qui attend une pension de la Cour, & un Tailleur de l'argent d'un Intendant.

MOMUS.

Cela arrivera en même tems.

LE TEMS.

Ceux que tu vois-là endormis, sont deux petits Maitres à qui un Auteur lit une Comédie en cinq Actes, écrites en vers sérieux. Plus loin, ce sont des Coquettes qui ont vieilli, & que la perte de leur Amans a réduites à se plonger dans le Fleuve de l'ennui. Plus haut, c'est un galant homme qui

depuis une heure attend qu'un Commis de la Doüanne daigne lui répondre ; & plus bas un Gascon prié à dîner, à qui un plaideur Manceau conte le fond de son Procès. Mais je n'aurois jamais fini, si j'entreprenois de t'expliquer tous les sujets que chacun a de s'ennuyer ; je te dirai seulement, que ceux que tu vois ici assoupis autour de moi, sont des Curieux de spectacles, qui attendent que les Comédiens, ou l'Opéra donne quelque chose de bon.

MOMUS.

Oh, parbleu, cela vient à merveille, & c'est justement ce que je cherche.

LE TEMS.

Comment ?

MOMUS.

Vous ne sçavez donc pas que depuis notre disgrace, je me suis fait Courtier des Théâtres !

LE TEMS.

Courtier des Théâtres !

MOMUS.

Oui.... C'est moi qui annonce tous les jours au Public les Piéces qu'on y doit jouer.

LE TEMS.

Il faut que tes Marchands de paroles n'ayent pas vendu de trop bonnes choses depuis un tems ; car au sortir de chez eux, nous avons vû arriver bien des gens sur nos bords.

MOMUS.

Ils ont pourtant des Magazins, remplis des meilleures Marchandises ; elles n'ont qu'un défaut, c'est qu'elles sont trop anciennes, & j'ai toutes les peines du monde à en procurer le débit. Chacun tombe d'accord qu'elles sont parfaites, on les a admirées autrefois, & l'on ne se donne pas seulement la peine de les venir voir aujourd'hui. Je vais pourtant les annoncer encore, pour voir si le goût ne seroit point changé.

LE TEMS.

Annonce tant qu'il te plaira. Mais je suis sûr que tu n'étrennera pas.

SCENE III.

MOMUS, LE CONSEILLER, LA COMTESSE, LA MARQUISE, LE BOURGEOIS, & plusieurs gens endormis.

MOMUS.

L'Académie Royale de Musique, représentera aujourd'hui Pirame & Thisbé.

LE CONSEILLER.

Allons, Mesdames, voici l'heure de l'Opéra ; souhaitez-vous que je vous y méne ?

LA COMTESSE.

Pirame & Thiſbé ? ah ! je le ſçais par cœur.

LE CONSEILLER.

Et qu'importe, c'eſt toujours de la Muſique. Pour moi, que l'Opéra joue tout ce qu'il voudra, je n'en manquerois pas une repréſentation pendant toute l'année pour les affaires les plus importantes.

LA COMTESSE.

Oh ! pour aujourd'hui, Monſieur le Conſeiller, vous ne nous quitterez point, s'il vous plaît.

MOMUS.

Les Comédiens Italiens repréſenteront aujourd'hui, Arlequin, jouet de la fortune.

LA MARQUISE.

Ah ! c'eſt une Piéce toute Italienne, il n'y va jamais perſonne, & la plûpart de leurs Piéces Françoiſes ſe reſſemblent toutes, elles roulent toujours ſur le même pivot ; les Amans y parlent ſans ceſſe un langage guindé, auſſi obſcur pour moi que l'Italien même.

MOMUS.

Les Comédiens François repréſenteront aujourd'hui le Miſantrope, à demain Tartuffe, en attendant l'Avare.

LE BOURGEOIS.

Et que Diable, toujours le Miſantrope, Tartuffe, ou l'Avare. Eſt-ce que vous ne donnerez jamais l'Ecole des Femmes ?

MOMUS.

On la jouoit hier.

LE BOURGEOIS.

Cela eſt fâcheux, car nous l'aurions eue aujourd'hui.

MOMUS.

Ne vous impatientez pas, on la jouera bientôt..... Mais, où va Mercure ſi vîte?

SCENE IV.

MOMUS, MERCURE, & les Acteurs de la Scene précédente.

MERCURE.

AH! mon cher Momus, je ſuis ravie de te trouver; j'ai à t'apprendre que je ſuis entré ce matin au ſervice d'une Dame, capable d'enrichir tes Marchands, s'ils ne veulent pas la négliger.

MOMUS.

Et quelle eſt-elle?

MERCURE.

C'eſt une jeune Coquette qui change tous les jours; elle eſt tantôt belle, tantôt ridicule, & cependant on court toujours après elle. Elle a pour pere le Caprice, & pour Fille la Curioſité; en

un mot, c'eſt la Nouveauté, dont je ſuis devenu le Coureur.

MOMUS.

Tu es au ſervice de la Nouveauté ? ah ! mon cher ami, que tu es heureux ! tu ſers pourtant là une grande friponne.

MERCURE.

Pourquoi ?

MOMUS.

C'eſt qu'elle vole tous les jours les anciennes Marchandiſes de nos Magazins, qu'elle déguiſe le mieux qu'elle peut pour les faire paſſer ; mais elle a beau faire, on reconnoît toujours ſes larcins. Quoiqu'il en ſoit, que nous viens-tu annoncer de ſa part ?

MERCURE.

Qu'elle viendra aujourd'hui donner ſes Audiences ſur le Théâtre de la Comédie ; le ridicule des divers originaux qui auront affaire à elle, pourra former une eſpéce de petite Comédie, d'un goût nouveau, dont la Nouveauté ſera le ſujet & le titre.

MOMUS.

Cette idée ne me déplaît pas ; mais il faudroit après cela un petit Divertiſſement à la louange de la Nouveauté, quelques Vaudevilles.

MERCURE.

C'eſt à quoi nous avons pourvû. Annonçons toujours ſon arrivée comme une Piéce nouvelle. La

Nouveauté, Messieurs, la Nouveauté, Piéce nouvelle. Hé bien, vois-tu comme déja chacun se réveille ?

MOMUS.

Oui vraiment, & je vais de ce pas en donner avis à nos gens.

SCENE V.

MERCURE, UN GARÇON MARCHAND, UN CLERC, UN PROVINCIAL, UNE BOURGEOISE, UN ABBE'.

UN GARÇON MARCHAND.

UNe Piece nouvelle ! Monsieur, est-elle bonne ?

MERCURE.

C'est ce qu'on ne sçait pas encore, Monsieur,

UN CLERC.

Monsieur, est-elle bien risible ?

MERCURE.

Vous en allez juger.

UN PROVINCIAL.

Monsieur, est-elle de Moliere ?

MERCURE.

Une Comédie nouvelle de Moliere? Et d'où diable venez-vous?

LE PROVINCIAL.

Ah! je vous demande pardon, c'est que je croyois que c'étoit une Tragédie.

MERCURE.

En voilà bien d'un autre, une Tragédie de Moliere en un Acte, & intitulée la Nouveauté, encore! Oh! pour le coup, c'est ce qu'on n'a jamais vû, & qu'on ne verra peut-être jamais. En un mot, c'est une petite Comédie en Prose.

LE PROVINCIAL.

Hé, Monsieur, les Vers en sont-ils beaux?

MERCURE.

Ah! je perds patience! & l'on vous dit qu'elle est en prose.

LE PROVINCIAL.

Le sujet est-il tiré de la Fable, ou de la Métamorphose?

MERCURE *en riant.*

Non; c'est de l'Histoire.

LE PROVINCIAL.

Monsieur, l'a-t-on déja jouée?

MERCURE.

Et non, Monsieur, on vous dit qu'elle est toute nouvelle.

LE PROVINCIAL.

Ah! j'entends bien, toute nouvelle. Et quand en donnera-t-on une autre?

MERCURE.

Hé! Monsieur, attendez du moins que nous ayons eû le succès de celle-ci.

UNE BOURGEOISE.

Et sur quel Théâtre, Monsieur, la jouera-t-on?

MERCURE.

Sur le Théâtre François, Madame.

LA BOURGEOISE.

Ah! tant mieux, car aussi bien on n'y en joue pas souvent.

UN ABBE'.

Et dites-moi, Monsieur, quelle en est l'intrigue?

MERCURE.

Il n'y en a point, Monsieur, ce sont toutes Scenes détachées, qui n'ont aucun rapport les unes aux autres, que par les liaisons qu'elles ont avec la Nouveauté. Comme elle ne peut pas contenter tout le monde à la fois, les uns viendront lui rendre grace, & les autres se plaindre d'elle.

L'ABBE'.

Une Piéce sans intrigue sur le Théâtre François! Il faloit bien plûtôt la donner aux Italiens; il me semble qu'ils ont seuls le privilége d'en jouer de semblables.

MERCURE.

Et qu'importe, ce sera une Nouveauté, que d'en jouer une dans ce goût-là sur le Théâtre François, & cela répondra mieux au Titre. Croyez-moi, Messieurs, ne manquez jamais la premiére représentation d'une Piéce, on n'est pas toujours sûr d'en voir une seconde, & venez tous avec moi condamner ou applaudir la Nouveauté. Mais vous n'aurez pas la peine de l'aller chercher à la Comédie, puisque la voilà qui vient en personne au devant de vous.

SCENE VI.

Le Fleuve de l'Ennui disparoît.

LA NOUVEAUTE', suivie d'une foule de gens de toute espéce, chante.

LA Nouveauté vous appelle,
Accourez sur ses pas,
Et quittez tout pour elle.

Sans être belle,
Une Bagatelle,
Quand elle est nouvelle,
A toujours quelque appas.

La Nouveauté vous appelle,
Accourez ſur ſes pas,
Et quittez tout pour elle.

TROUPE DE CURIEUX *enſemble.*
Charmante Nouveauté....

LA NOUVEAUTE'.
Oh! doucement, je ne puis pas vous écouter tous à la fois; tout ce que je puis faire, c'eſt de donner Audience à chacun à ſon tour.

SCENE VII.

LA NOUVEAUTE', LISANDRE.

LISANDRE.
AImable mere de l'Inconſtance, charmante Nouveauté, vous voyez un Amant qui a ſoupiré un an auprès de la plus aimable perſonne du monde, qui n'a pû paſſer un ſeul jour ſans la voir, qui en a été aimé tendrement, & qui cependant ſe ſent aujourd'hui du goût pour vous.

LA NOUVEAUTE'.
Comment? votre Belle vous auroit-elle donné quelque chagrin? quelque jalouſie?

LISANDRE.

Au contraire, & c'eſt ce dont je me plains, Ne nous étant jamais brouillés enſemble, nous n'avons jamais pû goûter le plaiſir de nous raccommoder.

LA NOUVEAUTE'.

Vous avez vêcu un an enſemble ſans vous brouiller? Ah, que vous avez dû vous ennuyer! Quelques obſtacles étrangers n'ont-ils jamais traverſé votre amour?

LISANDRE.

Hélas! non; nous ne dépendions que de nous-mêmes, nous avions la liberté de nous voir à toute heure.

LA NOUVEAUTE'.

Ah! que cela étoit triſte!

LISANDRE.

Enfin ſur le point de nous marier, nous avons fait réfléxion que notre tendreſſe étant épuiſée, le mariage à coup ſûr ne la renouvelleroit pas.

LA NOUVEAUTE'.

Et vous avez penſés fort juſte.

LISANDRE.

Que vous dirai-je? nous réſolumes hier de ne nous plus revoir, & j'ai appris aujourd'hui qu'elle avoit déja formé d'autres nœuds.

LA NOUVEAUTE'.

Oh! je n'en doute point; dans une inconſtance

mutuelle, une Belle n'eſt jamais la derniére à ſe pourvoir. Enfin, que me demandez-vous ?

LISANDRE.

Une Maitreſſe nouvelle ; mais je crois que vous aurez de la peine à m'en offrir une plus belle que celle que je quitte.

LA NOUVEAUTE'.

Qu'importe, pourvû qu'elle vous plaiſe davantage. Comment étoit faite la vôtre ?

LISANDRE.

La taille ſuperbe, les cheveux blonds, & un œil bleu & mourant, le plus tendre du monde.

LA NOUVEAUTE'.

Hé bien, pour changer, prenez moi une brune aux cheveux d'ébenne, qui ait un œil vif & pétillant, & des maniéres gayes & enjouées.

LISANDRE.

Ah ! je ſuis déja charmé du portrait que vous m'en faites.

LA NOUVEAUTE'.

Tenez, voilà une perſonne qui vient à nous qui en approche aſſez.

LISANDRE.

Ah ! je la trouve plus aimable que tout ce que j'ai vû dans ma vie.

LA NOUVEAUTE'.

Laiſſez-moi apprendre ce qu'elle me veut, & vous viendrez dans l'inſtant nous rejoindre.

SCENE VIII.

LA NOUVEAUTE', ELIANTE.

ELIANTE.

BOn-jour, ma chere Nouveauté. Me reconnoiſſez-vous ?

LA NOUVEAUTE'.

Si je vous reconnois ? je vous vois tous les jours.

ELIANTE.

Oh ! ne dites pas cela ; il y a près d'un mois que vous ne m'avez vûe. Je vous dirai que ce beau blondin que vous m'aviez fait prendre à la place de cet homme d'affaire, eſt abſent depuis trois ſemaines. Nous nous ſommes quittés avec les plus belles proteſtations du monde ; il devoit revenir au bout de huit jours, je l'attendois avec impatience, je n'ai vû perſonne. Peut-être a-t-il cru, en prolongeant ſon abſence, me donner plus d'ardeur, il s'eſt trompé, je me ſuis habituée inſenſiblement à ne le plus voir, & à la fin je l'ai oublié entiérement.

LA NOUVEAUTE'.

Il eſt vrai que l'abſence réveille quelquefois les deſirs, mais quand elle eſt trop longue, elle les éteint tout-à-fait.

ELIANTE.

N'y penſons plus, Madame la Nouveauté, n'y penſons plus, je veux déſormais des Amans qui ne faſſent point de voyages.

LA NOUVEAUTE'.

Si vous vous déclarez pour les ſedentaires, j'en ai un à vous offrir, qui pendant un an n'a pas quitté ſa Maîtreſſe d'un pas; il eſt à préſent à louer.

ELIANTE.

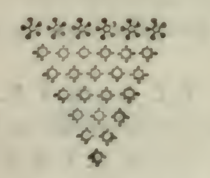
Il faudra tâcher de s'en accommoder. Madame la Nouveauté, faites nous voir un peu ce Phœnix-là.

LA NOUVEAUTE'.

Le voici qui vient à nous. Si-tôt qu'il vous a vûe, il a été charmé de votre perſonne.

ELIANTE.

Ah, C'eſt un petit Maître de robe. Je n'en ai point encore eu dans ce goût, & je ne ſerai pas fâchée que mon cœur contente là-deſſus ſa curioſité.



SCENE IX.

LA NOUVEAUTE', LISANDRE, ELIANTE.

LISANDRE.

JE ne croyois pas, Madame, après le choix que j'avois fait, pouvoir jamais rien trouver qui fût au dessus; mais en voyant vos appas, je reconnois mon erreur.

ELIANTE.

Si vous vouliez toujours juger des beautés par comparaison, vous en trouveriez encore beaucoup au dessus de la mienne; mais je crois que c'est la Nouveauté qui m'attire aujourd'hui le compliment que vous me faites.

LA NOUVEAUTE'.

Entre nous, je crois y avoir un peu de part, & je vous avouerai franchement que c'est moi qui vous donne aujourd'hui tant de goût l'un pour l'autre.

ELIANTE.

Ah, Madame, qu'allez-vous lui découvrir?

LA NOUVEAUTE'.

Ce que vos yeux ont déja commencé à lui faire connoître.

LISANDRE.

Seroit-il possible, charmante personne ?...

LA NOUVEAUTE'.

Oh, doucement, je ne suis pas en situation d'entendre tout ce que deux Amans, qui se voyent pour la premiére fois ont à se dire, cela ne finiroit d'aujourd'hui, & j'ai d'autres Audiences à donner. Adieu, jusqu'au revoir.

LISANDRE.

Comment jusqu'au revoir ? Ah, Madame la Nouveauté, il suffit que vous m'ayez mis une fois au comble de mes vœux ; content de mon dernier choix, je vous proteste que je n'aurai de ma vie recours à vous.

LA NOUVEAUTE'.

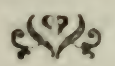
Mille autres avoient promis la même chose, qui ont manqué de parole.

ELIANTE.

Pour moi, Déesse, je ne jure de rien.

LA NOUVEAUTE'.

Et vous faites bien. Mais quel est cet homme ? il a tout l'air d'un Nouvelliste.



SCENE X.

LA NOUVEAUTE', UN NOUVELLISTE.

LE NOUVELLISTE.

HE' bien, qu'eſt-ce, Madame la Nouveauté ? quelle nouvelle ? que nous apprendrez-vous d'Eſpagne, d'Italie, d'Allemagne, de Turquie, d'Arabie, de la Chine, de la Cochinchine, de....

LA NOUVEAUTE'.

Le Roi d'Ethiopie eſt fort mal, & l'on ne croit pas qu'il en revienne.

LE NOUVELLISTE.

Ah, que m'apprenez-vous ? nous allons avoir à coup ſûr une guerre civile dans ce pays-là.

LA NOUVEAUTE'.

Cela ſe pourroit.

LE NOUVELLISTE.

Mais ce qui m'embaraſſe le plus, c'eſt de ſçavoir qui nous mettons ſur le Trône. Son Fils aîné eſt un imbécile, & les cadets ont une ambition déméſurée.

LA NOUVEAUTE'.

Et qu'ils s'accommodent comme ils voudront, de quoi vous embaraſſez-vous ?

LE

LE NOUVELLISTE.

De quoi je m'embarasse ! Et ne sçavez-vous pas, Madame, que dans les choses les plus indifférentes, il est bien mal aisé de ne pas prendre un parti, ne fût-ce que pour le plaisir de le défendre, & d'entrer en dispute avec ceux du parti contraire,

LA NOUVEAUTE'.

Et que vous en revient-il ?

LE NOUVELLISTE.

Le contentement d'avoir été juste dans mes conjectures.

LA NOUVEAUTE'.

Et quand vous vous êtes trompé ?

LE NOUVELLISTE.

Ah ! j'en ressens un chagrin mortel. Par exemple, les troubles de Perse m'empêchent toutes les nuits de dormir, & je me couchai l'autre jour sans souper, lorsque j'eus appris que le Siége d'Hispahan étoit résolu ; j'avois gagé qu'il ne seroit pas.

LA NOUVEAUTE'.

Et qui êtes-vous, pour vous intéresser ainsi à tous les événemens du monde ?

LE NOVELLISTE.

Je ne suis rien. J'ai près de cent écus de revenu. Je passe les journées entieres au Caffé, à apprendre & à debiter des Nouvelles. Je tire un tribut de la reussite, ou des chûtes des Pieces de Théatres. Voilà tout mon emploi.

LA NOUVEAUTE'.

Quoi, vous hantez les Caffés ! & ce ſont les lieux où je ſuis le plus ſouhaitée ; on m'y attend à toute heure. J'ai beau ſouvent être accompagnée de triſteſſe, on a toujours de l'impatience de me voir arriver ; & tel me vient debiter les larmes aux yeux, qui ne laiſſe pas d'avoir un ſecret plaiſir d'être le premier à m'annoncer. On ne m'y peint pas toujours telle que je ſuis, chacun me défigure ſelon ſes intérêts, ou ſes conjectures. Cent mille hommes de plus ou de moins ne coûtent rien à expédier pour cela, & l'on m'a fait ſouvent publier la victoire avant même que la bataille fût donnée.

LE NOUVELLISTE.

Il eſt vrai, & c'eſt pourquoi je m'adreſſe à vous-même pour avoir des nouvelles de la premiére main. Par exemple, on vous a annoncé pour aujourd'hui ſur le Théatre François, y ſerez-vous bonne ou mauvaiſe ?

LA NOUVEAUTE'.

Selon. Qu'en penſent vos Meſſieurs ?

LE NOUVELLISTE.

Ma foi, pas grand'choſe ; voilà cependant un billet de Parterre que j'ai reçû de la part de vos partiſans pour vous applaudir ; mais en voici en même tems un autre de la part de la Cabale pour vous ſifler ; j'entrerai à la Comédie avec l'un, & je ſouperai avec l'autre.

LA NOUVEAUTE'.

Et pour qui vous déclarez-vous !

LE NOUVELLISTE.

Je resterai neutre, comme j'ai fait à l'Opéra dans la dispute des Pellissiens & des Mauriens.

C'est ainsi qu'on appelloit les Partisans de Mlles. Pellissier & le Maure, Excellentes Actrices de l'Opéra, lorsqu'elles jouoient le rôle de Thisbé tour-à-tour.

LA NOUVEAUTE'.

C'est tout ce qu'on vous demande.

LE NOUVELLISTE.

Adieu, Madame la Nouveauté, jusqu'au revoir, je vous souhaite toute sorte de prosperités. Je vais debiter votre nouvelle d'Ethiopie à nos Nouvellistes, & nous tiendrons tantôt Conseil là-dessus.

LA NOUVEAUTE'.

Fort bien; cela sera d'une grande importance à l'Etat.



SCENE XI.

LA NOUVEAUTE', CLAUDINE.

CLAUDINE.

BOn-jour, Madame. N'eſt-ce pas vous qu'on appelle la Nouveauté ?

LA NOUVEAUTE'.

Oui, ma Fille, c'eſt moi-même.

CLAUDINE.

Ah, Madame, que j'en ſuis bien aiſe ! je viens vous prier de me donner un viſage nouveau.

LA NOUVEAUTE'.

Un viſage nouveau ! Et le vôtre vous ſied ſi bien, & il eſt ſi joli.

CLAUDINE.

Il eſt vrai que Colin le trouvoit autrefois comme ça ; mais depuis trois ans que nous ſommes mariés, il dit qu'il l'a tant vû, tant vû, qu'il s'ennuye à préſent de le trouver toujours tout de même, & qu'il voudroit qu'il fût fait comme celui de Colette : tout le monde dit pourtant que cette Colette n'eſt pas ſi belle que moi à beaucoup près. Oh, cela me fâche tant, quand j'y penſe !

LA NOUVEAUTE'.

Vous aimez donc votre mari apparemment ?

CLAUDINE.

Je crois qu'oui ; mais je ne ſerois pourtant pas fâchée de mon côté qu'il changeât auſſi de figure, & qu'il eût celle du fils du Seigneur de notre Village, Monſieur le Chevalier, qui eſt arrivé depuis huit jours.

LA NOUVEAUTE'.

Comment ? vous aimeriez ce jeune Seigneur ?

CLAUDINE.

Oh, non pas autrement, je n'aime ſeulement que ſon viſage, ſa taille, ſon eſprit & ſes manieres ; car pour du reſte....

LA NOUVEAUTE'.

J'entens votre affaire.

CLAUDINE.

Ah ! Madame, que je ſuis fâchée d'avoir promis à Colin de n'aimer jamais que lui, & de voir qu'il s'ennuye de me regarder.

LA NOUVEAUTE'.

Il eſt un moyen de le déſennuyer ; c'eſt de lui donner de la jalouſie, & de lui faire connoitre que vous avez du goût pour un autre.

CLAUDINE.

Oh, je n'ai garde, Madame, cela le fâcheroit peut-être.

LA NOUVEAUTE'.

Et tant mieux, cela renouvelleroit ſon amour pour vous.

CLAUDINE.

Comment, Madame, il faut quelquefois fâcher les gens pour s'en faire aimer davantage? cela me paroît aſſez extraordinaire.

LA NOUVEAUTE'.

Oh ce ſont des ſecrets qui ſont inconnus au Village.

CLAUDINE.

Hé, dites moi, Madame, en fâchant mon mari, cela me donnera-t-il un autre viſage?

LA NOUVEAUTE'.

Non, mais cela lui donnera d'autres yeux.

CLAUDINE.

Je voudrois bien qu'il eût ceux de Monſieur le Chevalier. Ah Madame qu'ils ſont beaux!

LA NOUVEAUTE'.

Vous ne m'entendez pas. Je veux dire que votre mari devenant jaloux, vous trouvera plus belle que jamais.

CLAUDINE.

Oh, j'entens bien à préſent, Madame; mais je voudrois qu'il ne fût pas jaloux de Monſieur le Chevalier; car il me défendroit peut-être de le regarder, & je crois que cela me fâcheroit encore plus que de voir Colin ne me regarder pas.

LA NOUVEAUTE'.

En ce cas, laiſſons les choſes comme elles ſont, il en arrivera ce qu'il pourra.

CLAUDINE.

N'eſt-il pas vrai? Mais, Madame, je vous prie que je ne ſois pas venue vous conſulter en vain, & ne pouvant changer mon viſage, donnez moi du moins quelques nouvelles maniéres de plaire, que les autres femmes n'ayent pas encore inventées; j'en ai déja eſſayé pluſieurs qui m'ont rendue moins belle que je n'étois; ce que je vous demande, au moins, c'eſt toujours dans le deſſein de plaire à mon mari; ſi j'ai le malheur de plaire à quelqu'autre, ce ne ſera pas ma faute.

LA NOUVEAUTE'.

Vous me demandez une maniere de plaire qui ne ſoit pas commune? reſtez dans votre naturel, mon enfant, c'eſt un ſecret dont peu de femmes ſe ſoient encore aviſées, & que les hommes attendent depuis long-tems. Adieu. Mais d'où ſortent ces deux figures extraordinaires?

SCENE XII.

LA NOUVEAUTE', un vieux BARON, une vieille BARONNE avec un PAGE, vêtus à l'ancienne mode.

LE BARON.

QU'eſt-ce donc, Madame la Nouveauté ? que veut dire tout ceci ? vraiment nous vous avons bien de l'obligation, Madame la Baronne, mon Epouſe, & moi.

LA NOUVEAUTE'.

Comment donc, Monſieur, en quoi aurois-je pû vous déplaire ?

LA BARONNE.

Avec vos changemens de mode perpétuels, vous êtes cauſe que nous venons d'être hués de toute la Cour.

LA NOUVEAUTE'.

Cela eſt ſurprenant ! & contez-moi un peu cela pour rire.

LE BARON.

Vous ſçaurez, Madame, pour vous dire les choſes par ordre....

LA BARONNE.

Oh, s'il vous plait, mon cher Epoux, laiſſez-moi parler.

LE BARON.

Je ſuis plus au fait que vous, m'Amour, & avec votre permiſſion, j'expliquerai à Madame....

LA BARONNE.

Oh, expliquez donc, & depêchez-vous.

LE BARON.

Et doucement, mon Cœur, je m'y prépare.

LA BARONNE.

Vous vous y preparez; & moi je commence. Il faut ſçavoir, Madame, qu'ennuyés du grand fracas de la Cour, nous nous étions retirés, il y a environ quarante ans dans le fonds de nos Terres: ce fut auſſi un peu votre jalouſie qui en fut cauſe, Monſieur le Baron.

LE BARON.

Et corbleu, Madame, point de digreſſion.

LA BARONNE.

Ennuyés dans la ſuite de cette vie champêtre, nous avons eu au bout de quarante ans la curioſité de revenir à la Cour; & à notre arrivée, nous y venons d'être raillés de tous les Courtiſans ſur notre ajuſtement.

LA NOUVEAUTE'.

Eſt-il poſſible?

LE BARON.

On y a pris Madame la Baronne pour une Baronne de Sotenville.

LA BARONNE.

Et Monſieur le Baron, pour un Baron de la Craſſe; & je crois que ſi nous n'avions pas eu un Page, on nous auroit manqué tout-à-fait de reſpect.

LE PAGE.

Bon, Madame, n'ont-ils pas dit auſſi que j'avois l'air du Valet de Careau? ſi vous ſçaviez toutes les niches que les autres Pages m'ont faites.

LA NOUVEAUTE'.

Que voulez-vous que je vous diſe? vous avez l'air un peu antique, au moins; & ſi vous m'aviez conſultée avant que d'aller à la Cour, je vous aurois épargné le ridicule d'y paroître dans cet équipage.

LE BARON.

Comment? on ne reconnoît pas les gens dans ce pays-là au bout de quarante ans?

LA NOUVEAUTE'.

Bon, pas même quelquefois du jour au lendemain.

LE BARON.

Sçavez-vous bien, Madame, que lorſque j'en partis, il n'y avoit pas de Seigneur qui ſe mit plus galamment que moi, & voilà encore l'habit que je me fis faire à l'arrivée du Doge de Gènes en France.

LA BARONNE.

Et celui que vous me voyez, n'eſt-il pas le même que j'avois le lendemain de nos nôces, & qui fut admiré de tous les Courtiſans? je ne l'ai porté qu'une ſeule fois depuis ce tems-là, & on le trouve aujourd'hui extravagant.

LA NOUVEAUTE'.

Bon, j'ai changé cent fois les modes depuis. Mais, ne pourriez-vous pas donner quelqu'air de nouveauté à vos habits?

LE BARON.

Hé le moyen? A commencer par les boutons, ceux de la Veſte ſont trois fois trop gros pour le Juſte-au-corps.

LA BARONNE.

Et moi, mon cher Epoux, c'eſt bien pis, on me trouve toute d'une venuë; & pour m'accommoder à la mode, il faut que je me racourciſſe d'un pied par le haut, & que je me groſſiſſe de quatre par le bas. Mais je n'en ferai rien, je vous jure.

LA NOUVEAUTE'.

En ce cas, il faudra vous donner patience. Je me répete quelquefois, & vous verrez peut-être dans peu, ce qu'on admire à preſent, trouvé auſſi ridicule que votre ajuſtement le paroît aujourd'hui.

LE BARON.

Oh parbleu, c'eſt une curioſité que je veux avoir, & je ne reviendrai à la Cour que quand mes habits y ſeront de mode.

LA BARONNE.

Allons, mon Fils, allons, retournons à notre Château. Adieu, Madame la Nouveauté, nous ſuivrons vos avis quand vous ſerez devenue plus raiſonnable.

LA NOUVEAUTE'.

Ils ont, après tout quelque raiſon ; & il faut avouer que je ſuis ſouvent bien extravagante.

SCENE XIII.

LA NOUVEAUTE', LA CASCADE.

LA CASCADE.

LA là ſi ut là là ré .... Ah, Madame la Nouveauté, il y a long-tems que je vous cherche, ſans pouvoir vous trouver.

LA NOUVEAUTE'.

Vous n'êtes pas le ſeul. Et qui êtes vous ?

LA CASCADE.

Grand Maître de Musique, grand Compositeur d'Opéra, & je me nomme Monsieur de la Cascade.

LA NOUVEAUTE'.

Vous travaillez pour l'Opéra? ah, je ne m'étonne plus si vous avez tant de peine à me rencontrer; il y a long-tems que j'ai quitté ce Pays-là.

LA CASCADE.

On disoit pourtant que vous vous trouviez quelquefois parmi nos Demoiselles des Chœurs.

LA NOUVEAUTE'.

Bon, quels contes; la Nouveauté parmi les Chœurs de l'Opéra! après tout vous ne seriez pas le premier qui s'y seroit trompé. Mais enfin, que voulez-vous de moi? en quoi puis-je vous être utile?

LA CASCADE.

Je voudrois, Madame, que vous m'aidassiez à faire passer une nouvelle idée qui m'est venue; je sçais qu'on passe bien des choses en faveur de la Nouveauté.

LA NOUVEAUTE'.

Quelquefois; voyons votre idée.

LA CASCADE.

La voici, Comme depuis long-tems on attribue la chûte de tous les Opéra nouveaux aux Poëmes, je voudrois les retrancher, & faire représenter un Opéra sans paroles.

LA NOUVEAUTE'.

Comment ? vous croyez qu'on pourroit rester deux heures & demie entieres à n'entendre que de la Musique ?

LA CASCADE.

Pourquoi non ? il y a des gens qui l'aiment assez pour cela.

LA NOUVEAUTE'.

Mais enfin, que feroient vos Acteurs sur le Théatre !

LA CASCADE.

Ils chanteroient seulement les notes, & gesticuleroient comme s'ils disoient les plus belles choses du monde ; & cela vaudroit mieux que de mauvaises paroles qu'on n'entend point. Voici un morceau de l'Opéra que j'ai composé dans ce goût-là. Voulez-vous voir ensemble l'effet que cela pourroit faire ? j'ai fort à propos amené avec moi des Violons.

LA NOUVEAUTE'.

Oui-dà, & je n'ai qu'à jetter les yeux là-dessus pour être au fait.

LA CASCADE.

Mon sujet est tiré de l'Histoire Romaine, mon Opéra se nomme Antonin Caracalla, & voici la Scene où cet Empereur ayant enlevé une Vestale de son Temple, la veut contraindre d'abandonner le culte de ses Dieux pour être Impératrice..,

Allons, Madame, figurez-vous que vous êtes Vestale ; c'est un Rôle qui convient assez à la Nouveauté ; & moi je suis Antonin Caracalla. Un prélude de Basse vous annonce mon arrivée, & je commence par vous déclarer mon amour. Vous êtes fort étonnée, & me répondez avec fierté ; je ne me rebute point, & je reviens à la charge ; vous me dites des injures, je vous menace, vous vous retranchez toujours sur votre vertu : je vous fais entendre que c'est cette même vertu qui a fait naître mon amour, & je vous debite une Sentence accompagnée de deux dessus de Violon, pour vous prouver que la vertu doit céder à l'Amour. Vous combatterez mon sentiment, moi je l'appuye ; ce qui forme un *Duo* contradictoire, qui sera un effet merveilleux.

Ils chantent une Scene en solfiant & gesticulant comme s'ils chantoient une Scene d'Opéra.



SCENE XIV.

LA NOUVEAUTE', LA CASCADE, LA RIMAILLE.

LA RIMAILLE.

COmment donc ? que veut dire ceci ? des gens qui ſe querellent en Muſique ? eſt-ce que nous ſommes ici à l'Opéra ?

LA NOUVEAUTE'.

Ah ! c'eſt vous, Monſieur de la Rimaille ? Hé bien ? qu'eſt-ce ? comment va le Théatre ? Comment vous portez-vous depuis votre derniére chute ?

LA RIMAILLE.

Si mal, que je ne veux plus rien compoſer de nouveau, j'ai un Magazin rempli de plus de ſoixante mille vers de toutes eſpéces, ceux qui en auront beſoin, viendront en acheter chez moi en gros, qu'ils revendront au Public en détail à leurs riſques & fortunes. Mais que faiſiez-vous donc-là avec Monſieur de la Caſcade ?

LA NOUVEAUTE'.

Il me vouloit mettre de moitié dans un projet qu'il a formé, mais l'idée m'en paroît trop extravagante, Il veut donner un Opéra ſans parole.

LA

LA RIMAILLE.

Sans paroles ! & plût au Ciel qu'on en pût donner ſans Muſique ! Voilà trois Poëmes tout de ſuite, que les Muſiciens m'ont fait tomber.

LA CASCADE.

Si vous m'aviez choiſi, Monſieur de la Rimaille, cela ne vous ſeroit peut-être pas arrivé.

LA RIMAILLE.

Bon, vous dites tous cela, vous autres, & j'ai réſolu de ne plus rien prendre ſur mon compte ; les Muſiciens n'auront qu'à inventer ou choiſir leur ſujet eux-mêmes, en amener les Divertiſſemens à leur fantaiſie, & en compoſer la Muſique, & ils trouveront chez moi des vers tout faits pour le rempliſſage. J'en ai d'amour, de haine, de dépit, de vengeance, d'infidélité, de conſtance. Pour les Dieux, pour les Démons, pour les Rois, pour les Bergers ; enfin, on trouvera de tout dans ma Boutique, & à juſte prix.

LA CASCADE.

Parbleu, puiſque la Nouveauté n'approuve point mon projet, j'ai envie de m'accommoder avec vous ; j'ai des ſujets tout trouvés, de la Muſique toute faite, il ne me manque que des vers. Combien me vendrez-vous la garniture complette d'un Opéra ?

LA RIMAILLE.

Il faut ſçavoir ſi vous voulez trier les vers, ou

les prendre comme ils viendront, car vous pourriez m'enlever de mon Magazin tels vers qui vaudroient un écu Piéce.

LA NOUVEAUTE'.

Et quelle ſorte de vers avez-vous dont qui ſoient ſi rares ?

LA RIMAILLE.

De ces vers ſaillans & brillans qui renferment une pointe, une maxime, une ſentente, & dont il ne faut ſouvent qu'une demi douzaine pour faire paſſer un Opéra. Par exemple :

Qui n'oſe ſe venger, mérite qu'on l'outrage.

LA CASCADE.

Et mais, cette penſée n'eſt pas trop nouvelle, & je l'ai vûe dans la Tragédie d'Atrée.

Qui céde à la pitié, mérite qu'on l'offenſe.

LA RIMAILLE.

Vous avez raiſon, & vous pouvez dire qu'elle eſt encore dans Phocas d'Heraclius.

Qui ſe laiſſe outrager, mérite qu'on l'outrage.

LA NOUVEAUTE'.

Et ſi vous le prenez par-là, c'eſt un vieux Proverbe.

Et qui ſe fait brebis, ſouvent le loup le mange.

Le tout ne conſiſte qu'à y donner un tour de Nouveauté.

LA CASCADE.

Il eſt vrai ; mais ſçachons combien vous me

vendrez vos vers le millier à les prendre au hazard.

LA RIMAILLE.

Voulez-vous que je vous parle en conſcience? je ne puis pas vous les donner à moins de cent dix ſols.

LA CASCADE.

Ah, Monſieur de la Rimaille!

LA RIMAILLE.

Non, c'eſt un prix fait, & vous ne les auriez pas s'il s'en faloit une obole.

LA CASCADE.

Mais enfin.

LA RIMAILLE.

Vous en pouvez trouver autre part à meilleur marché; mais il y a vers & vers, & pour ceux que je fais . . . . .

LA CASCADE.

Allons, Monſieur de la Rimaille, il ſe faut mettre à la raiſon, ſongez qu'on ne vous demande que de petits vers.

LA RIMAILLE.

Je le crois parbleu bien : s'il vous faloit donner des vers de douze à treize pieds, je ni trouverois pas mon compte.

LA NOUVEAUTE'.

Je vois bien qu'il faut que je vous accommode enſemble, cela eſt du reſſort de la Nouveau-

é, de se mêler d'un marché aussi bizarre & aussi nouveau. Oh ça, combien faut-il de vers pour remplir le fonds d'un Opéra ?

LA RIMAILLE.

Il en faut six cens, qui à les prendre à six pieds l'un portant l'autre, feront cent toises.

LA NOUVEAUTE'.

Vendre des vers à la toise !

LA RIMAILLE.

On y a bien vendu des Bibliothéques.

LA CASCADE.

Mais comment ajuster à ma Musique ceux qui sont trop courts ou trop longs ?

LA RIMAILLE.

Cela vous sera aisé. Mes vers prêtent, ils s'allongent & se racourcissent comme on veut, & on en peut ôter, ou y ajoûter une épithete, ou un adverbe, sans qu'il y paroisse. Par exemple :

Coulez, ruisseaux, sans murmure.

Si ce vers est trop court, vous pouvez l'allonger ainsi :

Coulez, coulans ruisseaux, murmurez, sans murmure.

Et ainsi du reste.

LA NOUVEAUTE'.

A merveille ; & sur ce pied-là, je condamne Monsieur de la Cascade à vous donner ce que vous demandez.

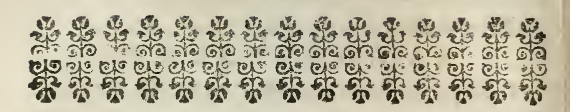
LA CASCADE.

J'y conſens.

LA NOUVEAUTE'.

Allons, Meſſieurs, puiſque vous voilà d'accord, ſecondez-moi dans l'exécution du petit Divertiſſement que j'ai préparé, & que tout célébre le Triomphe de la Nouveauté.





DIVERTISSEMENT.

ENTRÉE

De toutes ſortes de Perſonnes amoureuſes de la Nouveauté,

DEUX SUIVANS

de la Nouveauté.

DAns la Jeuneſſe,
Dans la Vieilleſſe,
Nous aimons la diverſité.
Dans l'allégreſſe,
Dans la triſteſſe,
Nous cherchons ſans ceſſe
La Nouveauté.

UN SUIVANT

de la Nouveauté.

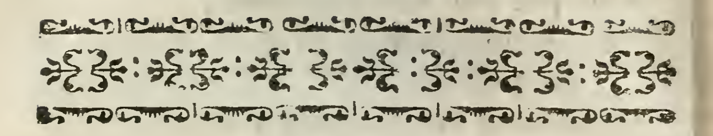
Les plaiſirs les plus charmans,
Quand ils ſont toujours les mêmes,

N'ont plus pour nous d'agrémens,
Et les changemens
De tourmens
Sont ſouvent dans les maux extrêmes,
Des ſoulagemens.

ENSEMBLE.

Dans la Jeuneſſe,
Dans la Vieilleſſe,
Nous aimons la diverſité.
Dans l'allégreſſe,
Dans la triſteſſe
Nous cherchons ſans ceſſe
La Nouveauté.



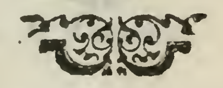


ENTRE'E

Des quatre Ages, & des Soucis qui les troublent, & leur font ſouhaiter la Nouveauté.

MENUET.

QUand une Beauté,
Ceſſe d'être inhumaine,
Vers l'infidélité
Mon cœur eſt bientôt porté.
En formant une nouvelle chaîne,
Nouveaux deſirs,
Nouveaux ſoupirs,
Nouveaux plaiſirs.



ENTRÉE.

ENTRE'E
Des Nations amoureuſes de la Nouveauté.

VAUDEVILLE.

VOus qui cherchez à faire emplette
De quelqu'innocente Beauté,
Au Printems prenez la Fillette,
N'attendez pas juſqu'à l'Eté,
Si vous aimez riron rirette,
Si vous aimez la Nouveauté.

Mon cœur abandonne Liſette
Dont il fut toujours bien traité,
Pour s'attacher à Colinette
Qui n'a pour lui que cruauté;
Et le tout pour riron rirette,
Et le tout pour la Nouveauté.

Je vois d'Agnés encore jeunette,
Un vieux Philoſophe entêté,

Elle eſt ſotte, elle eſt indiſcrette,
Elle n'a grace ni beauté ;
Qu'a-t-elle donc ? riron rirette.
Qu'a-t-elle donc ? la Nouveauté.

Laïs jadis jeune Coquette,
Nous vendit bien cher ſa beauté,
Il faut déſormais qu'elle achette
Et paye autant qu'elle a coûté ;
Elle n'a plus riron rirette,
Elle n'a plus la Nouveauté.

D'un Epoux l'on eſt ſatisfaite.
Il meurt. Ah, quelle cruauté !
Pendant un tems on le regrette ;
Il ſeroit toujours regretté,
Sans l'amour de riron rirette,
Sans l'amour de la Nouveauté.

De mes Sœurs je ſuis la cadette,
De la maiſon l'Enfant gâté,
Des joujoux d'Enfans qu'on m'achette,
Maman croit mon cœur enchanté ;
Mais j'eſpére à riron rirette,
Mais j'eſpére à la Nouveauté.

Puiſqu'aujourd'hui chacun rejette,
Notre vieux jeu trop répété,
Meſſieurs du moins grace au Poëte,
Qui de vous plaire s'eſt flatté;
Applaudiſſez riron rirette,
Applaudiſſez la Nouveauté.

CONTRE-DANCE.

FIN.

LES AMAZONES MODERNES,

COMEDIE.

Représentée en 1727.

ACTEURS.

ANGELIQUE, Générale des Amazones.
JULIE, Amante de Valere
FINETTE, Sœur de Julie.
BELLONNETTE, } jeunes Amazones.
CLORINDE, }
LA MAJOR des Amazones.
SEVERIDE, Amazone.
NERINE, Suivante de Julie.
MARTON, Trompette de la Générale.
VALERE, Amant de Julie.
LEANDRE, Amant d'Angelique.
MAITRE ROBERT.
CRISPIN, Valet de Valere.
LORGNENVILLE, Petit Maître.
CORNARDET, Procureur.
PESTENVILLE, Poëte.
POUPIN, inutile.
CANON, Apoticaire.

AMAZONES, dansantes & chantantes.
Troupe d'AMANS.
Troupe d'ESCLAVES.
ACTEURS & ACTRICES d'un Opéra de Campagne.
GARDES de la Générale.

La Scene est dans l'Isle des Amazones modernes.



LES AMAZONES MODERNES, COMEDIE.

ACTE PREMIER,

Le Théatre représente une Isle, on y voit d'un côté des Rochers affreux, & de l'autre des Tentes entourées de la Mer, que l'on voit en perspective.

SCENE PREMIERE.

VALERE *seul.*



OU suis-je ! quel Pays est-ce ceci ? Après avoir marché long-tems à travers les Rochers les plus affreux, je me trouve enfin dans une Plaine des plus agréables. Mais que vois-je ? des Tentes

de l'autre côté du Rivage ! il n'en faut point douter, ce Pays est habité, & même par un peuple belliqueux . . . . Si c'étoit ici cette Isle des Amazones, qui renferme ma chere Julie, que je serois heureux ! mais j'apperçois un homme qui pourra m'en instruire. Il est seul & sans armes, & sa phisionomie ne me fait pas craindre qu'il vienne à moi dans un mauvais dessein.

SCENE II.

VALERE, Me. ROBERT.

Me. ROBERT.

MOrgué, véla un drôle qui m'a tout l'air d'un nouviau débarqué, il paroît encore tout étourdi du batiau. Que fais-tu là tout seul, mon Ami ?

VALERE.

Qu'entens-je, il parle François ! & son visage même ne m'est pas tout-à-fait inconnu.

Me. ROBERT.

Tout un chacun parle ici François. C'est à present le Jargon du Pays ; ceux qui ne le sçavent pas, sont obligés de l'apprendre. Et tel que vous me voyez, je suis un des Maîtres de Langue. Mais

morgué, plus j'examine & plus je crois..... seroit-ce vous, Seigneur Valere?

VALERE.

Valere! il me connoît, quel bonheur! Pardonnez si votre habit extraordinaire vous déguise encore à mes yeux, & si....

Me. ROBERT.

Quoi! vous ne reconnoissez pas Maître Robert, autrefois le Jardinier de votre Pere?

VALERE.

Quoi! c'est toi, mon Pauvre Robert, toi qui nous quittat il y a cinq ou six ans, pour aller voyager sur mer dans le dessein d'y faire une fortune considérable.

Me. ROBERT.

Je ne l'ai pas faite mauvaise, puisque je suis ici le Gouverneur & le Précepteur des Esclaves de la Générale des Amazones, son unique confident, son *Factotum*; en un mot, l'enfant gâté de sa maison, & morgué, peut-être que biantôt je deviendrai autre chose, mais il faut être discret.

VALERE.

Quoi! seroit-ce ici l'Isle des Amazones, que je cherche avec tant d'ardeur & d'impatience?

Me. ROBERT.

C'est elle-même. Mais avant que je vous en dise davantage, apprenez-moi un peu d'où diantre vous venez?

VALERE.

Des côtes d'Italie, où j'étois allé de Marſeille, pour épouſer l'aimable Julie. Je ne l'ai jamais vûë, mais charmé de ſon portrait, je faiſois mon bonheur de ſuivre la volonté de mes parens; lorſqu'arrivé à Gènes, j'appris qu'une Corſaire Amazone l'avoit enlevée avec ſa petite ſœur & une ſuivante, au retour d'un Bal qui s'étoit donné à un quart de lieue de la Ville, & qu'alors même cette aimable perſonne étoit déguiſée en homme.

Me. ROBERT.

Ces chiennes d'Amazonnes ont le diable au corps, pour aller comme cela dénicher des filles de tous côtés.

VALERE.

Sur cette nouvelle, je me rembarque quelquetems après, je pars avec une flotte armée par nombre de jeunes gens de toutes Nations, à qui les Amazones en divers tems avoient auſſi enlevés leurs Maîtreſſes. Nous voguons pendant un mois avec un tems favorable, lorſqu'arrivés près de ces lieux, un coup de vent a ſéparé notre flote, & le vaiſſeau ſur lequel j'étois, eſt venu ſe briſer contre ces Rochers; tout l'équipage a péri, & je ſuis ſeul échapé ſur des débris que mon bonheur m'a fait rencontrer.

Me. ROBERT.

Et morgué, c'eſt pis qu'un roman, que tout ce que vous me contez-là.

VALERE.

Ce que je regrette le plus, c'eſt mon valet Criſpin, qui s'étoit embarqué avec moi, pour venir chercher ici ſa femme.

Me. ROBERT.

S'aller noyer pour retrouver ſa femme, morgué véla un grand fou ? pour une maîtreſſe encore paſſe, & vous êtes plus pardonnable que lui.

VALERE.

Dis-moi, n'as-tu point entendu parler ici de Julie ?

Me. ROBERT.

Bon, le moyen ; ſitôt que les femmes étrangéres arrivent ici, on leur fait changer de nom en les faiſant Amazones.

VALERE.

Je t'avouerai que j'avois crû preſque les Amazones une choſe fabuleuſe, & je n'aurois jamais pû me perſuader....

Me. ROBERT.

C'eſt que vous n'aviez peut être entendu parler que des Amazones du vieux tems, mais celle-ci s'appellons les Amazones modernes, & je vas vous en conter l'hiſtoire tout de bout en bout. Il n'y a pas dix ans que cette Iſle ſervoit de retraite à des écumeux de Mer, qui enlevions de tous côtés ce qu'ils pouvions rencontrer de femmes & filles, qu'ils épouſions pêle-mêle à leur mode, &

ſans çarémonie ; ils les prenont, ils les laiſſiont, il les careſſiont, ils les battiont, enfin c'étoit pis qu'un Sabat. Mais à la parfin, un biau jour que nos Drôles s'en étiont revenus l'oreille déchirée & en très petit nombre, d'un combat où ils avionr été étrillés, nos Drôleſſes prirent la réſolution de lever la crête, & les ayant enyvrés, elles ſe ſaiſirent de leurs armes, & les mirent tretous en capilotade, il n'en demeura pas un ſeul ſur pied.

VALERE.

Ces barbares ne méritoient pas moins.

Me. ROBERT.

Drès le lendemain elles s'aſſemblérent, & elles réſolurent d'établir une République Féminine, & pis elles firent une d'elles, Générale d'Armée, & Préſidente du Conſeil, à condition que ça changeroit tous les ans, parce qu'elles vouliont être tretoutes Maîtreſſe à leur tour.

VALERE.

Et quelles ſont leurs Loix ?

Me. ROBERT.

Oh morguienne, elles ſont bien rigoureuſes pour des femmes ?

VALERE.

Mais encore.

Me. ROBERT.

D'abord, qu'elles ne parleront que l'une après l'autre.

VALERE.

Cela eſt dans l'ordre.

Me. ROBERT.

Oui, mais vélà bien le diable. Qu'elles n'auront point d'habitude avec les hommes, & qu'elles fuiront l'Amour comme la peſte.

VALERE.

Elles n'y ſongent pas, & voilà le moyen de rendre dans peu de tems leur Iſle déſerte.

Me. ROBERT.

Oh, elles ont remédié à cela; elles vont de tems en tems faire des levées de femelles, de côtés & d'autres, & de tous les Vaiſſiaux qu'elles prenont, ou qui viennent échouer ſur leurs Rochers, elles en enrollent les femmes dans leurs troupes, & font les hommes eſclaves, qu'elles obligent à travailler, pour ſe gauſſer d'eux, à tous les métiers à quoi on employe les femmes dans les autres pays, tandis qu'elles font la guerre, & rendent la juſtice.

VALERE.

Ah! que me dis-tu là? Me voilà bien tombé! Hé, ne pourois-tu pas me garentir d'un indigne eſclavage, toi qui eſt ſi bien auprès de la Générale?

Me. ROBERT.

Morgué j'aurai bian de la peine, tout ce que je puis faire pour vous à preſent, c'eſt de vous dé-

guiſer promptement en femme ; comme vous êtes jeune, beau & bian fait, vous pouvez aiſément paſſer pour Amazone ; il y en a ici tant, qu'elles ne ſe connoiſſont pas les unes & les autres, mais morgué, gardez vous bian de vous découvrir, il iroit de la vie.

VALERE.

Ne te mets point en peine : je ſuis charmé de l'invention que tu viens de me donner, je ſoutiendrai mon rôle à merveille ; & ce déguiſement me facillitera les moyens d'avoir des nouvelles de Julie.

Me. ROBERT.

Allez vous cacher à l'entrée de ce bois, dans un moment j'irai vous porter des habits.

VALERE.

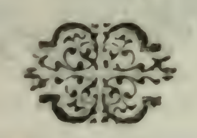
J'y cours, & je t'attens avec impatience.



SCENE III.

Me. ROBERT *seul.*

LE pauvre garçon étoit perdu sans moi ; mais morgué je risque diablement, si la méche vient à être découverte, & il faut tenir ça bian secret, aussi bian que la pensée qui m'est venue dans l'imagination que mon encolure avoit baillé dans l'œil de notre Générale. Depuis un mois elle soupire, elle veut toujours me parler, & s'arrête tout court, je devine que ça veut dire queuque chose, je ne sis pas si niais que j'en ai la meine. Mais voici deux nouvelles Amazones de la prise que nos Guerrieres ont fait il y a queuque tems ; laissons les caqueter tout à leur aise, & allons songer à notre affaire.



SCENE IV.

FINETTE, NERINE, Me. ROBERT.

NERINE.

HOla, Me. Robert, ne ſçauriez-vous me dire, ſi le Triomphe commencera bien-tôt ?

Me. ROBERT.

Je vais prendre les ordres de la Générale pour ça, & je les communiquerai à la République.



SCENE V.

FINETTE, NERINE.

NERINE.

OUais ! ce Manant-là devient bien fier depuis quelques jours.

FINETTE.

C'eſt notre Générale qui le gâte, & d'ailleurs que peut-on attendre d'un Ruſtre comme lui ? Mais que dis-tu, Nerine, de notre triſte ſituation ?

NERINE.

Je vous prie, Mademoiſelle Finette, de ne me plus appeller Nerine, vous ſçavez qu'il nous eſt ici ordonné d'oublier tout-à-fait nos anciens noms : accoûtumez-vous donc, s'il vous plaît, à m'appeller toujours Marteſie, comme je vous appellerai Victorine, qui ſont nos noms d'Amazones.

FINETTE.

J'ai toutes les peines du monde à me fourer dans la tête ces chiens de noms-là ; mais ce n'eſt pas là le plus grand de mes chagrins, c'eſt la rigoureuſe défenſe qui nous eſt faite de parler aux hommes. Oh, pour celui-là, il eſt inhumain . . . .

NERINE.

Moi, je m'en mocque, & toutes les fois que j'en trouverai l'occasion, sans qu'on s'en apperçoive, je ne la manquerai pas. (En tout bien en tout honneur s'entend ;) d'ailleurs les hommes en ce Pays-ci, ne sont pas indiscrets comme en France, ils ont plus d'intérêt que nous de garder le secret. Mais ma plus grande inquiétude est de sçavoir que va devenir votre Sœur Julie, passant ici pour homme, on l'a fait Esclave, & nous qui n'avons point changé de Sexe, on nous laisse la liberté, en nous traitant avec toutes sortes d'égards & de politesse.

FINETTE.

L'esclavage de ma Sœur n'est pas bien rude, puisqu'elle est Esclave de la Générale, & d'ailleurs elle n'aura qu'à se découvrir pour être libre.

NERINE.

Je m'étonne qu'elle s'obstine à vouloir déguiser si long-tems son sexe, dans un Pays où les hommes sont si malheureux. C'est ce que je veux absolument sçavoir d'elle ; elle m'a donné ici rendez-vous, & je l'y attens.

FINETTE.

Tâche donc de découvrir son secret ; moi, je vais trouver mes deux jeunes Compagnes, Clorinde & Bellonette, elles sont toutes innocentes

ayant été enlevées dans cette Isle dès leur enfance ; mais elles sont curieuses, & me font sans cesse mille petites questions naïves ; & je t'avoue que j'ai autant de plaisir de les instruire, qu'elles en ont d'apprendre. Adieu, ma chere Martesie.

NERINE.

Adieu, ma belle Victorine. C'est dommage qu'une si jolie enfant soit condamnée à rester fille toute sa vie, avec de si belles dispositions ; quel meurtre ! Mais d'où sort ce drôle-ci ?

SCENE VI.

NERINE, CRISPIN.

CRISPIN.

Bon-jour, Monsieur, ou Madame, car votre habit tient de l'un & de l'autre. De quel genre êtes vous ? du masculin, du féminin ou du neutre ?

NERINE.

Je suis Fille, & j'en fais gloire..... Mais vous, qui êtes vous vous-même ; car je n'ai point encore vû d'animal de votre espéce.

CRISPIN.

Je suis un malheureux Valet d'un Maître extravaguant qui vient de périr, dans le tems que j'ai

trouvé, moi les moyens de me ſauver du naufrage.

NERINE.

Ah ! mon pauvre garçon, vous avez évité un péril pour tomber dans un autre. Aprenez que vous êtes dans le Pays des Amazones, où tous les hommes ſont eſclaves.

CRISPIN.

Ah ! morbleu, que me dites-vous là ?

NERINE.

Je vous dis la vérité, ſi vous aviez au lieu de moi, rencontré quelqu'une de nos Amazones rigides, elle vous auroit mis ſur le champ à la chaîne : mais comme je ſuis une nouvelle débarquée, je n'ai pas encore contracté la dureté de cœur dont les autres ſe font un mérite. Votre ſort me fait pitié ; Croyez-moi, retournez d'où vous venez.

CRISPIN.

Hé ! Madame, où voulez-vous que j'aille ? me plonger dans la mer ? je n'ai point d'autre chemin à prendre. J'aime encore mieux être eſclave, ſi vous n'avez point d'autre conſeil à me donner. Mais il me vient une idée.

NERINE.

Et quelle idée ?

CRISPIN.

De me déguiſer en femme.

NERINE.

Oui-da, c'eſt bien dit ; mais comment trouver des habits ſur le champ ?

CRISPIN *mettant ſon Manteau en juppe.*

Comment ? Oh cela ſera bien-tôt fait. Tenez voilà déja une juppe.

NERINE.

L'invention n'eſt pas mauvaiſe.

CRISPIN *mettant ſon mouchoir ſur ſa tête.*

Et ce mouchoir pourra fort bien me ſervir de coëffure.

NERINE.

Comment donc ! vous êtes tout charmant en femme ; & ſi vous aviez l'habit d'Amazone, vous pourriez tantôt briller dans le Triomphe.

CRISPIN.

Qu'appellez-vous le Triomphe ?

NERINE.

C'eſt que nos Guerrieres revinrent hier victorieuſes de leurs Ennemis, & on célèbre aujourd'hui le Triomphe par des chants & des danſes ; on y verra l'élite de nos Amazones, en former la marche, ſuivies des Captifs qu'elles ont fait dans le combat.

CRISPIN.

Je voudrois bien voir cette Fête-là ?

NERINE.

Vous y pourriez aſſiſter ſi vous aviez un habit

d'Amazone ; mais je me charge de vous en faire trouver un.

CRISPIN.

Comment ! un habit comme le vôtre ?

NERINE.

Sans doute.

CRISPIN.

Ah ! que j'aurois bon air dans cet éguipage, & que je vous ſerois obligé.

NERINE.

Ne vous éloignez pas de ces lieux, vous aurez bien-tôt de mes nouvelles.

CRISPIN.

Je vais roder autour de ces rochers, de peur de quelque mauvaiſe rencontre, vous n'aurez qu'à me faire ſigne, je ſerai bien-tôt à vous.



SCENE VII.

NERINE *seule.*

VOilà une plaisante recruë que je viens de faire là pour la Republique ! Il faut que je sois folle, & je ne crois pas qu'il y ait dans tout le monde une femme faite comme cela. Mais voici Julie, ma Maitresse.



SCENE VIII.

JULIE en homme, NERINE.

JULIE.

AH ! ma chere Nérine, j'ai bien des nouvelles à t'apprendre. Je ne m'étonne plus des bons traitemens que j'ai reçus jusqu'ici de la Générale de cette Isle, malgré les rigueurs qu'on y exerce contre les hommes.

NERINE.

Que seroit-ce ?

JULIE.

Elle est amoureuse de moi.

NERINE.

Quoi ! cette Amazone si austére, qui a soutenu jusqu'ici avec tant de vigueur les Loix de la République ? . . . .

JULIE.

Elle m'aime à la fureur, sous le nom de Valere, que je me suis donné en arrivant ici. *Ah ! mon cher Valere*, m'a-t-elle dit ce matin en me voyant plongée dans la tristesse, *rassûrez-vous, vous êtes moins à plaindre que vous ne pensez, si vous êtes discret & fidele.*

NERINE.

NERINE.

Pourquoi diantre auſſi vous donner le nom de Valere ? c'eſt un nom qui inſpire de la tendreſſe & j'ai toujours vû dans les Comédies, les Dames amoureuſes de ceux qui portoient ce nom-là.

JULIE.

C'eſt le nom de l'Epoux qui m'étoit deſtiné, & il m'eſt plûtôt venu dans la penſée qu'un autre.

NERINE.

Ma foi, ſi j'étois en votre place, je déclarerois mon ſexe à la Générale, pour éviter toutes les ſuites fâcheuſes qui pourroient arriver de votre déguiſement : vous ne l'aviez pris que pour éviter le Sérail, cette raiſon ne ſubſiſte plus dans ce Pays ; croyez-moi, quittez cet habit au plûtôt.

JULIE.

J'ai plus de raiſons que jamais de le conſerver. Si je me déclare Fille, on me fera auſſi-tôt Amazone, & je ne pourrai plus ſortir de cette Iſle, je perdrai pour jamais l'eſpoir d'être unie à Valere : au lieu que ſous cet habit, ayant trouvé grace auprès de la Générale, elle pourra me renvoyer un jour, comme elle a fait beaucoup d'autres. Tu ſçais qu'elle a ſeule le pouvoir de donner la liberté aux eſclaves.

NERINE.

Mais elle ne vous la donnera pas *gratis*, cette

liberté. Comment croyez-vous pouvoir répondre à sa tendresse ?

JULIE.

Ah ! je t'avouerai que je n'ai point de secret pour cela.

NERINE.

Mais, taisons-nous, la voici cette Générale.

JULIE.

Vois-tu, comme elle m'examine ?

SCENE IX.

LA GE'NE'RALE, JULIE en homme, NERINE.

LA GE'NE'RALE *à part.*

Plus je le vois, & plus je me représente les traits de Léandre, dont un sort fatal me sépara pour jamais, lorsque j'étois encore en France.

à Nerine.

Martesie, laissez-nous.

SCENE X.

LA GE'NE'RALE, JULIE en homme.

LA GE'NE'RALE.

VAlere, je ne puis plus long-tems vous retenir dans cette Isle, dans l'état où vous êtes ; il faut que je vous renvoye, ou que je vous fasse esclave. Mais je vous aime trop pour faire ni l'un ni l'autre ; ainsi, avant que vous soyez plus connu, j'ai résolu de vous déguiser en fille, pour vous garder toujours auprès de moi.

JULIE.

Ah ! Madame, que me dites-vous là ? Me déguiser en fille ! & comment pourrai-je jouer un pareil rôle ?

LA GE'NE'RALE.

Je conçois que vous aurez d'abord de la peine ; mais enfin il le faut.

JULIE.

Ah ! Madame, songez à quoi vous vous exposez.

LA GE'NE'RALE.

Est-ce à vous, cruel, à trouver des difficultés;

dans mon projet ? Ah ! je ne rougis déja que trop de ma foiblesse ; mais après l'aveu que je vous ai fait, redoutez ma vengeance, si vous ne répondez à mes bontés. Vous ne dites mot ?

JULIE.

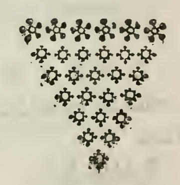
N'attribuez mon silence, Madame, qu'à l'excès d'un bonheur auquel je n'aurois jamais osé m'attendre ; mais enfin, me voilà prêt à vous obéir. Parlez, que faut-il faire ?

LA GENE'RALE.

Retournez dans mon Palais, où je vais vous joindre dans le moment, & vous faire donner les habits nécessaires pour assister au Triomphe qui va commencer incessamment.

JULIE *à part, en s'en allant.*

Oh Ciel ! Comment pourrai-je me tirer de ce mauvais pas !



SCENE XI.

LA GE'NE'RALE *seule.*

A Quoi t'exposes-tu, malheureuse Angélique? Au milieu des honneurs que tu reçois ici, tu t'abaisses à l'amour d'un Etranger à qui tu n'es pas sûre de plaire. Bien plus, tu trahis Léandre, que ta nouvelle dignité ne t'avoit pû faire oublier. Tu le trahis, sous le prétexte frivole que cet Etranger lui ressemble. Ah! je voudrois....! Mais voici Maître Robert, il faut qu'il me serve dans tout ceci.



SCENE XII.

LA GE'NE'RALE, Maître ROBERT.

Me. ROBERT.

QU'avez-vous donc, Madame? Je vous trouve tout je ne ſçais comment, dans le tems que je viens vous avertir que tout eſt prêt pour le Triomphe que vous avez ordonné.

LA GE'NE'RALE.

Ah ! mon cher Maître Robert, car tu es mon unique Confident & mon véritable ami, n'oſant découvrir mes ſecrets à aucune de nos femmes, dont la vertu auſtére me feroit des reproches ſanglans, & me dégraderoit peut-être de la dignité où elles m'ont élevée. Apprens que j'aime.

Me. ROBERT.

Quoi, ce n'eſt que cela ? & morgué ſi vous me l'aviez dit plûtôt, je n'aurois pas tant perdu de tems, je vous en aurois bian parlé le premier; mais morgué je craignois trop d'avoir compté ſans mon hôte.

LA GE'NE'RALE.

Comment ! tu t'es apperçû que j'aimois ?

Me. ROBERT.

Oh que oui, je m'en ſuis douté tout du premier coup, & drès que j'ai vû que vous ſoupiriez, & que de tems en tems vous me regardiez tendrement ſans rien dire, je me ſuis dit à part moi, notre Générale en tient.

LA GE'NE'RALE.

Il eſt vrai que j'héſitois toujours à t'en parler.

Me. ROBERT.

Et pourquoi cela! Eſt-ce que vous me preniez pour un petit cruel? Morgué, il faudroit que j'euſſe un cœur de roche, pour n'avoir pas de la ſenſibilité pour des appas, dont les attraits avont tant de charmes.

LA GE'NE'RALE.

Quoi! tu crois que je pourrai être aimée?

Me. ROBERT.

Hé pargué vous l'êtes déja.

LA GE'NE'RALE.

Et qui te l'a dit?

Me. ROBERT.

Hé parguenne, je me le ſuis dit à moi-même.

LA GE'NE'RALE.

Oh, ſi tu n'as que ces aſſurances-là, tu pourrois te tromper.

Me. ROBERT.

Me tromper: hé parſanguienne, je ſçais bian ſi j'ai le cœur tendre ou non.

LA GE'NE'RALE.

Et qu'a de commun ton cœur avec celui de Valere ?

Me. ROBERT.

Comment de Valere !

LA GE'NE'RALE.

Oui, de Valere. C'eſt lui que j'aime.

Me. ROBERT.

Ouf ! rengainons notre amour.

LA GE'NE'RALE.

Qu'as-tu donc ? tu viens de ſoupirer, je penſe.

Me. ROBERT.

Pardonnez moi, Madame, c'eſt que je m'imaginois dans le moment être Valere.

LA GE'NE'RALE.

Tu crois donc qu'il répondra à mon amour, malgré toute la froideur qu'il m'a fait paroître ?

Me. ROBERT.

Il faudroit morgué qu'il fût bien dégoûté. Mais où l'avez-vous donc pû voir ce Valere ?

LA GE'NE'RALE.

Il y a un mois que je le tiens caché dans mon Palais, dont il n'eſt ſorti que d'aujourd'hui ; & je lui ai ordonné de ſe déguiſer en fille, pour le garder ſans ceſſe auprès de moi.

Me. ROBERT.

Diable emporte ſi j'y comprens rien. Morguê que m'apprenez-vous là ?

LA GE'NE'RALE.

Ce que je voudrois me cacher à moi-même. Mais enfin, puisque tu sçais mon secret, c'est toi désormais que je charge d'avoir les yeux sur la conduite de Valere. Je veux que tu observes sans cesse ses démarches. Comme je doute encore de son cœur, je crains qu'au milieu de tant de beautés que l'on voit briller ici, quelqu'une, tôt ou tard ne l'enleve à mon amour. Adieu, je vais me préparer pour le triomphe, à mon retour, je t'en dirai davantage.

SCENE XIII.

Me. ROBERT *seul.*

MOrgué me vélà aussi étonné que s'il m'étoit venu des cornes à la tête. Comment diable, Monsieur Valere! A moi qui suis votre ancien ami vous m'en baillez à garder! Vous me faites accroire que vous arrivez dans le moment, & il y a un mois que vous êtes caché dans cette Isle. Et pargué je n'avois que faire de me donner tant de peine pour lui trouver des habits de femme; notre Générale y avoit déja songé.... Mais d'où diable sort cette nouvelle espéce d'Amazone? Velà une plaisante figure, Holà, Madame, Madame.

SCENE XIV.

CRISPIN, toujours ſon Manteau en juppe. Me. ROBERT.

CRISPIN *à part.*

AH ! je tremble !

Me. ROBERT.

Hé morgué, vous vélà bien ahurie ! Et que faites vous ici toute ſeule ? apparamment que vous avez été priſe ſur le Vaiſſiau qu'on amena hier dans le Port ! Pourquoi ne vous a-t-on pas encore fait changer d'habit ? vous avez là un équipage bian lugubre.

CRISPIN.

Hélas, Monſieur, comme mon Mari fut tué hier dans le combat, j'ai prié qu'il me fût permis d'en porter le deuil au moins tout aujourd'hui, & je m'amuſois en badinant à conter & à faire répéter mes doléances aux Echos de ces Rochers.

Me. ROBERT.

Morgué, jeune & gentille comme vous êtes, je crois que votre Mari vous aimoit bian.

CRISPIN.

Oh terriblement, & il avoit bien raiſon ; il ne

retrouvera jamais une femme comme moi.

Me. ROBERT.

Morgué, je le crois bian, pisqu'il eſt mort. Et vous a-t-il laiſſé beaucoup d'enfans ?

CRISPIN.

Vingt, mon cher Monſieur. Seize déja tout drus, & quatre à la mamelle.

Me. ROBERT.

Tatigué, cela eſt boufon. Mais, dites moi, Madame, puiſque vous vous trouvâtes au combat d'hier, ne pourriez-vous pas m'en faire le récit ? Morgué, je ſuis curieux de mon naturel.

CRISPIN.

(*à part.*) (*haut.*)

Que diable lui dirai-je .... Excuſez-moi, Monſieur, ma douleur eſt ſi grande, qu'elle m'a fait perdre la mémoire.

Me. ROBERT.

Et morgué je vous en prie.

CRISPIN.

Tout ce que je vous puis dire, mon cher ami, c'eſt qu'il y faiſoit diablement chaud. Au commencement du combat, mon pauvre Mari eut ſon Cheval tué ſous lui.

Me. ROBERT.

Et parguć, Madame, vous vous ſagottez de moi. Eſt-ce qu'on combat à cheval ſur la Mer ? C'étoit donc queuque Cheval marin ?

CRISPIN.

Pardon, mon cher Monſieur, je ſuis encore ſi troublée, que je ne ſçais ce que je dis.

Me. ROBERT.

Hé, la, la, remettez-vous, & me contez tout ça de bout en bout.

CRISPIN.

Vous ſçaurez donc, pour achever mon diſcours, que notre Vaiſſeau ayant apperçû ceux des Amazones, commença à changer de viſage ; il tint ferme cependant, mais voyant qu'on avançoit ſur lui, il ſe mit à ſe ſauver à toutes jambes. On court ſur nous, nous nous retournons ; on nous attaque, nous nous défendons, & nos gens diſputent long-tems le terrain. Tantôt les Amazones avoient le deſſus, tantôt elles avoient le deſſous. Bref enfin, la Victoire ſe déclare pour elles, elles nous taillent en piéce, *& le combat finit faute de Combattans.*

Me. ROBERT.

Tatigué, comme vous contez-ça, il n'y a pas de votre faute. Mais ce bruit de Trompettes nous avertit que le Triomphe eſt en marche, & je vous quitte pour m'y rendre au plutôt. Tatigué, ce ſera là un drôle de corps d'Amazone, ſi elle eſt jamais enrôlée parmi nos Troupes.

SCENE XV.

DIVERTISSEMENT.

On entend un bruit de Trompettes & de Timballes, après lequel commence la marche.

Me. Robert en espece de Suisse à la tête. Deux Amazones portant des trophées d'Armes. D'autres conduisant les Prisonniers enchaînés. Une Amazone portant l'Etendart de la République. Plusieurs Amazones l'Epée à la main autour du Char de Triomphe, sur lequel est la Générale. Troupe d'Esclaves enchaînés, les uns trainant le Char, les autres le suivant.

La Marche est fermée par les Amazones. Après que la Marche s'est rangée on chante l'air suivant.

AIR.

UNE AMAZONE.

A Vos Vainqueurs rendez hommages,
Amans trompeurs, Maris jaloux,
Reconnoissez dans l'esclavage

Tout l'avantage
Que notre Sexe a ſur vous.

ENTRE'E D'ESCLAVES.

UNE AMAZONE.

Nous dédaignons de vaincre par nos charmes,
Et nous déſavouons le pouvoir de nos yeux.
Notre Triomphe eſt bien plus glorieux,
Quand nous ne le devons qu'à l'effort de nos armes.



ENTRÉE D'AMAZONES.

VAUDEVILLE.

I. AMAZONE.

PAr des raiſons, prouvons aux Hommes
Combien au deſſus d'eux nous ſommes,
Et quel eſt leur triſte deſtin;
Nargue du Genre Maſculin.
Faiſons voir quel eſt leur caprice,
Leur folie & leur injuſtice.
Chantons & répétons ſans fin:
Honneur au Sexe Féminin.

II. AMAZONE.

D'amour propre l'ame remplie,
Un Fanfaron ſouvent publie
Des faveurs qu'il pourſuit en vain;

Nargue du Genre Maſculin.
Mais la fémme la plus Coquette,
Sur ſes plaiſirs toujours diſcrette,
Cache ſa foibleſſe en ſon ſein;
Honneur aux Sexe Féminin.

III. AMAZONE.

L'homme ayant bû n'a plus de tête,
Moins raiſonnable qu'une bête
Il ne peut trouver ſon chemin;
Nargue du Genre Maſculin.
Mais la femme en eſt plus aimable,
Plus riante, plus agréable,
Quand elle eſt en pointe de vin;
Honneur au Sexe Féminin.

IV. AMAZONE.

L'homme corrigeant la nature,
Pour faire paſſer ſa figure,
Se fait tondre ſoir & matin;
Nargue du Genre Maſculin.
La femme belle, aux yeux expoſe

L'éclat

L'éclat du Lys & de la Rofe,
Que l'on voit briller fur fon teint ;
Honneur au Sexe Féminin.

V. AMAZONE.

Pendant dix ans l'homme étudie,
Et quelquefois toute fa vie ;
Qu'en a-t-il de refte à la fin ?
Nargue du Genre Mafculin
Une Agnés fans expérience,
Le confond avec fa fcience,
Souvent il y perd fon latin ;
Honneur au Sexe Féminin.

VI. AMAZONE.

Qu'à Cythere on faffe un Voyage,
Au retour du pélerinage
L'homme paroît toujours chagrin ;
Nargue du Genre Mafculin.
La femme en revient au contraire
Plus éveillée & plus légere,

Elle y retourneroit ſoudain ;
Honneur au Sexe Féminin.

Le Triomphe finit en danſant au ſon des Trompettes.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

FINETTE, BELLONETTE. CLORINDE.

FINETTE.

OH ça, mes cheres Compagnes, maintenant que nous voilà ſeules, & en lieu de diſcourir enſemble, contez-moi un peu vos petites affaires.

CLORINDE.

Nous voudrions avoir de vos lumiéres ſur des idées qui nous embaraſſent.

FINETTE.

Comment, ma petite Clorinde, des idées qui vous embaraſſent ? vous n'êtes pourtant pas dans l'âge d'avoir des idées embaraſſantes ; pour Bellonette, paſſe.

BELLONETTE.

Voici le fait. Comme vous n'avez pas été éle-

vée dans l'Isle ainsi que nous, vous voulons vous demander la Carte des Pays que nous ne connoissons pas.

FINETTE.

Parlez sans préambule.

CLORINDE.

Volontiers. Nous entendons quelquefois soupirer des Amazones nouvelles. En soupirant elles prononcent les noms de certains hommes qu'elles appellent leurs Amans.

FINETTE.

Oui dà.

CLORINDE.

Et nous sommes toutes deux fort curieuses de sçavoir ce que c'est que des Amans. Il faut que ce soit des hommes bien méchans, puisqu'ils font ainsi pleurer de jolies personnes ?

FINETTE.

Oh ! ils ne les font pleurer que quand ils sont éloignés d'elles, car quand ils sont ensemble ils les font rire.

CLORINDE.

Ils les font rire ? cela doit être fort réjouissant.

FINETTE.

Cela ne l'est pas toujours .... Il y a des Amantes qui ne sont pas contentes de leurs Amans ....

BELLONETTE.

Qu'appellez-vous les Amantes ?

FINETTE.

Les Amantes ſont ces jolies perſonnes qui font pleurer ou rire leurs Amans.

BELLONETTE.

Je voudrois bien être Amante.

CLORINDE.

Et moi auſſi ; mais je voudrois avoir un Amant qui me fit rire.

FINETTE.

Cela eſt naturel.

BELLONETTE.

Et dites-nous un peu ; quand il y a des Amantes qui ne ſont pas ſatisfaites de leurs Amans, de quelle maniere cela arrive-t-il ?

FINETTE.

En cent façons. Premierement, il y a des Amantes qui voudroient s'approprier des Amans qui appartiennent à d'autres.

CLORINDE.

Quelle friponnerie ! ces Amantes-là n'ont guere de conſcience.

FINETTE.

Dites-moi un peu, ma petite conſcientieuſe ne vous eſt-il jamais arrivé d'avoir envie de goûter d'une Tartelette, que vous lorgniez entre les mains de quelqu'une de vos Compagnes ?

CLORINDE.

Oh ! j'ai eu cent fois de ces tentations-là, & j'y ai toujours ſuccombé.

FINETTE.

Hé bien, les Amans ſont les Tartelettes des Amantes ..... Je vois à votre mine que vous croqueriez bien une douzaine de ces Tartelettes là.

CLORINDE.

Et même la treiziéme.

FINETTE.

Oh ! la Goulue.

BELLONETTE.

Mais que font les Amans auprès de leurs Amantes ?

FINETTE.

Oh pour répondre à ce que vous me demandez, je vous dirai comme je l'ai oui dire ; qu'autant de Pays, autant d'uſages. Les Amans en Italie empriſonnent leurs Amantes ; en France ils les laiſſent courir, en Eſpagne ils les ennuyent, & en Allemagne ils les enyvrent.

BELLONETTE.

Je ſuis pour la France.

CLORINDE.

Et moi pour l'Allemagne.

FINETTE.

Je me doutois bien que l'Eſpagne & l'Italie n'étrêneroient pas.

BELLONETTE.

Et les Amans, ſont-ils long-tems aſſidus auprès des Amantes ?

FINETTE.

C'eſt encore ſuivant le Pays ; l'Eſpagnol voit ſon Amante juſqu'à ce qu'elle meure, l'Italien juſqu'à ce qu'il l'ait fait mourir, l'Allemand voit la ſienne tant qu'il a ſoif, le Suiſſe après qu'elle eſt mere, & le François juſqu'à ce qu'elle la ſoit.

BELLONETTE.

Hom, je crois que vos Amans François ſont de véritables Papillons.

FINETTE.

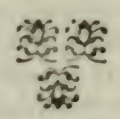
Il n'y a rien de gâté, leurs Amantes ne papillonnent pas moins.

CLORINDE.

Mais, dites-moi...., car il me reſte encore bien des difficultés....

FINETTE.

Oh, réſervez-les pour une ſeconde Audience, ſi vous plaidiez, & que l'on fût d'humeur à vous écouter, vous ne donneriez pas le tems aux Juges d'aller à la buvette.



SCENE II.

FINETTE, CLORINDE, BELLONETTE, CRISPIN en femme.

CRISPIN.

QUe parlez-vous de buvette, mes Enfans ? pourroit-on être de votre écot ?

BELLONETTE.

Madame, nous n'avons pas l'honneur de vous connoître.

CRISPIN.

Et qu'importe, nous aurons bien-tôt fait connoiſſance. Je n'aime point la converſation de toutes ces anciennes Amazones ; j'aime à me réjouir avec la jeuneſſe.

FINETTE.

Vous êtes aſſez bien tombée, car de notre côté nous ne haïſſons pas la joye.

CRISPIN.

Hé bien, qu'eſt-ce ? comment vous trouvez-vous dans cette Iſle ? depuis quel tems y êtes-vous ?

FINETTE.

Je n'y ſuis que depuis un mois, & je commence à m'y accoutumer.

BELLONETTE.

BELLONETTE.

Pour nous depuis que nous y ſommes, nous ne laiſſons pas quelquefois de nous ennuyer ; & nous voudrions être en âge de combattre.

CRISPIN.

Comment, vous ne combattez pas encore ?

BELLONETTE.

Non, Madame, nous ſommes encore dans la Compagnie des Cadettes, & vous ſçavez bien qu'on ne les occupe qu'à faire l'exercice, & à garder la Citadelle.

CRISPIN.

Cela eſt aſſez ennuyeux. Je parlerai à la Générale, pour vous faire marcher à la premiére Action.

BELLONETTE.

Nous vous ſerons bien obligées, Madame.

CRISPIN.

Bon, cela ne me coûte rien : Mais, dites-moi, les Belles, comment vous appellez-vous ?

CLORINDE.

Mon nom de guerre eſt Clorinde.

BELLONETTE.

Et moi, Bellonette.

FINETTE.

Et moi, Victorine. Et vous, Madame ?

CRISPIN.

Criſpinette.

FINETTE *riant.*

Criſpinette ! Ah, mes Sœurs, le drôle de nom de guerre !

CRISPIN.

Comment, qu'avez-vous donc à rire, petite Fille ? eſt-ce que vous prétendez vous moquer de moi ?

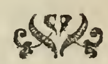
FINETTE *riant.*

Pardonnez-moi, Madame ; mais c'eſt que nous trouvons votre nom auſſi plaiſant que votre figure. Adieu, Madame Criſpinette.

SCENE III.

CRISPIN *ſeul.*

MAugrebleu des petites Maſques ! Je croyois avoir rencontré là une eſpéce de bonne fortune, & profitant de leur innocence.... Mais j'apperçois ici une Amazone qui me caracolle. Hom, c'eſt apparemment une connoiſſeuſe qui n'eſt pas la dupe de mon déguiſement.



SCENE IV.

VALERE en Amazone, CISPIN.

VALERE *examinant Crispin.*

SI je ne l'avois vû périr, je croirois que ce seroit lui.

CRISPIN.

Oh parbleu, c'est mon Maître, ou son ombre.

VALERE.

Crispin ?

CRISPIN.

Valere.

VALERE.

Quoi, c'est toi, mon pauvre Crispin !

CRISPIN.

Quoi c'est vous, mon cher Maître !

VALERE.

Je te croyois péri avec le reste de l'équipage.

CRISPIN.

L'équipage n'est point péri, les autres Vaisseaux de la Flotte ont envoyé leurs Chaloupes pour le secourir. Pour moi, dès que j'ai senti la terre sous mes pieds, je n'ai pas voulu tâter davantage de la Mer. Mais à propos, Monsieur, vous êtes à charmer dans cet ajustement ; parlez-moi sans détour ;

Quelle Amazone compatiſſante, s'eſt chargée de vous mettre ainſi dans vos meubles?

VALERE.

Il eſt inutile que je te faſſe un détail de tout cela, de même que je ne m'informe pas d'où tu tiens ton déguiſement. Tout ce que je puis te dire, c'eſt que je n'ai pû encore avoir des nouvelles de Julie, & que mille Beautés plus charmantes les unes que les autres, (mais qui ne ſont point elle,) viennent m'accueillir tour à tour, Je les vois déſarmées de cette fierté, & même de cette pudeur que le Sexe n'employe qu'auprès des hommes. Elles me font mile careſſes innocentes, auſquelles je ne réponds qu'avec une retenuë, que je tremble à tout moment de laiſſer échaper.

CRISPIN.

Je ſuis à peu près dans le même cas; mais enfin que leur dites-vous?

VALERE.

Que veux-tu que je leur diſe! Hélas le plus ſouvent rien. Je les écoute.

CRISPIN.

Tant pis, morbleu, tant pis; ſi vous gardez long-tems le ſilence, on s'appercevra bien-tôt que vous n'êtes pas femme. Pour moi, je ne manque pas par le bec; & quand je devrois mentir, ou ne dire que des fadaiſes, j'empêcherai qu'on me reconnoiſſe pour homme. Tel que vous me voyez, je ſuis un peu commere,

VALERE.

Sert-toi donc de ces talens pour tâcher de découvrir ici Julie. Je t'ai fait voir affez fouvent fon portrait, pour que tu la puiffe reconnoître.

CRISPIN.

Oh que oui ; il ne s'agit plus que de fçavoir fi le portrait lui reffemble.

VALERE.

C'eft de quoi beaucoup de gens m'ont affûré.

CRISPIN.

Tant mieux. Je vais donc battre l'eftrade, & paffer toutes les Amazones en revûe ; heureux fi en cherchant votre belle Julie, je puis rencontrer ma chere Marton !



SCENE V.

VALERE *seul.*

TAchons de notre côté de rejoindre Maître Robert ; je lui ai fait voir le Portrait de Julie, & il m'a promis de faire une exacte recherche... Mais le voici ; il aura peut-être découvert quelque chose.

SCENE VI.

VALERE, Me. ROBERT.

Me. ROBERT.

OH oui, morgué, j'ai découvert, & plus que je ne voulois.

VALERE.

Mais, quoi encore ?

Me. ROBERT.

Que vous étiez un imposteux, ou un fourbe, ou un menteux. Choisissez sti la des trois qui vous plaît le mieux.

VALERE.

Comment ?

Me. ROBERT.

Vous me faites accroire que vous arrivez tout chaudement ici, & il y a un mois que vous êtes à vous morfondre dans le Palais de la Générale, qui se plaint de votre froideur.

VALERE.

Qui t'a dit cela ?

Me. ROBERT.

Et parguenne, elle-même. Et qui m'a baillé un coup de poignard en m'avouant qu'elle vous aimoit.

VALERE.

Comment la Générale m'aime ! es-tu fou ?

Me. ROBERT.

Non morgué, je ne le fis pas ; mais j'ai pensé le devenir en apprenant cette nouvelle-là.

VALERE.

Va, mon pauvre Robert, on s'est mocqué de toi. Je ne suis que d'aujourd'hui dans cette Isle, & je n'ai vû la Générale qu'à la cérémonie du Triomphe, qui n'a pas seulement tourné ses regards sur moi.

Me. ROBERT.

Morgué je m'y pars ; & si vous me dites vrai, il faut que j'aye rêvé tout ce que je croyois que la Générale m'avoit dit tantôt. Morgué, l'Amour m'auroit-il fait tourner la cervelle d'une pareille magniere !

VALERE.

Cela se pourroit bien, & je t'avouerai moi-même, que dans l'impatience où je suis de trouver Julie, il me passe par la tête mille choses plus extravagantes les unes que les autres, & que j'ai toutes les peines du monde à ne m'y pas abandonner.

Me. ROBERT.

Sur ce pied-là, croyons donc que c'est un songe, ou bien qu'en me parlant de Valere, la Générale a voulu me parler de moi-même. Je me souviens qu'autrefois dans mon Village, quand je parlois de Margot, c'étoit souvent à Jacqueline que j'en voulois. L'Amour est comme ça inventif en inventions pour déguiser les déguisemens.

VALERE.

Que Diable veux-tu dire ?

Me. ROBERT.

Il suffit, je m'entens bien. Adieu, je sçaurai bien-tôt à quoi m'en tenir ; si vous m'avez trompé, je vous la garde bonne.



SCENE VII.

VALERE *seul.*

CE pauvre Maître Robert est fou, assûrément. Mais après tout, le suis-je moins que lui ? Il se flate, il est heureux. Il a du moins le plaisir de connoître l'objet qu'il aime, de le voir sans cesse. Moi . . . . Mais quelqu'un s'approche d'ici ; c'est la Générale, suivie d'une Amazone de sa Cour . . . . Que vois-je ! Cette Amazone ressemble bien au Portrait que j'ai de Julie, & je sens dans mon cœur des transports qui me donnent la curiosité d'entendre leur conversation. J'espére en tirer quelque éclaircissement sur ma destinée.



SCENE VIII.

LA GE'NE'RALE, JULIE en Amazone, VALERE caché.

LA GE'NE'RALE *à Julie.*

APprochez vous, Valere, que je vous examine.

VALERE *à part.*

Maître Robert avoit raiſon. O Ciel ? je ſuis découvert.... Mais non, elle ne me regarde pas.. C'eſt à cette Amazone qu'elle adreſſe la parole.

LA GE'NE'RALE *à Julie.*

Oui, mon cher Valere, tout le monde vous prendroit à preſent pour la plus aimable de nos Amazones, je ſens qu'il m'auroit été impoſſible de vivre ſans vous.

JULIE.

Je ne ſuis pas digne des tendres ſentimens que vous avez pour moi.

LA GE'NE'RALE.

Pourquoi ne cherchez-vous pas à les mériter? Parlez-moi franchement, ai-je une Rivale heureuſe?

JULIE.

Je vous jure que vous n'avez pas une ſeule Rivale, & cependant....

LA GE'NE'RALE.

Et cependant vous ne pouvez reconnoître mon amour.

JULIE.

Ce n'eſt pas la reconnoiſſance qui me manque.

LA GE'NE'RALE.

Que vous manque-t-il donc, ingrat, pour payer mes tendres ſentimens ?

JULIE.

Ah, Madame, bien des choſes.

LA GE'NE'RALE.

O Ciel ! que d'indolence ! que de froideur !... Mais, que me veut cette Trompette ?

SCENE IX.

LA GE'NE'RALE, JULIE, SEVERIDE, VALERE caché.

LA GE'NE'RALE.

QU'eſt-ce qu'il y a de nouveau ?

SEVERIDE.

Ah, Madame ! il vient d'arriver un grand malheur.

LA GE'NE'RALE.

Quoi donc ! que ſeroit-il arrivé ?

SEVERIDE.

Deux brigadieres de vos Troupes, Florindé & Celonide.

LA GE'NE'RALE.

Vous m'intriguez .... Que leur eſt-il arrivé ?

SEVERIDE.

Elles viennent de ſe battre en duel.

LA GE'NE'RALE.

Et pour quel ſujet ?

SEVERIDE.

Pour le droit d'ancienneté, qu'elles ſe diſputoient l'une & l'autre.

LA GE'NE'RALE.

Deux femmes ſe diſputer le droit d'ancienneté, cela me ſurprend ! Quoiqu'il en ſoit, y a-t-il bien eu du ſang de répandu ?

SEVERIDE.

On les dit toutes deux bleſſées, mais légérement.

LA GE'NE'RALE.

Et les a-t-on arrêtées ?

SEVERIDE.

Oui, Madame, elles ſont actuellement dans notre Salle des Gardes.

LA GE'NE'RALE.

Tant mieux, je vais ſur le champ m'informer à fond de leur querelle, & donner mes ordres pour que cette affaire n'ait point de ſuite, attendezmoi ici, mon cher Valere .... Voici Marteſie qui vous tiendra compagnie.

SCENE X.

JULIE, NERINE, VALERE.

VALERE *à part.*

QUe viens-je d'entendre? pourquoi appelle-t-on Valere cette jeune & charmante Amazone? Que je ſuis ravi de ce qu'elle porte mon nom! Tâchons de découvrir ſi c'eſt l'aimable Marſelloiſe que je dois épouſer.... Elle eſt encore plus belle que le Portrait, & cependant il m'avoit inſpiré la paſſion la plus vive.... Quel bonheur ſi c'étoit elle! Mais contraignons-nous, & pénétrons, s'il ſe peut, les ſentimens de ſon cœur, elle ne me connoît pas, & ce que je ſçais de ſon Avanture, me donnera les moyens d'en apprendre le reſte.

NERINE *bas à Julie.*

Madame, il me ſemble qu'on vous examine bien attentivement. L'erreur de la Générale ſe ſeroit-elle communiquée, & cette lorgneuſe-ci, ne vous prendroit-elle point auſſi pour un homme?

VALERE *à Julie.*

Permettez, charmante Julie...,

JULIE *embarassée.*

Julie ! .... Ah, Ciel, je ſuis trahie ! Madame, vous vous méprenez ....

VALERE.

Non, Madame, votre ſurpriſe ne m'en dit que trop, & je ne ſçaurois d'ailleurs me méprendre ſur votre compte ; vous êtes trop aimable pour n'être pas reconnue aiſément.

JULIE.

Hé, mais .... Madame, d'où me connoiſſez-vous, s'il vous plaît ?

NERINE *à part.*

Je me défie furieuſement de cette connoiſſance-ci,

VALERE. *à Julie.*

Belle Julie, j'ai reſté long-tems à Marſeille ; je ſçais que vous êtes de Gênes ; je ſçais encore que vous deviez épouſer un certain Valere ....

JULIE.

Hélas ! depuis mon malheur, je n'ai point entendu parler de lui .... Mais, comment en aurois-je entendu parler ? Depuis que j'ai été priſe par les Amazones ? elles m'ont traînées de mers en mers, & ce n'eſt que depuis un mois que je ſuis ici. Encore, ſi j'étois ſûre que Valere m'aimât, comme ſes lettres me l'ont voulu perſuader !

VALERE.

Valere vous adore, il a votre Portrait ; ce Portrait a frappé ſes regards & ſon cœur, il n'aime que Julie.

JULIE.

Il n'aime que Julie ! Ah, s'il n'aimoit que Julie, il l'auroit cherchée par toute la Terre ! notre prise devoit avoir fait assez de bruit pour l'animer à courir de rivage en rivage, pour avoir de mes nouvelles ; & peut-être à la fin seroit-il parvenu jusqu'ici.

NERINE.

Que je lui veux de mal, à ce Monsieur Valere ! Son Pere a, dit-on, assez de bien pour armer toute une Flotte, & il nous laisse sécher dans une Isle, où une jolie fille est aimable en pure perte ! Que nous sert d'avoir des charmes, si nous n'avons pas ici de quoi les mettre en usage.

VALERE *à Julie.*

Oserai-je, Madame, vous demander ce que vous pensez de Valere ?

JULIE.

Qu'exigez-vous de moi, Madame ?

VALERE.

Parlez, je vous en conjure.

JULIE.

Hé, mais, Madame, je crois que je ne pense pas de Valere, ce que devroit m'en faire penser son indifférence.

VALERE.

Expliquez-vous, de grace ; achevez un discours qui enchanteroit Valere, s'il l'entendoit.

JULIE.

Puiſque vous ſçavez nos affaires, je me flatte, Madame, que vous ne condamnerez pas le penchant que je ſentois pour un homme deſtiné à être mon époux. Je ne l'ai jamais vû, mais j'en ai entendu parler; j'ai lû les lettres qu'il m'écrivoit; la beauté de ſon caractére y eſt peinte, & je ſuis plus ſenſible à la délicateſſe des ſentimens qu'à tout autre mérite.

VALERE *ſe jettant aux genoux de Julie.*

Je ne ſçaurois plus diſſimuler.... mon bonheur eſt trop grand, pour le cacher davantage... Belle Julie, c'eſt Valere, fidéle, conſtant & charmé, qui a le plaiſir d'embraſſer vos genoux.

JULIE.

Vous, Valere! Ah, quel ſurprenant bonheur pour moi!

NERINE.

Ma foi, j'avois quelque ſoupçon que cette Amazone étoit de contrebande.

VALERE.

Mais de grace, dites-moi, Madame, pourquoi je vous ai entendu nommer Valere?

NERINE.

Chut, c'eſt un myſtére galand que ceci.

JULIE.

J'étois traveſtie en homme pour des raiſons que je vous dirai dans la ſuite, quand j'ai eté priſe par les Amazones.

NERINE.

NERINE.

Et Madame, quand on l'a présentée à la Générale, s'est donnée votre nom, parce que par hazard il lui est venu le premier dans l'esprit; vous devinez sans doute comment ce hazard-là est arrivé.

JULIE.

Vous jugez, Valere, si l'on pensoit à vous.

NERINE.

La Générale prend Madame pour un joli homme; vous devinez bien encore la conséquence de cette méprise.

JULIE.

Vous avez bien fait de vous déguiser en femme, cet habit vous sauvera de l'esclavage, & nous procurera la facilité de nous voir.

VALERE.

Quels doux momens suivent tant de peines & d'inquiétudes! Que la Fortune me récompense bien des maux qu'elle m'a causé!

(Il baise la main de Julie.)

NERINE *appercevant la Générale.*

Oui, mais la Fortune a tort de prendre la Générale pour témoin de ces récompenses-là.



SCENE XI.

LA GE'NE'RALE, JULIE, VALERE, NERINE,

LA GE'NE'RALE *à part.*

QUe vois-je ? une Amazone inconnue baiſe la main de Valere !

Bas à Julie.

Ah, perfide Valere ; vous me trahiſſez !

JULIE.

Moi, Madame !

NERINE *à part.*

Nous allons voir bien du qui-pro-quo.

LA GE'NE'RALE *bas à Julie.*

Quelle eſt cette Amazone qui vous parloit avec des geſtes ſi tendres ?

JULIE.

C'eſt . . . . C'eſt une jeune perſonne de Gènes qui me demandoit des nouvelles de ſon Pere.

NERINE.

Oui, c'eſt un fort bon cœur de fille, dont vous ſeriez extrémement contente, ſi vous la connoiſſiez telle qu'elle eſt,

LA GE'NE'RALE *à part.*

Je n'ose éclater; cependant je sens bien qu'on me joue.

SCENE XII.

LA GE'NE'RALE, VALERE, JULIE, NERINE, CRISPIN en Amazone.

CRISPIN *à part.*

OU diable est mon Maître : Je le cherche par tout ; j'ai les meilleures nouvelles du monde à lui donner.... Mais le voici.

Haut.

Réjouissez-vous, Seigneur Valere, vous verrez enfin votre chere Julie ; on vient de m'assûrer qu'elle etoit dans cette Isle.

NERINE *bas à Crispin.*

Tais-toi, miserable.

CRISPIN *haut.*

Pourquoi me tairois-je ? Il n'y a personne ici de trop.

NERINE *bas.*

Le Bourreau!

CRISPIN *haut.*

Apprenez....

NERINE *bas à Crispin.*

Apprenez, Monſieur le bavard, que vous parlez devant la Générale, & qu'il ne fait pas bon ici pour les Amazones de votre eſpéce

CRISPIN *à part.*

Sur ce pied-là, plions bagage.

SCENE XIII.

LA GE'NE'RALE, JULIE, VALERE, NERINE.

LA GE'NE'RALE *bas à Julie.*

VOus voyez, trompeur Valere, que je ſçais, malgré vous, tous vos ſecrets... Vous aimez cette Julie qu'on vous annonce avec tant de zele. On vous apprend devant moi qu'elle eſt dans cette Iſle, & je vois clair dans vos projets ; il n'eſt plus queſtion de diſſimuler avec moi. Non, ingrat Valere, n'eſperez pas que je ſois votre dupe.

NERINE *à part.*

Elle a beau dire, elle ne peut pas manquer d'être la dupe du Valere qu'elle aime.

LA GE'NE'RALE *bas à Julie.*

Ah, Valere! en vous déguisant, je croyois vous fixer près de moi, & au contraire je vous procurois la liberté de chercher ma Rivale?

JULIE.

Je vous répéterois cent fois que vous êtes dans l'erreur, sans pouvoir vous le persuader....

LA GE'NE'RALE.

C'est pousser trop loin une pareille négative, je ne suis plus maîtresse de mon courroux..... Hola, Gardes, qu'on l'arrête.

SCENE XIV.

LA GE'NE'RALE, JULIE. VALERE, NERINE, GARDES AMAZONES.

VALERE.

Si vous préparez quelque supplice à Valere, c'est moi.

NERINE *bas.*

Autre étourdi.

LA GE'NE'RALE *à Valere.*

Ah, tu es apparemment cette Julie, puisque

tu veux te faire arrêter pour Valere ! Mais tu seras contente. Gardes, ôtez l'épée à cette Amazone.

A Julie.

Et toi perfide Valere, retire-toi, je te laisserois peut-être punir suivant la rigueur de nos Loix, si tu étois une fois prisonnier ; mais je me vangerai de toi sur ma Rivale. Qu'on la méne dans la Prison des Amazones.

(*Les Gardes emménent Valere.*)

NERINE *à part.*

Bon, on appelle cela enfermer le loup dans la Bergerie.

JULIE.

Allons chercher les moyens de l'en tirer.



SCENE XV.

LA GE'NE'RALE *seule*

QUe je suis malheureuse ! Ah, Léandre, quelque part où tu sois, que le Ciel me punit bien, de t'avoir voulu trahir pour un ingrat, dans le tems que tu m'es plus fidele que jamais.

SCENE XVI.

LA GE'NE'RALE, Me. ROBERT.

Me. ROBERT.

MAdame, je viens vous avertir que Madame la Major de la Place va se rendre ici ; où j'ai conduit les passagers de la prise d'hier, j'ai fait mettre les Officiers & les Soldats aux arrêts jusqu'à nouvel ordre ; & l'on a distribué les Matelots sur les Vaisseaux de la République.

LA GE'NE'RALE.

Tu as bien fait.

Me. ROBERT.

Morgué, comme vous me dites cela tristement.

LA GE'NE'RALE.

Ah, Maître Robert, je ſuis la plus malheureuſe perſonne du monde ! Ce Valere dont je t'avois parlé en aime un autre que moi.

Me. ROBERT.

Comment morgué, ce n'eſt donc pas un rêve, que ce que vous m'avez dit tantôt.

LA GE'NE'RALE.

Et plût au Ciel que ç'en fût un ! Le cruel aime Julie, & pour m'en venger, je viens de la faire arrêter.

Me. ROBERT.

Oh pour le coup, je ne ſçais plus où j'en ſuis. Allez, Madame, ce Valere-là eſt un impertinent ; & ſi vous m'en croiyez, vous vous en vengeriez autrement.

LA GE'NE'RALE.

Et comment ?

Me. ROBERT.

Morgué, ſi j'étois en votre place, je ne regarderois pas à la biauté ; je prendrois queuque bon lourdaut qui vous aimit, là, tout à la franquette, & pour peu que le cœur vous en diſe, j'en connois un .... qui ....

LA GE'NE'RALE.

Et qui ſeroit aſſez hardi ici pour m'aimer, & pour me manquer de reſpect au point ?...

Me. ROBERT.

Me. ROBERT.

Oh, ce que j'en dis, ce n'eſt pas que j'en parle.... mais queuquefois, que ſçait-on ?

LA GE'NE'RALE.

Non, Maître Robert, il n'y a ici perſonne aſſez téméraire pour oſer porter ſes deſirs juſqu'à moi, & je le punirois rigoureuſement de la moindre idée qu'il auroit pû concevoir de me rendre ſenſible.

Me. ROBERT.

Oh, je le ſçais morgué bian, qu'il n'y feroit pas bon de s'y frotter, & qu'il faut que ça vienne de vous. Parlons d'autre choſe; N'attendez-vous pas ici Madame la Major, pour voir les Eſclaves que vous voulez retenir, & ceux que vous voulez renvoyer ?

LA GE'NE'RALE.

Non, je n'ai pas l'eſprit aſſez tranquille pour cela. Dis à Madame la Major que je m'en repoſe ſur elle.



SCENE XVII.

Me. ROBERT *seul.*

HE' bien, Monsieur Me. Robert ? vous voyez bien que vous êtes un sot, avec toutes vos idées saugornuës. Allons, allons, congédiez moi au plûtôt votre amour, & qu'il n'en soit plus parlé. Mais voici Madame notre Major.

SCENE XVIII.

LA MAJOR, Me. ROBERT.

LA MAJOR.

HE' bien, Me. Robert, tu n'as pas encore averti notre Générale ?

Me. ROBERT.

Pardonnez-moi, Madame, mais comme elle se trouve fatiguée, elle vous prie de faire seule la revûe des Prisonniers, & de garder ou de renvoyer ceux que vous jugerez à propos.

LA MAJOR *bas.*

Ouais, notre Générale depuis un tems me paroit bien indifférente sur son pouvoir? se lasseroit-elle?

Haut.

Oh, parbleu si j'en suis la Maitresse, je n'en garderai guéres. Le sort de ces malheureux me fait pitié; quoique Major, j'ai le cœur tendre. Où sont-ils?

Me. ROBERT.

Les voici.

(On améne les Prisonniers.)



SCENE XIX.

LA MAJOR, Me. ROBERT, UN PETIT MAITRE, UN PROCUREUR, UN POETE, UN APOTICAIRE, plusieurs Acteurs d'un Opéra de Campagne.

Le Petit Maître file avec une Quenouille.

Le Procureur cout du Linge.

Le Poëte carde de la Laine.

L'Apoticaire fait de la Tapisserie.

Un autre Personnage fait des Nœuds.

Les Acteurs de l'Opéra de Campagne font diverses autres Bagatelles.

Me. ROBERT *continue.*

JE leur avois donné à chacun leur tâche, comme vous voyez, pour connoître à quels métiers ils sont propres; mais il me paroit qu'ils n'ont pas encore fait beaucoup de besogne.

LA MAJOR.

En effet, & je m'apperçois que le Vaisseau que nous avons pris étoit chargé d'assez mauvaise marchandise.

Me. ROBERT.

Voici la liste de leurs noms & sur-noms. Je vais les appeller, & vous pourrez les interroger tour-à-tour.

il lit.

Bonaventure Papillottin de Lorgnenville.

LORGNENVILLE.

Me voilà.

LA MAJOR.

Ton état ?

LORGNENVILLE.

Garçon.

LA MAJOR.

Ton Pays ?

LORGNENVILLE.

Paris.

LA MAJOR.

Ton métier ?

LORGNENVILLE.

Petit Maître.

LA MAJOR.

De Robe ou d'Epée ?

LORGNENVILLE.

Amphibie.

LA MAJOR.

Condamnée à filer la Quenouille.

Me. ROBERT *lit.*

Yves Fiacre Cornardet.

CORNARDET.

Me voici.

Me. ROBERT.

Cornardet ! oh pargué, celui-là ſera marié à coup ſûr.

CORNARDET.

Hélas, il n'eſt que trop vrai !

LA MAJOR.

Ton Pays ?

CORNARDET.

Je ſuis Mançeau.

LA MAJOR.

Ton métier ?

CORNARDET.

Procureur.

LA MAJOR.

Nous n'avons pas beſoin ici de Procureur, tout s'y juge militairement. As-tu été pris avec ta femme ?

CORNARDET.

Non, avant de m'embarquer je l'avois fait enfermer par Arrêt de la Cour.

LA MAJOR.

Tu as fait enfermer ta femme ! aux Galeres ?

CORNARDET.

Quel diable de Pays eſt-ce ici ?

LA MAJOR.

Allons, à d'autres.

Me. ROBERT *lit.*

Anonime de Peſtenville.

LA MAJOR.

Ton état ?

PESTENVILLE.

Veuf.

Me. ROBERT.

Tant mieux.

LA MAJOR.

Ton Pays.

PESTENVILLE.

Normand.

Me. ROBERT.

Tant pis.

LA MAJOR.

Ton métier ?

PESTENVILLE.

Poëte Satyrique.

LA MAJOR.

Poete Satyrique ! condamné à la baſtonnade.

PESTENVILLE.

Mais, Madame, j'en ai déja reçû dans mon Pays.

LA MAJOR.

Cela te paroîtra moins étrange.

Me. ROBERT *lit.*

Gabriel Poupin. Oh, celui-là eſt garçon, ſans doute ?

POUPIN.

Vous l'avez dit.

LA MAJOR.

Ton Pays ?

POUPIN.

Toulouſin.

LA MAJOR.

Ton métier ?

POUPIN.

Rien.

Me. ROBERT.

Rien ! hé, morgué voilà un métier qui ne paroît pas propre à grand'choſe.

LA MAJOR.

Condamné à faire des nœuds.

POUPIN.

Oh pour cela, j'en fais à merveille.

Me. ROBERT *lit.*

Fleurant Cuirace Canon.

CANON.

C'eſt votre petit Serviteur.

LA MAJOR.

Canon ! Diable, voilà un nom bien guerrier. Eſt-ce que vous êtes Bombardier !

CANON.

Non, Madame, Apoticaire pour vous ſervir.

LA MAJOR.

Ah fi !

CANON.

J'ai un ſecret merveilleux pour rafraîchir les Dames.

Me. ROBERT.

Nos Amazones ne prennent point leurs rafraî-chiſſemens chez les Apoticaires.

LA MAJOR.

Allons, allons, renvoyez tout au plûtôt. Mais finiſſons, qui ſont ces autres ?

Me. ROBERT.

C'eſt un rapſodi d'un Opéra de Campagne, compoſé de chant & de danſe.

LA MAJOR.

Je les renvoyerai en France ; il y a là des Académies de Muſique qui ont grand beſoin d'être recrutées.

Me. ROBERT.

Ne gardez-vous pas les femelles ?

LA MAJOR.

Et ventrebleu, qu'en faire dans nos Troupes ? nous n'avons pas ici de Financiers à mettre à contribution.

Me. ROBERT.

Et morgué, Madame, puiſque vous en renvoyez

tant, que ferez-vous ici de ces trois ou quatre malotrus que vous avez condamnés ?

LA MAJOR.

Je leur donne grace à tous.

Me. ROBERT.

Quoi, ſans rançon, Madame ?

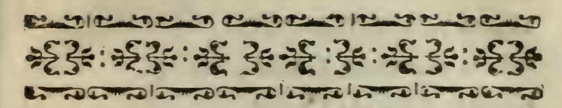
LA MAJOR.

Sans rançon.

Me. ROBERT.

C'eſt morgué bian dit, les Danſeurs nous la payeront en cabriolles. Allons mes Enfans, réjouiſſez-vous d'être tombés en ſi bonnes mains; & baillez-moi ici un petit plat de votre métier, pour faire paſſer mon chagrin !





DEUXIE'ME

DIVERTISSEMENT.

UNE ACTRICE de l'Opéra.

IL n'eſt point de félicité,
Sans la charmante Liberté,
Liberté, Liberté, Liberté.

L'Oiſeau dans la plus riche cage,
Par la triſteſſe eſt tourmenté :
Il nous chante dans ſon ramage,
Il n'eſt point de félicité,
Sans la charmante Liberté,
Liberté, Liberté, Liberté.

Lorſque l'on eſt dans l'eſclavage,
Par les plaiſirs eſt-on flatté ?
Non, tout bleſſe, rien ne ſoulage,
On hait juſques à la beauté.
Dans l'Hymen le plus ſouhaité,
On penſe ſouvent au Veuvage.

Il n'est point de félicité,
Sans la charmante Liberté,
Liberté, Liberté, Liberté.

ENTRÉE
de Danseurs de l'Opéra.

UN ETRANGER.

Des Amazones à jamais
Honorons la mémoire,
Chantons, chantons leur gloire,
Publions par tout leurs bienfaits.

CHŒUR.

Chantons, chantons leur gloire,
Publions par tout leurs bienfaits.

UN ETRANGER.

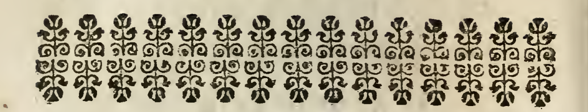
Pour relever l'éclat de ce Sexe charmant,
Qui fait de l'Univers le plus digne ornement;
Que chacun de nous s'humilie;
A notre honte rappellons,

Dans tous les états de la vie,
Combien peu nous vallons.

ENTRE'E

d'Esclaves qui se rejouissent d'avoir recouvré la liberté.





VAUDEVILLE.

UNE AMAZONE.

DAns notre Isle on conduit souvent
Des Esclaves de peu de mise,
Et par douzaine on les prend
Sans tirer les frais de la prise.
Oh ! que les hommes d'apresent
Sont piétre Marchandise !

UNE ACTRICE *de l'Opéra.*

Un petit Maître chantonnant
Chez le Sexe s'impatronise,
Il promet toujours hardiment,
Et jamais il ne réalise.
Oh ! que les hommes d'apresent
Sont piétre Marchandise !

II. ACTRICE.

En amour un Gascon Normand
Ne prônoit que sa vaillantise,

Sa Maîtreſſe au même moment
Chantoit ſur le gazon aſſiſe :
Oh ! que les hommes d'apreſent
Sont piétre Marchandiſe !

III. ACTRICE.

Le jour de la Nôce ſouvent
Femme croit Mari qui ſe priſe,
Mais le lendemain on l'entend
Se récrier avec ſurpriſe :
Oh ! que les hommes d'apreſent
Sont piétre Marchandiſe !

UNE JEUNE ACTRICE.

Je veux avoir plus d'un Amant
Pour en décider ſans mépriſe ;
Loin de blâmer étourdiment,
Je veux voir avant que je diſe :
Oh ! que les hommes d'apreſent
Sont piétre Marchandiſe !

ENTRÉE GÉNÉRALE.

Fin du ſecond Acte,

ACTE III.

SCENE I.

LA GE'NE'RALE *seule.*

O Ciel ! dans quelle triste situation me trouvai-je aujourd'hui ? Valere que j'avois fait déguiser en femme, vient d'être reconnu & arrêté par les Amazones qui l'avoient prise sur Mer ; & je me vois obligée de faire assembler le Conseil de guerre, pour le condamner moi-même selon la rigueur de nos loix. Ah ! malheureuse Angélique ! verras-tu périr un homme dont ton amour a fait tout le crime ! que dis-je ? un homme dont les traits te rappellent sans cesse l'image de Léandre que tu as tant aimé ! Ah ! je ne pourrai jamais consentir à sa perte ! je sçais que je puis lui faire grace après l'avoir condamné ; mais il faut que quelqu'une de nos Amazones me la demande, & c'est ce qui m'a fait tirer de prison cette Julie dont son cœur est épris. Cruelle extrêmité ! faut il que j'aye recours à ma rivale, pour sauver l'ingrat que j'aime !

SCENE

SCENE II.

LA GE'NE'RALE, MARTON.

LA GE'NE'RALE.

HE' bien, Trompette, avez vous sonnez par tout l'Assemblée du Conseil?

MARTON.

Oui, Madame, & me voilà bientôt à la fin de ma course. Cependant je vous donne avis qu'on vient de découvrir une flotte inconnue, qui faisoit voile vers cette Isle.

LA GE'NE'RALE.

Une flotte inconnue! que pourrois-ce être? je vais donner ordre qu'on l'aille reconnoître, & faire redoubler par tout la Garde. Cependant ne vous éloignez pas en cas d'allarme.



SCENE III.

MARTON *seule.*

OUais ! notre Générale me paroît bien indifférente sur la nouvelle que je lui apporte ! se lasseroit-elle d'avoir une Armée de femme à commander ? Cela se pourroit bien, car la subordination est souvent blessée parmi des Troupes qui n'aiment pas l'obéissance, & qui ne sçauroient écouter sans répondre. Quoiqu'il en soit, achevons de sonner l'Assemblée du Conseil.



SCENE IV.

MARTON, CRISPIN, en femme.

CRISPIN *à part.*

JE ſuis curieux de ſçavoir ce que ſignifie ce bruit de Trompettes que j'entens depuis un quart d'heure. Si c'eſt pour aller combattre je ſuis déja mort. Ces chiennes d'Amazones ne ſçauroient-elles demeurer un moment en repos ?

MARTON *à part.*

Voilà une plaiſante Amazone ! & la République a fait là une jolie acquiſition.

CRISPIN *à part.*

Voici la Sonneuſe, à ſon aſpect je me ſens émû fortement. Mais.... oui, c'eſt.... c'eſt ma femme Marton. Courons l'embraſſer. Mais, non, je vois qu'elle ne me reconnoit pas ; profitons de ſon ignorance pour ſçavoir un peu quelle vie elle a menée depuis notre ſéparation.

Haut.

Madame, comme je ſuis une jeune Amazone nouvellement enrôlée, je prens la liberté de vous demander votre nom.

MARTON.

Je m'appelle Tintamare.

CRISPIN *à part.*

Quelle eſt bien nommée ! ſa Maraine la connoiſſoit.

MARTON.

Et je ſuis Trompette de la Générale.

CRISPIN *à part.*

On ſçait ici diſtribuer judicieuſement les emplois.

à Marton.

C'eſt apparemment à cauſe de votre humeur pacifique qu'on vous a donné cette charge ?

MARTON.

Voulez-vous que je vous régale d'une petite fanfare.

(Elle ſonne de la Trompette)

CRISPIN *l'arrêtant.*

Quartier, Madame, quartier, je n'ai pas les oreilles ſi belliqueuſes que vous, je n'ai été bercé qu'avec le ſon des muſettes.

MARTON.

Fi ! quel goût dépravé pour une Amazone ! nos Muſettes ici ſont les Tambours, & nos Brunettes les volées de Canons.

CRISPIN.

Pour moi, Madame, je n'ai pas encore oſé regarder un Canon en face.

MARTON.

Il faudra pourtant bien que vous vous accoûtumiez à leur phisionomie, si vous voulez vous avancer dans nos Troupes.

CRISPIN.

En vérité, Madame Tintamare, je n'ai point d'ambition; je ne crois pas que je puisse jamais me pousser comme vous.

MARTON.

Vous avez pourtant un teint, qui semble avoir été enfumé par l'Artillerie.

CRISPIN.

Je vous jure que mon teint a toujours été fort conservé.... Mais, Madame, vous qui paroissez si attachée aux goûts de la République, n'auriez-vous point par excès de zéle travaillé à sa propagation?

MARTON.

Qu'entendez-vous par là;

CRISPIN.

J'ai oui dire, ou lû, que les Amazones faisoient tous les ans des détachemens de femmes vers leurs voisins, pour y aller emprunter les secours nécessaires pour empêcher leur Isle de manquer, & que des fruits qui en revenoient, elles gardoient les filles & renvoyoient les garçons à leur Pere. Parlez-moi sincérement, Madame Tintamare, n'avez-vous jamais été détachée pour aller à ces sortes d'expéditions?

MARTON.

Bon, ce que vous nous debitez-là ne concerne que les Amazones du tems paſſé ; les modernes agiſent d'une maniére bien oppoſée, elles n'ont aucun commerce avec les hommes....

CRISPIN *bas.*

Ah ! je reſpire.

MARTON.

Mais vous m'arrêtez ici trop long-tems, laiſſez-moi exécuter les ordres qui me ſont donnés.

(*Elle ſonne de la Trompette.*)

CRISPIN *l'arrêtant.*

Communiquez-moi vos ordres, je vous prie.

MARTON.

De faire aſſembler le Conſeil, pour juger un homme qui s'eſt déguiſé en femme.

CRISPIN *allarmé.*

Que lui fera-t-on ?

MARTON.

On lui caſſera la tête ſimplement.

CRISPIN.

Ah, barbare Marton ! ah malheureux Criſpin !..

MARTON.

Criſpin ! Qu'entens-je ! & que vois-je ! oui, malgré ce déguiſement, je le reconnois, c'eſt lui, c'eſt mon mari.

CRISPIN *pleurant.*

Oui, qui paſſera bien-tôt ſimplement par les armes, ſi vous n'avez pitié de lui.

MARTON.

Mon pauvre Criſpin, comment es-tu débarqué dans cette Iſle ? fais moi un long récit de tes avantures.

CRISPIN.

Il eſt bien tems de demander des récits, quand il faut tout mettre en action pour me dérober à la Juſtice de vos chiennes d'Amazones. Allons donc, ma chere Madame Tintamare, vous devez avoir ici du crédit, vous qui êtes dans un poſte qui fait tant de bruit. Ne ſçavez-vous pas quelque moyen pour me ſauver ?

MARTON.

Oh oui, toutes les Amazones ont chacune pendant leur vie, le privilége de donner la grace à un homme coupable.

CRISPIN *riant.*

Ma chere Marton, je compte ſur votre privilege.

MARTON.

Je l'ai employé une fois en faveur d'un jeune Officier.

CRISPIN.

En faveur d'un jeune Officier ? je ſuis perdu ! mais voyez parmi vos Compagnes s'il n'eſt pas encore de privilége à concéder.

MARTON.

Tous les priviléges ſont remplis.

CRISPIN.

Ne me voilà pas mal. (*Bas.*) Ah coquine ! ſi je réchape de ce danger, tu me payeras le jeune Officier.

MARTON.

Le ſecret unique qui me reſte pour te ſouſtraire à la ſévérité de nos Loix, c'eſt de te conſeiller d'ôter promptement cet habit d'Amazones & de reprendre le tien.

CRISPIN.

Je l'ai auſſi ſur moi.

MARTON.

Et je te ferai paſſer pour un Eſclave oublié dans la derniere revûë.

CRISPIN.

Soit, je ne ſerai pas long-tems à ma toilette.

MARTON.

Adieu, je te quitte, de peur qu'on ne nous trouve enſemble, & que l'on ne me croye d'intelligence avec toi, & je vais achever ma courſe.

(*Elle s'en va en ſonnant de la Trompette.*)



SCENE

SCENE V.

CRISPIN *seul.*

AH, Madame Tintamare, je vous la garde bonne. Cependant ſans elle je n'avois plus de tête. Mais, que vois-je ? Ah, je ne la porterai pas loin, & voilà une ronde Majore Feminine qui ne vient pas à moi dans un bon deſſein.

SCENE VI.

SEVERIDE, DEUX GARDES, CRISPIN.

LA PREMIERE GARDE.

DOucement, l'ami, il n'eſt pas néceſſaire de vous des-habiller ; ce n'eſt pas de ce moment qu'on a des ſoupçons contre vous, & je vous arrête de la part de la République.

CRISPIN.

Madame, vous ne me trouvez déguiſé qu'à moitié, on ne doit pas me faire mourir tout-à-fait.

SEVERIDE.

Vous direz vos raiſons dans le Conſeil.

CRISPIN.

Meſdames, je retiens votre privilege, ſi quelqu'une de vous ne l'a pas encore donné.

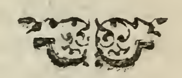
SEVERIDE.

Bon, bon, des Priviléges! il n'eſt pas mal de tems-en-tems de faire des exemples. Gardes, qu'on l'emméne.

SCENE VII.

SEVERIDE *ſeule.*

VOilà encore un plaiſant magot, pour oſer eſpérer que quelqu'une de nos Amazones demande ſa grace! elles ſçavent mieux garder leur biſque pour ne la prendre que bien à propos. Mais voici l'heure du Conſeil, allons y prendre ſéance.



SCENE VIII.

(On ouvre une Ferme, & les Amazones paroiſſent aſſemblées.)

LA GE'NE'RALE, LA MAJOR, SEVERIDE, pluſieurs Amazones.

LA GE'NE'RALE.

BRaves Compagnes de Bellone, généreuſes Amazones, vous ſçavez le ſujet qui nous aſſemble ici ? Un jeune homme ayant rencontré ſa Maîtreſſe ſur nos terres, s'eſt déguiſé en ſemme pour la voir plus facilement, & éviter en même-tems l'Eſclavage. Voilà le fait, c'eſt à vous à juger.

LA MAJOR.

Nous avons des Loix, il faut les ſuivre.

SEVERIDE.

Je conclus à la mort.

PREMIERE AMAZONE.

Et moi de même.

SECONDE AMAZONE.

Et moi.

LA GE'NE'RALE.

Faites entrer le criminel.

SEVERIDE.

Le voici.

SCENE IX.

LA GE'NE'RALE, LE CONSEIL, JULIE en Amazone.

LA GE'NE'RALE.

APprochez, quel eſt votre nom ?

JULIE.

Valere.

LA GE'NE'RALE.

On vous accuſe d'avoir déguiſé votre Sexe,

JULIE.

Je ne m'en défens pas.

LA GE'NE'RALE *allarmée.*

Vous nous répondrez ſans doute, que vous ne ſçaviez pas les Loix du Pays, & vour rejetterez votre crime ſur celle qui vous a conſeillé de vous déguiſer ?

JULIE.

Toutes les gehennes du monde ne feroient pas capables de tirer de moi un tel ſecret, & ſi je

n'ai pû répondre à ses bontés, du moins je ne ternirai point sa gloire.

LA GE'NE'RALE *allarmé.*

On dit que vous aimez Julie ?

JULIE.

Moi, aimer Julie ! elle qui cause aujourd'hui l'infortune de Valere, & qui l'expose....

A part.

Mais je me trahis moi-même.

Haut.

Faites-moi périr, c'est tout ce que je demande.

LA GE'NE'RALE.

Faites entrer Julie.

SEVERIDE.

La voilà.

SCENE X.

LA GE'NE'RALE, LE CONSEIL, JULIE, VALERE en Amazone.

LA GE'NE'RALE.

Amazone, avancez. Connoissez-vous Valere ?

VALERE.

Comme moi-même.

LA GE'NE'RALE.

L'aimez-vous ?

VALERE.

Non.

LA GE'NE'RALE.

Vous n'aimeriez point Valere ? feroit-il possible ?

VALERE.

Non, je n'aime, je n'adore que Julie.

LA GE'NE'RALE.

Comment ? vous êtes amoureuse de vous-même ?

LA MAJOR.

Elle n'est pas la seule.

LA GE'NE'RALE.

Je croyois pourtant Valere l'objet de tous vos voeux.

VALERE.

J'estime si peu Valere, que je vous demande sa mort.

LA GE'NE'RALE.

Elle n'est pas éloignée, puisqu'il est déja condamné ; mais je vous avouerai que j'attendois plus de générosité de votre part, je vous aurois accordé sa grace, si vous me l'aviez demandée.

VALERE.

Hé, quand Valere perd tout ce qu'il aime, qu'a-t-il besoin de la vie ?

LA GE'NE'RALE *à Julie.*

Valere. Sont-ce vos sentimens ?

VALERE.

Oui, Madame, & je vous avouerai....

LA GE'NE'RALE.

Ce n'est pas à vous que je parle, c'est à Valere.

VALERE.

Quoi, Madame, est-il possible que vous puissiez être si long-tems dans l'erreur? & que vous ne connoissiez pas que je suis Valere, & Madame, Julie.

LA GE'NE'RALE.

Quoi vous voulez encore m'en imposer?

LA MAJOR.

Et parbleu, Madame la Générale, c'est vous qui vous abusez vous-même. Je vois bien que je m'y connois mieux que vous. Tenez, voilà sûrement Valere, & voilà Julie. Les Majors ne se trompent pas en hommes.

LA GE'NE'RALE.

Seroit-il possible? Ah! que je suis confuse d'une telle méprise!

LA MAJOR.

Ce qui m'étonne le plus, c'est de voir qu'un Conseil aussi éclairé, ait pû si long-tems s'y méprendre.

LA GE'NE'RALE.

He bien, Mesdames, que ferons-nous à tout ceci? recommencerons-nous la Procédure contre le véritable Valere?

LA MAJOR.

Ma foi ce feroit dommage. Son intrépidité m'a charmé, j'aime les braves gens.

SEVERIDE.

Mefdames, voici encore un coupable du même crime : Un homme qui s'étoit auffi déguifé en femme.

LA MAJOR.

Dieu me damne, voilà une bonne figure ? oh fon Procès eft tout fait à celui-là.

SCENE XI.

LA GE'NE'RALE, LE CONSEIL, VALERE, JULIE, CRISPIN, à moitié habillé en Amazone.

CRISPIN *en tremblant.*

SErviteur à toute l'honnorable Compagnie. Mefdames vous voyez un pauvre Diable qui a toujours eu tant de vénération pour votre Sexe, qu'il a fouhaité mille fois d'être femme ; mais ne pouvant y parvenir, il a tâché de pouvoir vous reffembler, du moins par quelque endroit ; & c'eft ce qui m'a fait prendre cet habit.

LA GE'NE'RALE.

Qui es-tu ?

CRISPIN.

Je me nomme Crifpin, Valet du Seigneur Valere, & Mari de Madame Tintamare.

LA GE'NE'RALE.

Comment ? ta femme eft au fervice de la République.

CRISPIN.

Oui, Madame ; c'eft elle qui a l'honneur de trompeter pour vous.

LA GE'NE'RALE.

Et tu venois ici fans doute, dans le deffein de nous enlever ta Femme ?

CRISPIN.

Oh point, je vous affûre ; & j'en aurois dix de fon humeur, que je vous prierois de les garder toutes.

LA MAJOR.

Mefdames, voilà deux coupables du même crime, il n'en faut faire périr qu'un, & faire grace à l'autre. Voyons, à la pluralité des voix lequel nous ferons mourir.

CRISPIN.

Ah, ce fera moi fans doute, & je n'aurai pas une voix en ma faveur ?

LA MAJOR.

Que fçais-tu ?

CRISPIN.

C'eft que dans mon Pays, lorfque deux femmes

plaident l'une contre l'autre, la plus jolie eſt toujours ſûre de gâgner ſon Procès.

LA GE'NE'RALE.

Ce n'eſt pas ici de même.

CRISPIN.

Non, quand il s'agit de juger des femmes. Tenez, Meſdames, pour qu'il n'y ait point de tricherie, qu'on nous faſſe tirer à la courte-paille.

SCENE XII.

Me. ROBERT, LA GE'NE'RALE, LES ACTEURS de la Scene précédente.

Me. ROBERT.

AH, palſangué, Meſdames, voilà de belles affaires! tout eſt perdu, ſongez à vous, une Armée de jeunes gens de toutes Nations, vient de faire une deſcente dans votre Iſle, ſans que les Amazones de la Garde ayent oſé ſeulement ſe mettre en défenſe.

LA GE'NE'RALE.

Ah! qu'entens-je? Meſdames, ſuſpendons le Jugement de ces criminels, & courons vîte aux armes. Faites ſonner par tout l'allarme; battez Tambours, ſonnez Trompettes.

SCENE XIII.

LES ACTEURS de la Scene précedente, MARTON.

MARTON.

BOn, Madame, il eſt bien tems, à l'approche de cette Armée, qui porte pour Etendart un Amour triomphant, entourré de cœurs percés de fléches ; les trois quarts de vos Amazones ont déja deſerté, & ſe ſont allés rendre priſonnieres de guerre.

LA MAJOR.

Ah ! tête ! ah ! ventre ! ah ! mort !

MARTON.

Hé, Madame la Major, ne jurez pas tant, & ſongez vous-même à vous rendre.

LA MAJOR.

Moi, me rendre ſans combattre ! oh les ennemis verront que je ne me rend pas ſi aiſément.



SCENE XIV.

LES ACTEURS de la Scene précédente, NERINE.

NERINE.

RAſſurez-vous, Meſdames, l'armée ennemie que je viens de reconnoître, n'eſt composée que de jeunes Amans raſſemblés de toutes parts, qui viennent ici reclamer leurs Maîtreſſes; & leurs intentions ſont ſi bonnes, qu'avant que de répandre du ſang, ils vous envoyent un Député pour vous faire des propoſitions de paix.

Me. ROBERT.

Allons morgué, ça eſt bien naturel.

LA GE'NE'RALE.

Où eſt ce Député? Meſdames, il le faut écouter.

NERINE.

Le voici que j'ai conduit moi-même juſqu'ici.

LA GE'NE'RALE *à part, & mettant la main devant ſon viſage.*

Que vois-je?

LA MAJOR.

Qu'avez-vous donc, Madame la Générale? Eſt-ce que vous vous trouvez mal!

SCENE DERNIERE.

LA GE'NE'RALE, LEANDRE, Me. ROBERT, LA MAJOR, JULIE, VALERE, MARTON, CRISPIN, & les Acteurs de la Scene précédente,

LE'ANDRE,

Illustres Amazones, une armée triomphante, conduite ici sous les Etendarts de l'Amour, bien loin de vouloir abuser de sa victoire, vient vous demander des fers. Oui, Mesdames, à l'aspect de tant de beautés, les Vainqueurs se confessent vaincus, & ne veulent opposer à vos armes redoutables que des soupirs. Je parle au nom de ceux qui m'ont député vers vous; car pour moi, j'avouerai qu'après la perte que j'ai faite du plus digne objet qui fût jamais sous les Cieux, je ne puis avoir desormais que de l'estime pour toutes les autres; & si je perds l'espoir de retrouver parmi vous ma chere Angelique, que je cherche depuis si long-tems, ces lieux seront bientôt arrosés de mon sang,

(LA GE'NE'RALE *ou Angélique se découvrant.*

Ah, Léandre !

LE'ANDRE.

Qu'entens-je ? que vois-je, c'est elle-même ! je suis si transporté, que je ne puis parler.

CRISPIN.

Vivat. Voilà toute la procédure au néant.

Me. ROBERT.

Comment morgué ! ma veuve a des culottes !

CRISPIN.

Oui, mon cher ami, peu s'en est falu que Madame Tintamare n'ait été veuve de moi.

LA MAJOR.

Que veut dire ceci, Madame la Générale ? il me semble que vous molissez ?

LA GE'NE'RALE.

Je retrouve Léandre, je ne suis plus à moi-même.

LE'ANDRE.

Ah belle Angélique !

JULIE.

Ah Valere !

CRISPIN.

Ah Marton !

MARTON.

Ah Crispin !

LA MAJOR.

Hé quoi, je n'entends de tous côtés que des sou-

pirs ! quelle foiblesse ! ainsi donc la République ne vit plus qu'en moi. Mais je me sens encore assez de vigueur pour en soutenir moi seule tous les droits. Oh ça, Monsieur le Député, capitulons un peu ensemble.

L'EANDRE.

Vous pouvez nous dicter des loix, toute notre armée est prête d'y souscrire, & n'a point d'autre ambition que de vivre avec vous dans une amoureuse union, que rien ne pourra jamais troubler.

CRISPIN.

Ma foi, Madame la Major, il faut se rendre à cela ; heureusement j'ai sur moi de l'encre & du papier, & je vais écrire les articles de la Capitulation.

LA MAJOR.

Non, non, avec moi la parole vaut le jeu.

Primo. Point de subordination entre le mari & la femme.

LE'ANDRE.

Accordé.

LA MAJOR.

Secondo. Les Femmes pourront étudier, avoir leurs Colléges & leurs Universités, & parler Grec & Latin.

LE'ANDRE,

Accordé,

Me. ROBERT.

Tatigué, que j'allons voir de Docteurs féminins!

LA MAJOR.

Tertio. Elles pourront commander les Armées, & aſpirer aux Charges les plus importantes de la Juſtice & de la Finance.

LE'ANDRE.

Accordé.

LA MAJOR.

Ultimo. Nous voulons qu'il ſoit auſſi honteux pour les hommes de trahir la foi conjugale, qu'il l'a été juſqu'ici pour les femmes, & que ces Meſſieurs ne ſe faſſent pas une gloire d'une action, dont ils nous font un crime.

CRISPIN.

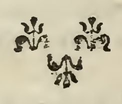
Diantre, voilà un article que les Dames ont ſouvent mis ſur le tapis, & je crains qu'il ne ſoit encore debattu.

LE'ANDRE.

Non, non, nous accordons tout.

LA MAJOR.

A ces conditions vos Troupes peuvent entrer ici, Tambour battant, mêche allumée.



DIVERTISSEMENT.

MARCHE D'AMANS.

UN AMANT.

TAmbour battant, mêche allumée,
Une Belle méne un Amant,
Tant qu'elle n'eſt point animée
Du feu qui cauſe ſon tourment;
Mais d'abord qu'elle eſt enflâmmée,
Soudain par un juſte retour,
Le Galant la méne à ſon tour
Tambour battant, mêche allumée.

ENTRE'E.

I. VAUDEVILLE.

UN AMANT.

TErminons enfin nos allarmes,
Goûtons les momens pleins de charmes,
Que nous assûre un si beau jour.
Que la paix régne sur la Terre,
Rendons en graces à l'Amour,
Qui vient de terminer la Guerre.
Relon ton plon, toure loure.
Toure loure lirette,
Sonnez Trompette,
Battez Tambour.

UNE AMAZONE.

L'Espagnol discret quand il aime,
Voudroit se cacher à lui-même
Le tendre secret de son cœur.
Le François épris d'une Belle,
N'en est pas plutôt le Vainqueur,
Qu'il court publier la nouvelle.
Relon ton plon, toure loure.
Toure loure lirette,
Sonnez Trompette,
Battez Tambour.

II. VAUDEVILLE.

FINETTE.

LOrſque le Sexe Féminin,
Querelle avec le Maſculin
La paix eſt facile à conclure,
En les faiſant changer de ton,
L'Amour qui ſçait la tablature,
Les met bien-tôt à l'uniſſon.
La fillette
Eſt faite
Pour le garçon,
Minon minette:
Et le garçon
Pour la fillette
Minette minon.

Frere Philippe faux prudent,
Fait croire en vain à ſon enfant
Que fille jolie eſt une oye,
L'adoleſcent tout ſot qu'il eſt,
En la voyant pâme de joye,
C'eſt le ſeul oyſeau qui lui plaît.
La fillette
Eſt faite

Pour le garçon,
Minon minette;
Et le garçon
Pour la fillette,
Minette minon.

En vain la févére Maman,
Du devoir fâcheux truchement,
Du matin au foir moralife;
Car tandis qu'elle prêche, hélas!
Le tendron qu'elle tyrannife,
Affez fouvent chante tout bas,
La fillette
Eft faite
Pour le garçon,
Minon minette;
Et le garçon,
Pour la fillette;
Minette minon.

Un jour certain grave Avocat,
A fon Epoufe fans éclat,
Confeilloit de fuir le Scandale,
Il touffa quand il eut tout dit;
A fa trifte mercuriale,
Sa femme gayement répondit,
La fillette
Eft faite

Pour le garçon,
Minon minette;
Et le garçon
Pour la fillette,
Minette minon.

Un jour le vigneron Lucas,
Tenant en main ſon échalas,
Se promenoit ſous une treille,
Il trouva la jeune Fanchon,
Il s'en fut lui dire à l'oreille,
Ne lanternez plus, mon bouchon.
La fillette
Eſt faite
Pour le garçon,
Minon minette:
Et le garçon
Pour la fillette,
Minette minon.

Quoi toujours d'un air d'Opéra,
Le fade Tircis m'ennuyera?
Il ne ſort point de la brunette,
Vive Colin, j'aime le ton,
Qu'inceſſamment il me répette,
Il ne ſçait que cette chanſon,
La fillette
Eſt faite

Pour le garçon,
Minon minette :
Et le garçon
Pour la fillette,
Minette minon.

Vainement mon Maître à chanter,
Les Cantates vient me vanter,
Et sur leur prix aime à s'étendre ;
Je n'entends rien à sa leçon,
Jamais je ne sçaurai comprendre,
Que le goût de cette Chanson.
La fillette
Est faite
Pour le garçon,
Minon minette :
Et le garçon
Pour la fillette,
Minette minon.

CLORINDE.

J'entens prôner que les Amans,
Trahissent par fois leurs sermens,
Quand leur cœur a ce qu'il desire ;
Il faut les craindre, me dit-on ;
Mais quoique l'on en puisse dire,
Je veux voir si l'on a raison.

La fillette
Est faite
Pour le garçon,
Minon minette :
Et le garçon
Pour la fillette
Minette minon.

Me. TINTAMARRE.

A present que le Féminin
S'accorde avec le Masculin,
Chez l'Amour on verra la presse,
J'irai dans chaque carrefour,
Rassemblant toute la jeunesse,
Publier au son du Tambour,
La fillette
Est faite
Pour le garçon,
Minon minette :
Et le garçon
Pour la fillette,
Minette minon.

AU PARTERRE.

Messieurs, nos soins & nos desirs
N'ont pour objet que vos plaisirs,

C'eſt tout ce qui nous intéreſſe :
Puiſſe le Parterre content,
Loin de critiquer notre Piéce,
S'en aller ſouper en chantant :
La fillette
Eſt faite
Pour le garçon,
Minon minette :
Et le garçon
Pour la fillette,
Minette minon.

Fin du Quatriéme Volume.

De l'Imprimerie de JEAN-FRANÇOIS ROBUSTEL, 1742.







